



ŒUVRES DE
JACQUES CAMATTE
I

ÉMERGENCE
DE HOMO
GEMEINWESEN

I.-7.

Il Covile



SULLE ORME
DEL MAESTRO DELLA
KELMSCOTT PRESS E INDIF-
FERENTI ALLE COLTE MODE CIMI-
TERIALI COME ALLE MINIMALISTICHE
DESOLAZIONI SENZA GRAZIE, LE Pagi-
NE DEI LIBRI DEL COVILE FIORISCO-
NO NELL'INVITO A RIPRENDERE
LA BELLA TRADIZIONE TIPO-
GRAFICA EUROPEA.

Questo testo è licenziato nel maggio 2020 sotto Creative Commons Attribuzione · Non Commerciale Non opere derivate 3.0 Italia License · © 2020 Jacques Camatte · www.ilcovile.it · Pubblicazione non periodica È non commerciale, ai sensi della Legge sull'Editoria n° 62 del 2001 · Marca tipografica di Alzek Misheff · Caratteri di pubblico dominio utilizzati : per il testo & alcuni ornamenti, i *Fell Types* di Igino Marini, per i capilettera & decori, vari di Dieter Steffmann & altri.



ŒUVRES DE
JACQUES CAMATTE
I

ÉMERGENCE DE
HOMO GEMEINWESEN

I.-7.



INDEX

AUX LECTEURS.....	9
INTRODUCTIONS ET MISES À JOUR.....	II
Errance et spéciose.....	II
Préludes.....	17
Données à intégrer.....	27
ÉMERGENCE DE HOMO GEMEINWESEN.....	91
Thèses repères.....	91
1. De la vie. Catastrophes, continuité et discontinuité.....	93
2. Acquisition de la station verticale.....	105
3. Rééquilibration par le toucher.....	119
4. Le langage verbal.....	133
5. Le feu.....	149
6. Le déverrouillage des zones préfrontales.....	157
<i>Intermezzo</i>	171
7. La Chasse.....	173
Notes.....	235







AUX LECTEURS

LES premiers cinq volumes de cette série sont consacrés à l'œuvre la plus exigeante de Jacques Camatte, *Émergence de Homo gemeinwesen*, dont le projet a été esquissé en 1986, comme le raconte plus avant l'auteur. Achevé dans ses parties essentielles, le travail, en si long temps, a fait l'objet d'ajouts et d'annotations ultérieurs, et est toujours en cours d'achèvement.

Les chapitres initiales d'*Émergence* ont été publiés dans la revue papier *Invariance*, tandis que les suivants sont actuellement disponibles, en français, sur le site web de l'auteur : *Revue Invariance*.^{*} Cette édition fait référence à ces derniers textes.

Les références bibliographiques et les index sont publiés dans le volume VI de la série, qui contient également le très utile « Glossaire » préparé par l'auteur pour aider à la compréhension des mots-clés qu'il utilise et dont nous recommandons vivement la consultation.

L'ÉDITEUR

* <http://revueinvariance.pagesperso-orange.fr>.





ERRANCE ET SPÉCIOSE



La mise sur Internet de *Émergence de Homo geminwesen* qui parut initialement de 1986 à 1991, dans les numéros de 1 à 8 d'*Invariance*, série IV, est nécessaire tout d'abord parce que ces numéros sont totalement épuisés depuis longtemps ; en second lieu, du fait que ce texte, bien qu'incomplet, constitue un fondement important pour notre étude sur la spéciose-ontose qui, réciproquement, le complète. C'est en outre nécessaire à partir du moment où nous avons en projet de continuer l'étude commencée en 1982.

Le titre initial fut *Situation au sein d'un procès* qui sera remplacé en 1985 par celui actuel. Il devint dès lors sous-titre. Le texte proprement dit est précédé de « Thèses repères ». Cela signifie bien qu'on essaie de se situer et de situer où en est l'es-pèce dans son devenir. À l'origine, je pensais faire une étude non exhaustive consistant en une approche au sujet de ce qui

advenait. Au cours de la rédaction, le texte prit de plus en plus d'ampleur du fait qu'en particulier je m'affrontais à des questions sur lesquelles je possédais plus de documents, mais surtout parce que, réalisant l'importance de ce qui était étudié, je me décidais à le traiter de façon plus détaillée. Enfin, l'idée qu'on vivait une phase de dissolution, ne concernant pas seulement l'Occident, en rapport à la mort potentielle du capital ➤ [La manicule indique que le terme ou l'expression, est présent dans le « Glossaire » (*N.d.É.*)], induisait inévitablement la recherche de ce qui pouvait émerger. C'est alors que j'ai pensé que l'émergence ➤ était celle de *Homo gemeinwesen* ➤ qui, au départ, fut postulée, voulue, mais non réellement perçue. Là encore ce ne fut qu'au cours de la rédaction, à la fin des années quatre-vingt du siècle dernier et, surtout ultérieurement, au cours des années quatre vingt dix de ce même siècle, que la perception de cette émergence s'imposa pleinement à moi.

Afin de préciser la « situation au sein d'un procès », il convient d'indiquer rapidement ce que furent les années quatre-vingt dont il a été fait mention. Elles se caractérisent par l'affirmation d'une grande phase de recul avec épanouissement de la réaction que nous avons déjà connue auparavant au cours des années cinquante, avec l'épanouissement de la répression ➤ dans la « *correctness* », c'est-à-dire une répression bien thérapeutique, calmante, anesthésiante, étouffante. Ce fut l'époque du déboussolement, de la perte de repères, du défaitisme et d'une grande incertitude. La fin du procès révolution, la disparition du prolétariat en tant que sujet révolutionnaire (et même en tant que classe de la société), la mort potentielle du capital à laquelle était liée l'évanescence du travail salarié, tout cela opéra un traumatisme sur beaucoup d'hommes et de femmes qu'ils fussent situés à

gauche ou à droite dans la prise de position par rapport à ce qui advenait. C'est donc en cherchant à nous positionner ↪ au mieux, nous-mêmes, au sein du devenir en cours que la certitude de l'émergence de Homo gemeinwesen s'imposa, ainsi que la puissance de la pensée afin de subsister. Toutefois au cours de l'exposition des prémisses de celle-ci, c'est-à-dire du devenir même de Homo sapiens, se fit sentir un manque, celui de l'affirmation de l'individualité-gemeinwesen, celui du comment entreprendre un cheminement ↪ de libération-émergence pour atteindre celle-ci et l'intégralité de la Gemeinwesen en union avec le cosmos. La recherche de ce manque, non clairement perçu au départ, mais qui se dévoila ultérieurement au cours d'une longue recherche détermina l'arrêt dans un premier temps de la publication de *Émergence de Homo gemeinwesen* puis, dans un second temps vers 1991, celui de sa rédaction. Le résultat de la recherche fut la mise en évidence de l'importance de l'enfant dans le devenir de Homo sapiens et celle de la phase prénatale et périnatale dans le développement de tout homme, de toute femme, et celle de la spéçiose ↪ et de l'ontose ↪. A partir de là, il fut possible de préciser le cheminement au sein d'un procès d'abandon de ce monde dont il fut question dès le début de ce texte. Il s'agissait de ne plus attendre, de ne plus dépendre du devenir de cette société-communauté, et donc de réellement l'abandonner sans se faire d'illusion sur le retentissement que cet abandon pouvait avoir dans l'immédiat. L'essentiel était d'en finir avec une dynamique de dépendance. C'est ce que nous exposâmes dans les cinq numéros de la série V et dans la postface de 2001, « Forme et Histoire », à « Origine et fonction de la forme parti ». En conséquence le sous-titre *Situation au sein d'un procès*, reste valable à condition de préciser qu'il ne s'agit plus seulement de celui « d'une issue d'une errance ↪

millénaire, de celui de la communauté capital »^α qui se déployait encore dans la négativité, mais d'un procès se déroulant dans la positivité, c'est-à-dire d'un procès d'affirmation, d'émergence.

Je dois préciser que mes efforts de recherche fondés à partir de ma propre dynamique d'investigation ont été grandement facilités par la prise de connaissance des travaux de diverses féministes, de divers psychothérapeutes et de divers scientifiques chez qui je perçus une convergence, ainsi que des différences importantes. Leur apport sera signalé au moment opportun.

L'événement du 11 septembre 2001 signale une discontinuité, due à l'échec de la sortie de la nature et, à la suite de cela, il marque la mise en branle, encore de façon inconsciente, d'une dynamique de « retour » à celle-ci ; ce qui impose la nécessité de bien préciser l'errance d'Homo sapiens, et surtout d'être à même de ne pas rejouer en opérant dans la dynamique d'émergence, celle de l'affirmation et de la non dépendance. En conséquence *Émergence de Homo gemeinwesen* est à la fois une phénoménologie de la spéciöse qui concerne Homo sapiens, complémentaire à *Surgissement et*

α Cf. le début de *Émergence de Homo gemeinwesen*.

devenir de l'ontose, et une esquisse sur le devenir d'émergence de *Homo gemeinwesen*. La visée de ces diverses études est de parvenir à atteindre tant sur le plan de l'espèce que sur celui de l'individu, l'être non-domestiqué, la naturalité, afin de pouvoir se libérer-émerger et donc de retrouver la continuité.

En définitive depuis 1973, année où j'ai publié l'article « Errance de l'humanité » dans le n° 3 de la série II d'*Invariance*, il s'est agi pour moi d'essayer de comprendre les raisons de la mise en errance de l'espèce ainsi que sa domestication ☞, ^α c'est la raison profonde qui s'est dévoilée au cours de la rédaction du texte, qui m'a conduit à écrire *Émergence de Homo gemeinwesen*. Au delà encore, s'imposait la nécessité de comprendre qu'est-ce que la folie et qu'est-ce qui la cause. Avec la mise en évidence du surgissement du devenir de l'ontose, ainsi qu'avec l'étude connexe de la spéciose, j'ai trouvé les fondements de l'errance et de la folie.

Pour rendre encore plus perceptibles les données initiales de l'étude dont nous faisons la préface, nous publions, à sa suite, les deux « Préludes » qui opérèrent en tant que préfaces, et qui parurent au début des numéros un et deux de la série IV d'*Invariance* (1986).

Le complémentaire, depuis le début, de *Émergence de Homo gemeinwesen* est *Gloses en marge d'une réalité* qui permet de cerner au mieux les caractéristiques du monde que l'on quitte et de signaler notre ouverture aux hommes et aux femmes encore immergés en lui ou cherchant, d'une manière

α Dans le même n° d'*Invariance*, j'ai publié « Contre la domestication ». En 1980, j'ai publié « Violence et Domestication. À propos du devenir de l'espèce humaine de la communauté immédiate à la communauté émergée du, et intégrée dans le cosmos ». Ce texte constitue une esquisse de *Émergence de Homo gemeinwesen*.

ou d'une autre, à l'abandonner ; ce qui facilite, simultanément, la compréhension de ce que fut la « situation au sein d'un procès » dont nous avons parlé.

Afin que la dimension de phénoménologie de la spéciouse apparaisse plus clairement, j'ajoute « Données à intégrer » dans tout ce qui a été rédigé et publié de *Émergence de Homo gmeinwesen*. Ces données seront également utiles pour comprendre la suite du texte.

Décembre 2004





PRÉLUDES.

I

Les maladies du système nerveux doivent être considérées comme des réversions de l'évolution, c'est-à-dire comme des dissolutions. (Jackson)

LA dissolution du procès de connaissance et la fragmentation de l'appareil psychique en rapport intime avec la totalité du corps, engendrent toutes sortes de folies.

Mais cela ne se limite pas là. En fait toutes les maladies ont cette même cause, tant le fait psychique — la représentation — est déterminant chez Homo sapiens.

À l'heure actuelle ce phénomène concerne également le corps organique tant de notre espèce que celui — à cause de notre intervention — de la multitude de celles qui opèrent dans le procès total de la vie.

On a dissolution de procès qui se sont instaurés il y a peut-être plus d'un milliards d'années, en ce qui concerne la cellule des eucaryotes, par exemple. Celle-ci en effet provient d'une symbiose entre différents êtres préexistants. Beaucoup de « maladies » actuelles sont dues à des dissolutions qui pro-

voquent la libération de toutes sortes de particules vivantes dangereuses parce qu'elles activent à leur tour le procès de dissolution. Ceci est un exemple parmi une multitude. On peut dire que tous les procès qui s'enclenchent les uns en les autres et dont l'ensemble forme le procès de vie terrestre subissent une dissolution provoquent une séparation et une autonomisation ↔ des éléments.

D'où ressurgit l'antique question qui s'était activement posée lors des révolutions bourgeoises, sur le plan des rapports entre êtres fémino-humains, sur le plan politique : comment réunir ce qui a été divisé? Peut-il y avoir une autre communauté?

On l'a maintes fois montré, la solution qui fut donnée restait sur le plan même du procès de dissolution. On voulait, grâce à une médiation, réunir ce qui avait été divisé. La proposition d'œuvrer à la formation d'une communauté humano-féminine réintégrant la nature n'eut qu'un faible écho.

De nos jours, la faillite de toutes les solutions étatiques plus ou moins démocratiques ne fait plus de doute, de même qu'ont fait faillite les représentations religieuses, scientifiques. En ce qui concerne la science, elle a certes une efficacité énorme, mais elle opère au sein même d'un procès de dissolution. On ne peut pas à partir d'elle et œuvrer à l'instauration d'une communauté qui nécessite le rejet de toute pensée séparée.

On se trouve donc devant la situation suivante : une autonomisation de différents éléments qui prennent à tour de rôle une importance de premier ordre et, sur le plan de l'espèce elle-même, on constate que tout ce qui l'a constituée au cours de millions d'années, se dissout. L'imagination produit de la libération des lobes pré-frontaux, dernier élément à intervenir dans la fondation de l'espèce, s'autonomise. D'un

côté elle permet, grâce à la représentation qui envahit tout, de maintenir une unité, d'un autre côté elle renforce le mouvement d'autonomisation qui accélère le procès de dissolution.

Il ne s'agit pas seulement de savoir comment instaurer une communauté qui soit humano-féminine. On ne peut plus raisonner en tenant compte seulement de notre espèce, et la proposition de K. Marx : *L'être humain est la véritable Gemeinwesen de l'homme* est insuffisante. Tout anthropomorphisme est un obstacle à la régénération de la nature sans laquelle une nouvelle espèce, remplaçant Homo sapiens ne peut pas apparaître ; apparition qui, à son tour, permettra d'assurer la régénération.

Il nous faut saisir comment Homo sapiens s'est constitué et comment il a emprunté la voie qui l'a conduit au procès de dissolution actuel. À partir de là, il sera possible de bien concevoir le surgissement de Homo gemeinwesen.

Janvier 1986

II

LA publication de *Émergence de Homo gemeinwesen* nécessitera au moins deux autres numéros, ce qui nous amènera à la fin de 1987. Ceci sans tenir compte de la bibliographie commentée, avec de nombreuses citations, dans le cas où la personne citée se révèle avoir une grande importance pour notre étude.

Afin d'alléger et de fournir des documents plus rapidement, certains éléments de la bibliographie seront abordés dans la chronique *Gloses en marge d'une réalité*. Cependant,

dans tous les cas, il est peut-être préférable, pour le lecteur, d'avoir le plan total de l'œuvre afin de mieux entrevoir notre cheminement et notre but. Voici donc les différents chapitres traités et à traiter :

PLAN.

Thèses repères

Thèmes

1. De la vie
2. Acquisition de la station verticale
3. Utéro et haptogestation
4. Langage verbal. Mythe
5. Le feu
6. L'imagination
7. La chasse
8. La formation de la communauté abstraïsée : l'État
 - 8.1. Prémisses
 - 8.2. L'élevage
 - 8.3. L'agriculture
 - 8.4. Phénomènes intervenant dans la maturation du devenir hors nature : la métallurgie, l'écriture
 - 8.5. La communauté abstraïsée : l'État
9. Le phénomène de la valeur
 - 9.1. Genèse et développement de la valeur
 - 9.2. L'État et le mouvement de la valeur
 - 9.2.1. Conditions pour le surgissement de la deuxième forme d'État
 - 9.2.2. Précisions sur le devenir antérieur
 - 9.2.3. Cas des zones hors Asirope

- 9.2.4. La deuxième forme d'État en Grèce
- 9.2.5. Aires en dehors de la Grèce
 - 9.2.5.1. Le Proche-Orient
 - 9.2.5.1.1. Mésopotamie
 - 9.2.5.1.2. Les hébreux et l'État
 - 9.2.5.1.3. Ourartou
 - 9.2.5.2. La première forme d'État en Inde
 - 9.2.5.3. La première forme d'État en Chine
 - 9.2.5.4. Sur le phénomène État en sa totalité
- 9.2.6. Evolution de l'État après le surgissement de la valeur
 - 9.2.6.1. Aire occidentale : Grèce, Rome, le féodalisme
 - 9.2.6.2. Empire byzantin et aire slave
 - 9.2.6.3. L'aire musulmane : l'œuvre de Mahomet
 - 9.2.6.4. Formation et extension de l'aire musulmane
 - 9.2.6.5. L'Inde
 - 9.2.6.6. La Chine
- 9.3. Le procès de connaissance et le mouvement de la valeur.
- 10. Asservissement des femmes
- 11. Réactions au devenir de séparation et les représentations du devenir hors nature
- 12. Le mouvement du capital
- 13. Apport des aires hors Asirope au devenir de Homo sapiens
- 14. Point d'aboutissement actuel de l'errance
- 15. Devenir en cours de l'émergence de Homo gemeinwesen

Une explicitation de ce dernier chapitre, où sera récapitulé le phénomène d'émergence dans sa globalité, permettra de faire saisir le thème central de notre étude.

Étant donné que, selon nous, la station verticale détermine Homo (qu'on peut considérer comme un phylum ↔) nous appellerons *Homo emergens*, l'ensemble des fossiles dénommés Australanthropus (africanus, boisei, robustus, etc.), ainsi que Homo habilis, afin de faire comprendre que c'est du sein de cette radiation que surgit l'Homo qui parviendra jusqu'à nous.

Nous avons ensuite *Homo maturans* regroupant tous les Homo erectus (anciennement dénommés Archanthropiens) car c'est avec eux que les éléments essentiels se mettent en place : accroissement de l'encéphale, perfectionnement de l'outillage et du langage verbal, acquisition du feu, premiers habitats, manifestation d'une dimension esthétique, en même temps qu'il y a une grande radiation à l'échelle planétaire (sans cladistique) et qu'il y a affrontement des débuts de la phase glaciaire.

Nous conservons le terme Homo sapiens pour désigner Homo sapiens neanderthalensis et Homo sapiens sapiens car, dans ce cas, l'appellation est fort bonne.

Enfin, doit surgir Homo gemeinwesen.

Nous avons déjà indiqué que nous serons amenés à créer les organes qui doivent nous faire réaliser cette nouvelle espèce. Cette affirmation est fondamentalement liée à la caractérisation du phylum Homo : l'accès à la réflexivité. Autrement dit, la phase que nous abordons est celle où nous devons diriger notre devenir, en précisant que, plutôt produire ou même créer — mots qui impliquent une séparation, une espèce de fabrication de prothèses — il s'agit d'induire à partir

de notre corps spécifique-individuel tout ce qui est nécessaire à notre transformation.

Ceci pouvait sembler rester au niveau d'un groupement d'affirmations théoriques ayant sa cohérence mais n'ayant aucune pertinence au niveau du concret. Certes, il était possible — et ce fut fait — d'affirmer que dans tous les cas les êtres vivants, à l'encontre de ce qu'affirment les partisans des théories évolutionnistes prépondérantes, ne sont pas passifs et, qu'en conséquence, au niveau de l'Homo, on pouvait comprendre l'intervention de la volonté. Cela demeurerait encore dans le cadre d'une cohérence théorique ; mais, à l'heure actuelle, on est en train d'accéder à un terrain tangible.

Dans un article « Les bases moléculaires de l'évolution » (1985), paru dans le n° spécial de *Pour la Science* consacré à la biologie, Alain Wilson fait deux constatations :

De telles observations font penser que l'évolution morphologique a été beaucoup plus rapide chez les mammifères que chez les grenouilles, bien que les mutations ponctuelles soient apparues au même rythme dans les deux groupes.

[...] nos résultats confirment d'une part ceux obtenus par les méthodes taxinomiques traditionnelles et, d'autre part, ils montrent bien que l'accumulation de mutations ponctuelles ne suffit pas à expliquer l'évolution morphologique accélérée des mammifères.

Ensuite il pose deux questions :

[...] quelle relation existe-t-il entre l'évolution moléculaire et l'évolution des organismes macroscopiques? Pour quelle raison les structures organiques les plus complexes des mammifères ont-elles évolué si vite?

Voici sa réponse :

Je prétends que cette évolution, rapide par rapport à celle des grenouilles, pourrait être due au volumineux cerveau des mammifères ; un cerveau plus développé exerce une pression évolutive interne, inexistante chez les grenouilles. Cette proposition est fondée sur l'hypothèse que l'évolution des organismes résulte de la sélection naturelle et a donc deux composantes, la mutation et la fixation. [Schématiquement on peut dire que la mutation est un phénomène vertical et la fixation un phénomène horizontal, *N.d.R.*]

La possibilité de fixer une mutation avantageuse se présente chaque fois que la pression sélective change de direction. Il existe deux mécanismes fondamentaux qui modifient la direction de l'évolution, c'est-à-dire deux sources de pression évolutive, l'une externe, l'autre interne. Les spécialistes de l'évolution ne se sont généralement intéressés qu'aux facteurs externes, comme les modifications de l'environnement dues essentiellement à des forces géologiques (l'érosion et la formation des montagnes) ; ils ont négligé la pression interne, due à la faculté d'innovation du cerveau des oiseaux et des mammifères, qui est à la base de l'évolution « culturelle ».

Il nous faut d'abord une précision : il serait préférable de ne pas parler uniquement du cerveau car, obligatoirement, c'est tout l'encéphale qui intervient, et plus rigoureusement l'ensemble des organes des sens plus tout le système nerveux, sinon on opère une séparation et l'on risque de poser une autonomisation (en raisonnant sur le plan de l'élaboration de la représentation opérant sur le milieu et modifié par lui).

Nous enregistrons ensuite la confirmation d'une vision lamarkisme du processus d'engendrement des différentes espèces et je rappelle, à ce propos, l'importance accordée par J.B. Lamarck à l'effort, à la tension de l'être vivant. C'est aus-

si celle de J. Piaget qui est confortée, ainsi que la nôtre qui refuse totalement l'introduction du hasard comme démiurge explicatif.

En outre cette conception permet de comprendre l'hypertélie de Homo sapiens à cause de la perte de rétroaction par suite de la séparation d'avec la nature fondant ce repli sur soi de l'espèce et de l'individu dont nous avons déjà parlé. Ce repli a un effet positif dans la mesure où il conduit à une recherche des « origines », afin de situer ce qui est appréhendé au sein de la représentation dominante comme le distinguo fondamental de l'espèce : sa non-animalité. Cette recherche peut ne pas apporter des faits qui permettent d'étayer une représentation tout à fait diverse. Ainsi le fait que le cerveau aurait une action sur l'évolution permet de justifier le devenir actuel ; mais permet aussi d'affirmer que l'on peut avoir un autre devenir que celui-ci.

En ce qui concerne ce dernier, Homo sapiens, est, certes, toujours en relation-présence au cosmos, mais il est séparé de la nature (en première approximation, la biosphère) ; il s'affronte à un monde de plus en plus constitué de machines (machinique), c'est-à-dire formé par tout ce dont il a été dépossédé, ce qui réalise un monde tautologique, une structure en miroir. Dès lors la pression du cerveau sur ce milieu ne peut que le mécaniser et le déposséder encore plus. Homo sapiens tendra à exalter toujours plus la rationalité et à la réaliser, tandis qu'il détruira dans la même mesure son affectivité.

Mais le phénomène de libération-expropriation dont parlait A. Leroi-Gourhan pouvant aller jusqu'à la perte de la main et de la station verticale, peut être enrayé si l'espèce dans sa totalité se réinsère dans la nature, non pour une régression, mais pour une intensification du procès cognitif lui-même qui permettra une jonction multiple et puissante au cos-

mos. Seule, une expansion de l'affectivité nous fera accéder à une telle réalité.

Ainsi à l'heure actuelle pour advenir à Homo gemeinwesen, il faut d'abord une rééquilibration fondamentale grâce à une reconquête de l'immédiateté ☞ et de la concrétude. En ce qui concerne les moments ultérieurs nous les envisagerons lors de la parution de la partie finale de cette étude sur l'émergence de Homo gemeinwesen.

On ne prétend nullement à l'exhaustivité et le texte susmentionné est donc un travail semi-élaboré, comme aurait dit A. Bordiga. Cette non-exhaustivité est inévitable dans la mesure où une nouvelle représentation doit surgir en liaison avec un changement de mode de vie tel que nous le suggérons depuis, au moins, le moment de notre affirmation-constatation : *ce monde qu'il faut quitter*. Une nouvelle représentation en tant que phylum ample, susceptible de rayonner, va émerger. Rien ne peut donc être stable.

Ce que nous pouvons faire c'est de dévoiler dans la mesure du possible l'émergence qui commence, en se raccordant en même temps à tout le substrat antérieur, c'est-à-dire à ce qu'a produit l'espèce. En même temps, on veut enregistrer ses pulsions profondes et son désir d'en finir avec une millénaire errance.

A. Bordiga affirmait qu'on devait se comporter comme si la révolution était déjà advenue. Il en est de même maintenant. On ne peut opérer qu'en considérant que l'impasse est finie, l'errance révolue, et que toute inhibition comme toute culpabilité n'ont pas de raison d'être. L'émergence de Homo gemeinwesen secrète certitude ☞.

Mars 1986



DONNÉES À INTÉGRER.

JE propose aux lecteurs d'intégrer les données suivantes à l'exposé effectué dans les huit numéros d'*Invariance*, série IV (jusqu'au chapitre relatif au surgissement de l'aire musulmane et l'œuvre de Mahomet), afin qu'il soit plus complet, et plus cohérent avec ce qui a été mis en évidence dans les numéros de la série V, particulièrement en ce qui concerne la spéciose-ontose, de telle sorte qu'*Émergence de Homo gemeinwesen* puisse opérer en tant que phénoménologie de la spéciose pour tout ce qui concerne le devenir de Homo sapiens. J'en profite également pour intégrer des connaissances acquises depuis les années quatre vingt du siècle dernier, parfois liées à des découvertes ayant eu lieu depuis lors.

A ~ CONTINUITÉ, DISCONTINUITÉ, CATASTROPHE.

LES ruptures de continuité apparaissent comme des catastrophes et réciproquement. Elles viennent, en quelque sorte, confirmer l'interdit de continuité, et que le devenir de l'espèce ne peut-être que dans le séparé.

Les catastrophes ont joué un rôle essentiel dans la mise en place de l'empreinte fondamentale : la menace d'un risque d'extinction. Cette empreinte a également été constituée par les menaces causées par divers prédateurs : mammifères car-

nivores, reptiles divers, rapaces, etc. Et ceci ne concerne pas seulement l'espèce *Homo sapiens* mais tout le phylum *Homo*.

La menace du risque d'extinction a été exprimée dans divers récits mythiques et elle est également signalée dans le récit scientifique.

Il semble que notre espèce soit passée par une phase de sélection drastique, un goulot d'étranglement avec une population réduite à quelques 60 000 individus, il y a entre 100 000 et 50 000 ans. (PICQ 2002)

Dans les divers récits, l'origine comme la fin, sont posées en relation avec une catastrophe. Tout d'abord cela fut envisagé dans le domaine mythique, puis dans celui historique (par exemple : investigation sur les causes de la naissance et de la disparition des empires), ultérieurement dans celui géologique, actuellement dans celui cosmogonique.

La géologie et la paléontologie donnent beaucoup d'éléments pour revivre la menace. Toutefois, en Occident, celle-ci est plus ou moins présentifiée à certains moments historiques. En cette aire géosociale, il semble que l'espèce tende à conjurer la catastrophe pour protéger une continuité se déroulant à partir d'une mise en discontinuité avec le reste de la nature.

Donc ce qui apparaît comme essentiel c'est le comportement par rapport à ces catastrophes ainsi qu'à l'éternité, avec la difficulté de vivre en fonction de celle-ci. Ceci apparaît bien avec la géologie où, initialement, le principe de continuité (dans l'espace et le temps) eut une importance considérable, fondatrice, tandis que les ruptures de continuité, manifestées par les discordances, permirent de fonder une chronologie.

La géologie ne put se développer pleinement qu'à partir du moment où l'on abandonna le catastrophisme et, surtout, l'idée que des phénomènes inconnus de nos jours (de mémoire d'homme, en fait) aient pu opérer, de telle sorte qu'il nous est possible à partir du vécu « actuel » de comprendre ce qui fut, et de prévoir ce qui adviendra. Autrement dit, sous une autre forme, on a une perspective laplacienne.

Or, ce qui est fort intéressant dans l'étude de l'approche géologique des phénomènes, c'est de relever le rapport avec le pessimisme régnant dans diverses périodes et l'optimisme se déployant en d'autres. C'est de comprendre comment à certaines époques, l'espèce sous l'emprise de la menace ne parvient pas à sortir d'un pessimisme où dominent les idées de décadence et de chute, tandis qu'à d'autres elle parvient à recouvrir et à affirmer un optimisme s'exprimant en partie dans l'idée de progrès.

À propos de pessimisme il semblerait que « l'antiquité » et le « moyen-âge » (je mets des guillemets pour signaler que j'utilise ces termes par approximation) furent des périodes pessimistes. En revanche avec la Renaissance et plus particulièrement avec la seconde partie du XVIII^e siècle, on a l'optimisme et le progrès. Maintenant nous entrons dans une phase (en fait commencée au milieu du siècle dernier) où la menace redevient effective. Notre époque se caractérise par l'effectuation d'une catastrophe et par ce que j'ai appelé un jugement dernier où tout ce qui fut se réimpose à travers une combinatoire ☞.

Voici un long extrait d'un article tiré de l'*Encyclopædia Universalis* de F. Ellenberger au sujet de James Hutton (1726–1797) géologue écossais, qui illustre ce qui vient d'être exposé. Pour mieux présenter celui-ci, l'auteur expose d'abord la conception d'un géologue allemand A. G. Werner.

Ce dogmatisme, non dénué, dans sa robuste simplicité, de quelque efficacité pratique à court terme, perpétuait un corps de pensées archaïques, parfois en retrait sur Buffon. En plein siècle des Lumières, l'histoire du monde continue à être imaginée comme une sorte de tragédie, un déroulement bref, irréversible, hostile déchiré de cataclysmes (dont le déluge biblique n'est que le dernier en date). Ce pessimisme, sans doute enraciné dans les doctrines antiques et dans les angoisses du subconscient collectif, devait survivre à Werner, renaissant sous d'autres formes, telles que les créations successives de Cuvier et les catastrophes orogéniques d'Elie de Beaumont. C'est avant tout contre cette cosmogonie implacable, contre ce défaitisme, cette finalité cruelle, cette absurdité, que Hutton s'est insurgé. [...] ¶ On peut être surpris du point de départ explicité sans ambiguïté, de toute la démarche de pensée de James Hutton. Il s'agit d'un postulat téléologique, d'un véritable acte de foi, plutôt que d'un pari, et dont le finalisme, naïf à première vue, contenait une intuition autrement lucide et féconde que le prétendu positivisme wernérien : une sagesse est à l'œuvre dans l'économie du monde, un ordre dirige la puissance qui se manifeste dans la nature, son but est de maintenir la Terre habitable, sans limitation de durée. ¶ Or, dit Hutton, les plaines fertiles sont formées par la ruine de nos montagnes ; leurs sols s'érodent à leur tour, entraînés inexorablement dans les fleuves, vers les plages et les abîmes marins. Si les choses continuaient ainsi, toute terre émergée finirait par être détruite durant l'immensité de la durée. Il faut donc qu'un mécanisme de réparation existe pour maintenir perpétuellement en fonction cette merveilleuse machine. ¶ C'est à la Terre elle-même de dire comment, et de dévoiler son histoire. Ses roches en effet sont très souvent d'anciens sédiments,

dont la grande variété s'éclaire d'elle-même à la lumière de phénomènes si divers qui peuvent être étudiés de nos jours. Il n'existe donc aucune corrélation entre la nature d'une roche et son âge. Le monde contemporain et ses scènes ne sont qu'un instant dans une longue suite de paysages passés et futurs, dont la continuité naturelle n'est brisée par aucun cataclysme, aucune catastrophe dont l'essence serait étrangère au monde actuel.

En ce qui concerne le devenir orogénique (formation des chaînes de montagnes) et sédimentaire, les géologues n'évoquent plus des catastrophes. En effet la théorie des plaques n'en fait pas état, même s'il est postulé des phénomènes qui peuvent atteindre une très grande violence à de certaines périodes. En revanche il est question de cinq extinctions majeures qui peuvent être considérées comme des catastrophes au sens où l'entendait G. Cuvier. D'autre part la théorie de J. Gould, des équilibres ponctués implique des phases de calme (compatibles avec la théorie de C. Lyell) et des phases catastrophiques entraînant des discontinuités. J'ajoute d'autre part que, à partir du moment où certains phénomènes qui provoquent d'intenses discontinuités sont expliqués, ils tendent à perdre le caractère de catastrophe, comme s'ils échappaient à l'effectuaiton d'une menace. Je module tout de même en ajoutant que la chute de météorites sur la terre, comme celle qui provoqua la cinquième extinction, à la limite du crétacé et du tertiaire, reste perçue comme catastrophe. Ce que je veux signifier c'est qu'apparaît en tant que catastrophe surtout ce qui n'a pas été prévu ; ce qui met en échec tout notre procès de connaissance.

Selon ce qu'expose F. Ellenberger, James Hutton aurait eu une conception proche de celle de J. Lovelock, particuliè-

rement lorsqu'il parle « d'une sagesse... un ordre qui dirige la puissance qui se manifeste, etc. ».

Pour en revenir à l'histoire de la géologie j'ai le sentiment que celle-ci s'instaure en tant que science quand la menace n'est pas opérante pour l'espèce, du moins dans l'aire occidentale. En effet, C. Lyell contemporain de C. Darwin, opère vers le milieu du XIX^e siècle, en plein essor du mode de production capitaliste ; quand non seulement théoriquement — avec la théorie de I. Newton — mais pratiquement — avec l'essor des forces productives permettant l'affirmation d'une confiance et l'idée de progrès — l'espèce acquiert une certaine assurance. Cela me renvoie, en premier lieu, à l'œuvre d'I. Newton. La mise au point de la théorie de la gravitation universelle lui fournit une loi explicative qui le met à l'abri de la menace. Il a pu en quelque sorte percer la pensée de Dieu, comme veut le faire Stephen Hawking (le cosmologue). Ainsi il n'a plus besoin de poursuivre ses œuvres alchimiques, tandis que son étude historique justifie le moment présent, le moment où lui-même va sortir de la non manifestation exotérique (le moment n'était pas encore venu). Il va devenir directeur de la monnaie, et un personnage officiel. Au fond, il est totalement rassuré. Pour lui aussi une certaine sagesse est à l'œuvre dans le cosmos, et dans la société humaine.

Les travaux de Clerk Maxwell et ceux de A. Einstein courent et achèvent l'œuvre newtonienne. La phrase d'Einstein tant de fois répétée : dieu ne joue pas aux dés, indique bien la continuité entre celui-ci et I. Newton. La véritable discontinuité s'opère avec la théorie des quanta de M. Plank et surtout avec l'œuvre de N. Bohr. D'une certaine façon, la menace refait son apparition avec celui-ci et ses continuateurs, etc. Le recouvrement ☯ n'est plus efficace. Le monde scientifique semble ne pas vouloir accepter cela. On nous pro-

met une grande célébration du centenaire, l'an prochain, des publications d'A. Einstein, en occultant, selon moi, le déchirement engendré par la mise en évidence des quanta par M. Plank.

Au cours du XXe siècle, la menace d'extinction s'est fortement réaffirmée et manifestée à travers divers carnages et, dans les années 1950, les œuvres de I. Velikovsky représentèrent un retour retentissant de la théorie catastrophiste tant sur le plan historique que géologique ou cosmique.^α Toutefois le fort développement du capital opéré sans crise favorisa en définitive une dynamique optimiste qui fut remise en cause à partir de la fin des années soixante et dix. Les théories des équilibres ponctués, du chaos, des catastrophes témoignent de la réactivation de la menace qui s'épanouit actuellement avec

α Immanuel Velikovsky (1895–1979) a écrit divers livres dans les années cinquante dont le plus fameux, peut-être, est *Mondes en collision*. Pour apprécier correctement son apport il conviendrait de connaître son œuvre. Pour le moment nous parlons de cette dernière en tant que révélatrice d'une donnée importante : l'espèce vit sous la menace. C'est pourquoi je fais cette citation extraite de *Mondes en collision*. ¶ « À la lumière de ces théories [de S. Freud, *N.d.R.*], nous pouvons nous demander, dans quelle mesure les terrifiantes expériences des cataclysmes universels font maintenant partie de l'âme humaine, et dans quelle proportion on pourrait éventuellement les retrouver dans nos croyances, nos émotions, notre comportement, qui plongent leurs racines dans les zones inconscientes ou subconscientes de notre esprit » (p. 345).

la mise en évidence de la VI^e extinction,^β et la nouvelle vogue des livres de I. Velikovsky, etc.

En conclusion, des catastrophes adviennent bien dans le cosmos, dans la nature. Mais en définitive la catastrophe la plus grave n'est pas celle naturelle mais celle pouvant découler des heurts entre groupements humano-féminins liés à d'immenses troubles psychiques accumulés depuis des millénaires

Le caractère absolument traumatisant des premières est lié au fait que l'humanité en situation de catastrophe psychique ne peut pas les affronter correctement. En outre ce qui accentue ce caractère c'est qu'elles sont des supports pour revivre une catastrophe diluée dans le temps, et donc difficilement perceptible : la rupture de continuité d'avec le reste de la nature afin de se mettre en sécurité, fuir un monde vécu comme trop menaçant, trop hérissé de catastrophes. Pour désactiver l'empreinte du risque d'extinction qui lui est liée, l'espèce doit abandonner une conduite discontinuiste qui se manifeste particulièrement dans les guerres et les révolutions. Pour accéder à la communauté humano-féminine où l'individualité pourra se manifester, on ne doit pas prôner une discontinuité brutale et immédiate, une rupture totale avec le passé, avec un rejet pouvant s'actualiser en répression de tout ce qui relève de la dynamique millénaire de la répression, surtout si on persiste à raisonner en termes d'amis et d'ennemis, mais en vivant le procès de dissolution de ce qu'est ce monde, qui dé-

β À ce sujet voir Andi Loepfe (2004). J'ajoute qu'à travers la généralisation de l'homosexualité s'impose un risque d'extinction pour l'espèce. D'où pour conjurer, la mise en place de recherches pour produire artificiellement des enfants, ce qui serait une autre forme de destruction de l'humanité. Ceci est un exemple des dangers encourus par la remise en cause d'un des fondements de Homo sapiens en tant qu'être vivant ; en plus de la sexualité, on peut indiquer la verticalité, l'oralité, la technicité.

bute avec son abandon. Le devenir de Homo sapiens a été un devenir dans la séparation, dans la discontinuité, même lorsqu'il voulait la continuité ; le devenir à Homo gemeinwesen implique d'opérer constamment dans la continuité, grâce à une affirmation réitérée de la naturalité et de tout l'acquis résultant de sa recherche au cours de millénaires.

La menace est vécue inconsciemment et sa puissance est réactivée lors d'événements importants, tant dans la nature que dans le monde humain, tendant à mettre Homo sapiens dans la dépendance. Cela implique qu'il ne vit pas écrasé sous la peur de la menace, fondant son devenir spéciosique ; sa naturalité se manifeste aussi pleinement comme on peut le voir sur les parois des grottes ornées en différentes régions du globe.

B - NATUROÉVOLUTION ET HAPTOÉVOLUTION.

AVEC l'acquisition de la station verticale, l'hominisation s'achève et c'est la fin de la naturoévolution. L'anthropogenèse se réalise grâce à l'haptoévolution ☞ qui nécessite la formation d'un milieu humain, d'un monde humain compatible avec elle. En effet du fait que l'enfant naît non pleinement achevé, qu'il y a juvénilisation (pædomorphose), il s'impose à l'échelle de l'espèce une haptoévolution — une évolution grâce aux contacts entre les membres de l'espèce — qui permet l'achèvement du procès de formation. Cette haptoévolution implique qu'une forme communautaire se développe parce que le jeune enfant nécessite des soins constants, une présence permanente sans laquelle son développement psychique et somatique ne peut pas se réaliser. Non seulement il a besoin de son père et de sa mère biologiques (ce

qu'on considère comme le noyau de la famille) mais également des adultes hommes et femmes qui sont également ses parents, et des enfants. La famille ne se distingue pas de la communauté. Le rapport aux enfants détermine la forme de communauté, de société, de même que le type de communauté va déterminer un type d'enfants, puis d'adultes.

À partir de ce constat on ne peut plus étudier l'évolution de l'espèce en se référant uniquement au mâle, comme ce fut le cas pendant longtemps, ni même en tenant compte également de la femelle, il faut opérer l'investigation en intégrant l'enfant, et donc s'interroger sur comment les hommes et les femmes ont évolué pour arriver à permettre le développement complet de l'enfant, et comment les enfants ont opéré afin d'être mieux acceptés.

Ce sont surtout les féministes et, à ma connaissance, particulièrement Nancy Makepeace Tanner, qui ont apporté de grandes clarifications. Elles confirment notre investigation au sujet du devenir de l'espèce, en fonction de la communauté, ayant toujours pensé qu'on ne pouvait pas étudier l'évolution des hommes et des femmes individuellement, mais à partir des communautés où justement l'enfant a une importance primordiale.

N.M. Tanner insiste sur le rôle déterminant des femmes dans la fabrication des outils et met en évidence que les chopers ne sont pas de simples outils mais des outils pour faire des outils (un bâton à fouir par exemple). Et elle pense qu'elles ont inventé « La cueillette, comme nouveau mode d'utilisation des ressources végétales moyennant l'usage d'outils (1981, 151) ». Et elle ajoute

[...] la cueillette implique qu'on se procure et qu'on transporte une grande quantité de nourriture, en vue d'une consommation différée dans le temps, de la part

de plusieurs individus ; elle rend possible, de ce fait, une période plus prolongée de dépendance de l'enfant. (IDEM : 152)

[...] Tous ces aspects doivent être mis en relation avec la cueillette de nourriture végétale dans la savane, qui constitue la modalité adaptative de base. Ce furent les femmes qui créèrent l'invention de la cueillette car, étant donné leurs besoins nutritifs plus importants durant la gestation et l'allaitement, et les demandes pressantes de nourriture de la part de leurs enfants, elles étaient beaucoup plus motivées en ce qui concerne l'invention technologique. (IDEM : 245)

Une autre femme, elle aussi anthropologue et paléontologue, Sarha Blaffer Hrdy, affirme que pour le bon développement de l'enfant plusieurs mères, qu'elle nomme allo-mères, sont nécessaires en plus de la mère naturelle. C'est dans son livre *Mother Nature*, 1999, (Mère nature) qui a été traduit en italien avec un titre qui explicite les intentions de l'auteur : *L'istinct maternel — entre nature et culture, l'ambivalence du rôle féminin dans la reproduction de l'espèce*, qu'elle développe sa thèse de façon détaillée. Elle a montré que tout ce qui accentue les caractères « juvéniles » est favorisant pour l'enfant qui est mieux accepté et elle affirme, ce qui me semble évident, que l'enfant a inventé le sourire. En poussant à bout son raisonnement on peut dire que l'enfant a produit la séduction afin que l'adulte ne se détache pas de la relation à lui. S'il le fait, le sourire le ramène dans la dynamique d'acceptation qui n'est pas une simple dynamique de soins. C'est comme si l'enfant avait accentué sa dépendance et la manifestait afin d'être mieux en continuité et intégré. Ce qui permet une transmission active de tout ce qui est nécessaire pour son devenir.

Ainsi l'haptoévolution requiert la communauté pour se réaliser. Les travaux de F. Renggli^α confirment cette affirmation qui est une évidence.

L'être humain a perdu sa fourrure il y a 4-5 millions d'années, lorsqu'il a quitté la forêt vierge, et qu'il s'est installé dans les savanes sèches et les steppes d'Afrique. Et malgré le temps passé depuis lors, les bébés humains naissent encore et toujours avec les mains et les pieds fermés, comme s'ils allaient s'agripper « à la fourrure » de leur mère. Les civilisations dites « primitives » cette connaissance et cette intuition de la vie, et c'est la raison pour laquelle les petits sont constamment portés, et dorment contre le corps nu de leur mère pendant la nuit. Toutes les personnes ayant eu l'occasion d'observer ces peuples en sont revenues surprises de la tranquillité des bébés, visiblement calmés par le fait d'être en contact corporel constant avec leur mère ou une autre personne de référence. Mais il faut toutefois souligner que dans ces cultures, il y a toujours 10 à 20 personnes

α De Franz Renggli nous pouvons citer, en traduction italienne, *L'origine della paura. I miti della Mesopotomia e il trauma della nascita* (L'origine de la peur. Les mythes de la Mésopotamie et le traumatisme de la naissance). Il met en évidence que les mythes racontent les souffrances vécues durant la période intra-utérine et lors de la naissance. Ceci a une grande importance pour expliquer l'errance de l'espèce, sa spécieuse, et certaines sources de sa pensée symbolique. ¶ « Dans la Bible, quand les hommes édifient une cité en projetant l'érection d'une tour qui doit toucher le ciel, ils expriment de cette façon le désir de retourner au stade prénatal, d'être à nouveau soignés, de rétablir un lien avec les divinités grâce à un cordon ombilical ». ¶ « Ceci nous rappelle que l'unité du fœtus et du placenta est un arbre cosmique. Ce lien cosmique est défait pour toujours au moment de la naissance. Le cordon ombilical est coupé ». ¶ F.B. Kuiper insiste, lui, particulièrement sur le rapport entre la conception (ce qui peut en être souvenu, revécu) et les mythes cosmogoniques (cf. KUIPER 1970).

qui s'impliquent à s'occuper d'un bébé. On constate chez un petit enfant un besoin archaïque de contact corporel, ou autrement dit, une peur archaïque lorsqu'il perd ce contact physique. (RENGGLI 2001)^α

Grâce à la communauté l'haptogestation ☞, prolongement de la naturoévolution, les enfants peuvent avoir un développement optimum. Elle doit être telle qu'elle permette simultanément des relations sexuelles harmonieuses entre les hommes et les femmes qui peuvent vivre soit de multiples relations, soit des relations de type monogame, en fonction de leurs désirs (qui peuvent évoluer dans le temps), car il est évident que seuls des adultes épanouis peuvent assurer une haptogestation effective.

Une remise en cause de l'haptogestation, en relation avec une séparation toujours plus complète entre la mère et son enfant (répétée ensuite avec le père), qui constitue la tendance actuellement la plus forte au sein de l'espèce, peut conduire à un dérèglement total, à un déséquilibre, à une forme de folie qui pourrait conduire à son extinction. Par là, elle rejoue ☞ encore la menace.

C ~ SORTIE DE LA NATURE.

La dynamique de sortie de la nature est une dynamique de séparation qui implique le refus d'un devenir en vue d'assurer une protection ; c'est une rupture de continuité afin de ne pas

α Parler de besoin archaïque peut induire à penser que le comportement du bébé est un reliquat d'une adaptation antérieure qui pourrait à la limite disparaître. En fait c'est à la fois archaïque (ou pourrait dire fort ancien, originel) et très actuel.

subir, et fuir une dépendance, ce qui dénote une démesure du fait de la disproportion entre l'agent qui se sépare et ce dont il se sépare. Elle vise fondamentalement, il faut y insister, à assurer la protection de l'espèce, sa mise en sécurité. Un tel procès n'a pu être que long, souvent contradictoire, insidieux, et non linéaire, en connexion avec la maturation au sein du phylum Homo des éléments pouvant permettre de l'actualiser, principalement, la pensée (l'imagination) et l'activité technique.

Le possible de se représenter comment à pu s'opérer la séparation d'avec le reste de la nature dérive du fait que nous sommes parvenus non seulement à la fin de ce procès de sortie, mais à son échec. Nous connaissons ce qui a été mis en place pour le réaliser et le point final de cette réalisation. A partir de là nous pouvons, grâce à l'analyse des rejouements de l'*acte initial*, en procédant à rebours depuis le présent vers l'origine il y a des milliers d'années, nous représenter ce qu'il fut.

Le point de départ est la mise en place de la menace, synthèse en quelque sorte des effets opérés par tous les traumatismes subis au cours de l'évolution du phylum homo, ce qui implique le développement d'une capacité importante de représentation permettant de connecter divers souvenirs et de leur donner une consistance dans l'ici et maintenant. Cette capacité fut également nécessaire pour donner une assise à la volonté d'échapper à la menace.

On peut penser que pour sortir de la nature, pour la quitter, nos très lointains ancêtres furent amenés à postuler l'existence d'un monde hors-nature, surnaturel, virtuel ☞, où ils purent placer un point d'appui, de repérage, à partir duquel ils ont pu se constituer en êtres échappant à l'immédiat, en même temps qu'au trouble induit par les traumatismes, rejoué

dans une dimension accrue, sous forme de confusion ☞. Une telle entreprise ne pouvait être mise en branle sans le développement de l'imagination, permettant de donner consistance à une non-existence, à une immatérialité, et celui du langage verbal afin de pouvoir transmettre, communiquer des éléments ne relevant pas du réel immédiat, en discontinuité avec lui, et donc non susceptibles d'une transmission télépathique qui implique la continuité. Elle nécessita un développement toujours plus intense de la technique en vue de pouvoir rendre tangible ce monde virtuel ou, tout au moins, le simuler.

Dans l'immédiat de sa réalisation, un tel procès implique, outre la démesure à partir de laquelle la folie pourra s'épanouir, et le refus d'un devenir, l'affirmation d'un interdit de la continuité et fondation de ce qui apparaîtra en tant que culpabilité avec son corollaire la dynamique de justification complétée par celle de la confirmation. Cette rupture de continuité avec le reste de la nature, correspond à la rupture d'un procès, et donc à un acte de violence, accompagné de l'installation de la confusion.

Ceci ne s'est pas effectué individuellement mais au niveau de la communauté en faisant appel à des forces surnaturelles ou hors naturelles. Or la validité de la démarche entreprise se vérifiait dans la mesure où effectivement le monde immédiat est déterminé par des phénomènes qui échappent à toute perception sensible. L'invisible a dès le début revêtu une grande importance et cela se révélait déjà au niveau de phénomènes perceptibles comme le vent si puissant et si invisible. Il est évident que pour cela les capacités intellectuelles, la pensée, étaient déterminantes. Mais ce n'est pas quelque chose qui relève de l'esprit, et je n'affirme pas que les hommes et les femmes étaient uniquement préoccupés de questions « spirituelles ». Non ils firent appel à la pensée pour résoudre un

problème bien concret : trouver une protection contre les menaces opérantes dans la nature, à laquelle ils ne pouvaient pas simplement se fier, se confier.

La sortie de la nature implique la mise en place d'une dynamique visant à trouver une conduite de salut, de sauvetage qui recèle une dimension cognitive permettant de poser ce dont on veut se sauver et ce à quoi on veut accéder, une dimension pratique. C'est ainsi que s'imposèrent par exemple, la magie, le mythe, la religion, la philosophie, la science, la révolution (celle-ci n'étant pas seulement un procès de transformation du monde, mais également une conduite pour ceux qui désirent effectuer ce procès). Ce qui est en continuité avec la dialectique du geste et de la parole. Cependant la pensée présente et active au sein de l'un et de l'autre, s'autonomise à cause de la recherche du monde surnaturel fondateur et sécurisant. Dès lors l'effort de la pensée n'est pas seulement celui de penser ce qui existe, mais ce qui n'existe pas.^α Le refus de l'advenant, la négation, et la pensée de ce qui n'existe pas, impliquent par compensation une immense création où l'imagination opère de façon essentielle. Toutefois en même temps qu'elle vise ce qui n'existe pas, la pensée exprime ce qui existe et tenaille hommes et femmes : les désirs de sécurité, de sortir de la confusion en fuyant l'altérité, de reconnaissance, ainsi que leur tenace insatisfaction.

L'importance considérable de la surnature ❧ dérive du fait qu'elle opère inconsciemment en tant que compensation à ce qui a été perdu en se séparant du reste de la nature. Elle vient pour ainsi dire colmater la béance opérée par la cou-

α Ceci va à l'encontre de ce qu'affirme G. Semerano : « ...penser ce qui n'existe pas n'est pas penser, c'est un vague imaginaire, le spectre de la pensée ». (2001, 71)

pure et se substituer au manque que celle-ci implique, mais elle ne peut en aucune façon désactiver l’empreinte d’*incomplétude*, dont elle est la conséquence.

Le monde surnaturel est créé en même temps qu’il est exploré, ce qui permet de bien le connaître. Il est évident que très tôt les drogues faisant accéder à des états paranormaux où ceux qui s’y adonnent parviennent à saisir des données normalement insaisissables, jouèrent un grand rôle. Ce monde c’est celui qui « assure » l’espèce, l’empêche de sombrer dans la « dépression ». Cela ne veut pas dire qu’il détermine le monde immédiat, car il est en quelque sorte parallèle, le monde de l’appui et de ce qui peut fonder la certitude. Dans cette exploration intervient également ce qui est nommé art.

Le monde surnaturel peut devenir tellement foisonnant qu’il envahit celui naturel et, finalement, empêche le déroulement normal du procès de vie naturel, mondain, profane. Alors s’impose un processus d’élimination, de « désenchantement » du monde, qui peut prendre des formes de rationalisation, d’humanisation, comme cela s’est vérifié avec le surgissement du mode production capitaliste et de la science (la science expérimentale). Mais comme la connaissance, même scientifique, ne peut désactiver l’empreinte du manque et celle de la menace, la dimension mystique se réimpose ainsi que la nécessité d’un monde surnaturel qui retrouve sa population qui avait été niée, occultée, comme on le constate de nos jours. Cette « réimposition » s’effectue en même temps qu’opère le phénomène d’*extrañance* ❧ qui permet de compenser la faiblesse de dieu (expression de l’évanescence de la surnature).

Mais il y a une autre solution qui semble échapper au re-jouement : parachever totalement la sortie de la nature et accéder à la noosphère. Vivre dans la naturalité, c’est trop dou-

loueux, trop rempli de souffrances : quittons le corps, ne soyons plus qu'esprits et devenons, en fait, des êtres virtuels, d'un monde virtuel. Pour réaliser cela il faudra une activité constante, apte à défaire les liens avec la concrétude, avec l'immédiateté, et nous poser dans l'altérité spirituelle. Ce sera la poursuite du travail commencé lors de la mise en esclavage de notre naturalité, et celle de l'illusion de pouvoir un jour l'éliminer en correspondant à « l'image » qui s'est créée au cours des siècles d'affirmation de la répression et de l'essai d'y échapper finalement dans le monde imaginaire, invisible, justifiant cette même répression.

Je ne traiterai pas, de façon plus ou moins exhaustive, le phénomène de sortie de la nature car il faudrait exposer tout le procès de surgissement de la spécieuse. J'indiquerai seulement trois conséquences en vue de bien en faire ressortir l'importance.

L'existence d'un monde surnaturel qui se complexifie, comme on peut le voir dans les conceptions gnostiques, nécessite le développement d'une épistémè ☞ de l'interprétation, l'herméneutique, c'est-à-dire d'une discipline cognitive apte à déceler ce qu'il y a sous l'apparence à partir du réel immédiat, et donc à faire accéder au monde caché, ésotérique qui, à son tour, se pose en tant qu'immédiat par suite de l'opération herméneutique, et donc réclame de ce fait une autre interprétation et ainsi de suite. Une telle démarche semble s'imposer également dans le domaine scientifique où les savants sont à la *recherche* d'un réel qui est inaccessible (voilé). Mais cela opère également en ce qui concerne l'étude du monde social où, du fait qu'il est dominé par la mystification, une sorte d'herméneutique sociale est nécessaire pour le comprendre.

La sortie de la nature pose l'espèce sur le mode de l'exil. De façon isomorphe, sur le plan individuel, pour les gnostiques perses, chrétiens, musulmans, ce mode d'être sera assumé, avec pour ainsi dire un dédoublement de la surnature, l'une en rapport à un dieu mauvais, l'autre à un dieu bon mais caché.

La coupure fonde la formation, nécessitant des millénaires, des concepts d'être, d'existence, d'essence, de nature-substance. Exister c'est sortir de l'immédiat, de la continuité, pour se manifester.

Synthétiquement, sortir de la nature consista à quitter l'éternité pour se livrer au temps. Et, avec le temps, l'espèce s'adonna au travail.

D ~ RÉPRESSION, THÉRAPIE, POUVOIR.

LA répression consiste en l'inhibition de la naturalité et en l'interdiction de la continuité. Sa forme négative, qui peut apparaître comme son complémentaire, est la permissivité qui aboutit au même résultat. En effet celle-ci se caractérise par une absence d'affirmation des parents ce qui inhibe la continuité dans son effectuation immédiate ainsi que dans sa réflexivité du fait de l'absence de confirmation, de reconnaissance, et de la mise en indifférenciation. La possibilité de la rétroaction a tendance à se perdre, d'où un débousselement, pouvant être accompagné de manifestations violentes. Sous ses deux formes la répression est une dynamique de violence. Elle fonde son empreinte et donc tout le devenir de son rejouement ; comme celui de la séparation ne serait-ce que parce qu'une répression trop intense peut causer une séparation

La répression est la thérapie fondamentale ; celle qui induit toutes les autres. C'est la dynamique par laquelle les parents visent à guérir l'enfant de sa naturalité, à le libérer de ce mal ; elle tend à le faire accéder à un niveau supérieur, à le perfectionner, à le sauver. Elle permet la domestication (l'intégration dans le *domus*) et de mettre, ou de remettre, l'enfant dans l'artificialisation. Elle coupe les élans vers la naturalité qui sont considérés comme des moments d'errance, moments où s'imposent les défauts, les erreurs, les aberrations. En même temps elle est curative pour les parents : elle les guérit du manque de pouvoir qu'ils ont connu au stade enfant ainsi que du manque que leur impose la société. La répression est la conduite humano-féminine où le pouvoir prend une forme qui le rend visible, perceptible, et sert à donner forme, à produire comme l'affirma M. Foucault et, j'ajoute, à produire des formes.

La répression est à l'origine de la mise en place de la spécieuse et de l'ontose ainsi qu'à des manifestations pathologiques plus ou moins intenses qui nécessitent à leur tour diverses thérapies, visant à corriger les effets négatifs de la répression, ce qui lance l'espèce dans un continuel jeu. Toutefois la répression ne peut se maintenir que si elle est réactualisée par la réactivation de l'empreinte de la menace ; d'où là encore un jeu fondamental, celui du risque d'extinction. Elle est une dynamique de transcendance, faire accéder à un au-delà où la sécurité est possible, au bien suprême (sommet de l'échelle axiologique), autre source du *numen* ↪ et donc de l'autorité qui est une participation à cette entité.

La répression vise à échapper à une menace qui cause des peurs ; et c'est là que s'impose pleinement la dynamique de « c'est pour ton bien ». On réprime afin d'éliminer une me-

nance que l'autre ne voit pas, qui en est inconscient. Et pour la justifier on recourt à des données supérieures, à des entités, on se lance dans la transcendance et dans l'affirmation de la conscience de la nécessité d'en passer par là pour sauver l'autre d'une existence purement, simplement, naturelle. Chaque fois qu'on réprime on refoule une peur, et on escamote ➡ un devenir, celui qui a conduit à son affirmation inconsciente, et dont, de ce fait, l'individu ne soupçonne pas l'existence. On réprime souvent parce qu'on s'identifie. Ce faisant, on pense, inconsciemment, qu'on se sauve d'un danger, d'une menace.

Pour s'effectuer, et par là réaliser le devenir hors nature, hors menace, la répression nécessite un agent, un opérateur : le pouvoir qui s'exerce au sein d'une dynamique où la dépendance est constamment recréée. D'où la nécessité de poser des interdits dont le plus fondamental est celui de rétablir la continuité. Symétriquement en quelque sorte la violation des interdits engendre du pouvoir.

Tout homme, toute femme a du pouvoir. Comment se fait-il que celui-ci soit concentré, condensé et se manifeste en tant que Pouvoir, et que ceux-là y soient soumis, volontaires ou non, comme s'ils avaient perdu leur pouvoir qui, dans certains circonstances, peut-être réactualisé. Comment se concentre et s'autonomise le pouvoir? A travers un mouvement de dépossession concentration et d'exclusion isomorphe à celui de la formation de la valeur ➡. « Pour qu'il y ait valeur il faut qu'il y ait dépendance et que c'est une de ses pré-suppositions essentielles » (*Invariance*, série IV, n° 5, p. 11).

Mais qu'est-ce que le pouvoir, comme s'il s'agissait d'un être effectif, ou d'un objet hautement discernable. Exprimé ainsi, cela m'apparaît comme une chimère. En fait derrière le mot pouvoir, agissent une cascade, une chaîne, une concaté-

nation, une kyrielle, une suite d'hommes, de femmes exerçant une pression constante, nous obligeant à aller dans une direction donnée ; agissant pour que nous ne perdions pas le sens qu'ils veulent nous imprimer. L'implacabilité du pouvoir, actualisé par des hommes et des femmes divers et diverses (c'est la sommation de leurs actes de pouvoir qui donne corps au pouvoir ; sans eux, sans elles, il ne peut pas exister), découle du mécanisme infernal mis en place inconsciemment à partir de la séparation d'avec le reste de la nature, mécanisme nous obligeant à nous mouvoir dans la séparation, dans la pression de répression de la naturalité de tout un chacun.

La répression ainsi que les traumatismes (qui peuvent lui être liés) provoque une régression. Je me demande si justement le devenir de l'espèce n'a pas été bloqué, et si elle n'essaie pas de sortir de l'enfermement-blocage. Les rejouements, jusqu'à présent, n'ont fait que renforcer la régression, et ceci peut être le fondement à la théorie disant que l'évolution n'est pas une progression mais une régression.

La permissivité est une forme de répression qui est une inhibition de la continuité. Or, dans la permissivité il n'y a pas continuité mais acceptation de ce qu'induit la dynamique ontosique. Il y a refus de mise en continuité de peur d'être remis en cause. La non utilisation des pratiques immédiates de la répression met l'enfant dans une contradiction et lui fait revivre avec force l'ambiguïté, le *double-bind*. Il peut avoir le sentiment d'être floué, mystifié et de ne pas pouvoir réagir ; ce qui bloque momentanément le déchaînement de violence, qui est reporté dans le temps. Ou bien l'enfant deviendra amorphe, comme anesthésié.

La personne qui réprime opère à travers une action, même si elle est inconsciente ; elle apparaît dominante, autonome. Elle rejoue la répression qu'elle a subie. En revanche, la per-

sonne permissive opère par réaction : elle apparaît dépendante de l'enfant. Elle rejoue la dépendance où elle fut mise.

La répression conduit à la production de fixations, de blocages. C'est donc normal qu'hommes et femmes désirant se libérer aspirent à une fluidification. Le fait que le capital se trouve dans une telle dynamique met bien en évidence sa dimension de recouvrement, et qu'à travers lui l'espèce a cherché à se libérer, et qu'elle se présente grâce à lui, et se représente ainsi, peut-être pour pouvoir justement se libérer d'une aporie. Le fait que cette dynamique de fluidification aboutisse à l'autonomisation du capital met en évidence qu'il ne s'agit pas seulement de pouvoir vivre le devenir, le flux de vie, mais d'accéder au mode « d'être » de l'espèce, à son comportement réel, donc à son positionnement dans le cosmos. Sinon, également, cela aboutit à exalter le mouvement pour le mouvement. L'éternité est mouvement et le désir du mouvement pour le mouvement trahit le désir, sous forme onto-sée, d'éternité. Mais celle-ci ne se réduit pas au mouvement. Le désir du mouvement en tant que moyen et but enferme ceux qui en sont affectés dans une modalité de manifestation, avec perte de toutes les rayonnances.

Ce que l'on appelle pouvoir, qui est un pouvoir sur, en tant qu'expression d'une domination donnée et qui peut se définir comme l'aptitude à imposer et à contraindre à un mode de vie, d'être, à un comportement, dérive en fait du pouvoir en tant qu'aptitude à se développer, à s'épanouir dans le monde humano-féminin, dans la nature. Et celui-ci est normalement inclus dans la manifestation de la continuité entre les individualités et entre celles-ci et la nature. Car cette continuité implique l'empathie, l'amour. Autrement dit c'est à partir du moment où advient la coupure de continuité que s'imposent pouvoir et amour qui, dès lors, peuvent subir un mouvement

d'autonomisation et un détournement ☞ qui, en ce qui concerne le pouvoir, s'exprime dans le passage à la forme dérivée que nous avons mentionnée. La coupure de continuité dérivant de la séparation de l'espèce d'avec la nature n'est pas un phénomène brusque, réalisé une fois pour toutes, mais un processus insidieux qui se poursuit constamment même si, à de certaines époques, il se caractérise par une forte intensité et même si, à notre époque, cette séparation apparaît comme réalisée. En conséquence le détournement du pouvoir s'est opéré également de façon insidieuse et se trouve constamment réactualisé. Il s'est imposé du fait que l'espèce abandonnant un développement intégralement naturel, femmes et hommes durent élever leurs enfants, c'est-à-dire les faire accéder à un mode de vie devenant artificiel par rapport à celui en continuité avec le reste de la nature. Autrement dit, l'espèce dut produire un autre comportement. Mais pour que cet acte de production puisse effectivement se réaliser, il fallut simultanément opérer une contrainte afin de faire abandonner la voie de la naturalité et simultanément réprimer cette dernière pour qu'elle ne fasse pas obstacle à ce qui peut se percevoir comme un détournement ou une greffe, pour éviter qu'il n'y ait de rejet.

À partir de là, je puis signaler mon accord avec la théorisation de M. Foucault :

Il faut cesser de toujours décrire les effets du pouvoir en termes négatifs ; il « exclut », il « réprime », il « refoule », il « censure », il « abstrait », il « masque », il « cache ». En fait le pouvoir produit ; il produit du réel, il produit des domaines d'objets et des rituels de vérité. L'individu et la connaissance qu'on peut en prendre relèvent de cette production. (FOUCAULT 1975 : 195-196)

À mon avis en même temps qu'il produit, le pouvoir réprime parce qu'il ne produit pas à partir de rien. La création ex-nihilo est impossible. La production ne peut s'effectuer que s'il y a inhibition de ce qui normalement, spontanément, tend à se développer ; c'est pourquoi la métaphore de la greffe peut s'imposer : le pouvoir se sert du porte-greffe, l'être naturel, pour engendrer un être domestiqué,^α apte à vivre dans une dynamique hors nature, dans l'artificiel qui est constamment produit.^β La sortie de la nature est en même temps une ouverture de possibles pour l'activité créatrice, productrice, technique de l'espèce. Mais là aussi cette ouverture ne s'impose pas d'un seul coup en se révélant comme telle une fois pour toutes. La révélation se fait lentement au cours du devenir de Homo sapiens dans les différentes aires où il s'est implanté et a connu des devenirs divers. Des moments particuliers s'imposèrent où le tout est possible sembla s'imposer et où l'espèce put croire qu'elle avait réalisé pleinement sa sortie de la nature et acquis la sécurité.

Le pouvoir même s'il s'autonomise ne peut jamais se séparer de l'élément avec lequel il était intimement uni lorsque prévalait la continuité : l'amour. Celui-ci se présente comme l'élément de causation qui permet l'effectuation du pouvoir, son exercice. Le pouvoir exercé par les parents, et par tous ceux qui en définitive d'une manière ou d'une autre rejouent l'acte parental, se fait par amour pour les enfants. C'est pour

α Les récits concernant le golem, Frankenstein, disent que l'être humain a été engendré naturellement mais créé artificiellement ; création douloureuse qui hante la mémoire de l'espèce, mémoire réactivée à chaque nouvelle génération.

β Comme le souligne François Ewald dans son commentaire-présentation de *Surveiller et punir*, p. 236.

leur bien qu'on leur impose un devenir hors nature, qu'on les contraint, les réprime. Négativité et positivité du pouvoir ne sont qu'apparences. L'advenu de l'exercice du pouvoir s'impose en même temps que la production et la répression. La pérennisation de la production est nécessaire en vue de perfectionner hommes et femmes et les faire accéder à un stade supérieur (dynamique de la transcendance et de la verticalité). L'infinité de la répression, et l'impossibilité de son achèvement, sont les corollaires de l'impossibilité d'atteindre la perfection.

Précisons le phénomène : pour que le pouvoir des parents produise un enfant domestiqué, intégrable dans le devenir artificiel, hors nature, il faut donc créer d'autres relations, parents-enfants, enfants-enfants, enfants-nature, ce qui constitue un détournement de l'haptoévolution. Elles ne peuvent devenir effectives que s'il y a répression de la naturalité de l'enfant, ce qui lui cause de grandes souffrances et engendre en lui la dynamique du refoulement qui va créer ce qu'on appelle l'inconscient (par transitivité ou pourrait dire que le pouvoir crée l'inconscient). Son contenu ne se limite pas au refoulé mais, entre autres, de tous les possibles de la naturalité réprimée qui hantent de façon plus ou moins continue, de façon plus ou moins obsessive, l'individu tout le long de sa vie. La naturalité perdue hante donc et se manifeste dans un indéfini troublant, dans la nostalgie et la mélancolie.

L'acte de pouvoir réitéré produit également la conscience. Déjà l'affirmation de la dynamique « c'est pour ton bien » implique que les parents sont conscients de ce qui est nécessaire à l'enfant qui, lui, en est absolument inconscient. Pour pouvoir exercer au mieux ce pouvoir, la nécessité s'impose donc d'affiner cette conscience pour être, en quelque sorte,

plus performants et causer le moins de souffrance possible à l'enfant.

Le pouvoir des parents, des dominants, etc., produit, pour que ceux-ci puissent donner aux enfants, aux dominés. Dans le premier cas, il s'agit d'amour, de sollicitude, de soins, de nourriture. Là s'origine le caractère maléfique du don. L'enfant sent bien que ce qui lui est donné est chargé d'une intentionnalité qui n'est pas dévoilée, ne serait-ce que parce qu'elle est très souvent inconsciente. Il perçoit que ce don opère comme un lien qui va l'attacher à un devenir dont il ne veut pas, sans être à même souvent de pouvoir le refuser.

Cette complémentarité s'impose également quand nous envisageons les relations humano-féminines du pôle amour. Le pouvoir s'avère opérer lui aussi dans la relation amoureuse ne serait-ce que, dans un premier temps, en tant qu'affirmation de chaque élément du couple, dans les particularités de leur individualité, affirmation nécessaire pour que la pleine jouissance amoureuse puisse advenir. Mais ultérieurement, par suite des rejouements, ce pouvoir dévie en pouvoir plus ou moins contraignant et l'amour ne se déploie plus en tant qu'affirmation d'une continuité momentanément trouvée, mais en tant que don afin que l'autre soit en « relation avec ».

L'invisible c'est ce qui fonde le devenir de l'espèce depuis qu'elle sort activement du reste de la nature. L'invisible c'est l'insaisissable, l'indiscernable, l'indéfinissable, c'est la répression.

La répression a été d'abord exercée par la communauté car c'est elle et non l'individu qui se séparait du reste de la nature. Le sacrifice d'un membre de la communauté pour le bien de celle-ci est un acte relevant de la répression, qui le plus souvent est une dynamique d'apaisement pour ne pas être menacé. C'est une dynamique de purification, opérant par déles-

tage, en brisant un attachement ☞, en créant un vide. La répression communautaire a pu susciter une opposition de certains membres de la communauté, point de départ d'un phénomène de fragilisation de sa cohésion, qui favorisera sa fragmentation ultérieure et le surgissement des individus.

Elle s'effectue ensuite, également, par l'entremise d'une communauté sur une autre ; puis par celle de la première forme d'État ☞ suivie par la deuxième. Tout ceci relève du devenir de la spéciose que nous développerons ailleurs, ainsi que ses conséquences. Signalons que le moment d'articulation fondamental est celui où l'enfant donne le pouvoir (quand il n'est plus du topos, de la communauté, quand il y a lutte entre les sexes).

E ~ LA DIMENSION PSYCHIQUE : ONTOSE ET SPÉCIOSE.

Nous devons tenir compte de l'importance de la répression et du refoulement des émotions dans le devenir de l'espèce. Nous avons déjà fait état dans les sous chapitres précédents de la spéciose-ontose, nous y revenons pour bien signaler son importance dans le devenir de Homo sapiens, ainsi que sur la nécessité de sa dissolution pour accéder à Homo gemeinwesen. Je rappelle que ce n'est pas un phénomène défini, délimité, s'imposant à un moment donné mais un procès au cours duquel elle se constitue ; c'est un phénomène qui est réactivé, et même amplifié, à chaque génération, comme cela s'opère de façon isomorphe avec l'ontose. Ceci est dû au fait qu'elle est liée à, déterminée par, la sortie du reste de la nature qui s'effectue aussi au travers d'un procès. Toutefois elle présente des moments de forte saillance, ce qui permet de la repérer.

Tout traumatisme a un effet à la fois sur ce qui est nommé psyché (psychisme) et sur ce qui est appelé corps (somatisme). Il conditionne la spéciöse-ontose. Nous ne pouvons pas dire qu'il faille faire intervenir la dimension psychique de l'espèce, car ce serait réducteur ; psychisme et somatisme sont indissolublement liés.

On peut dire qu'il y a traumatisme pour l'espèce ou pour l'individu dès que celui-ci ou celle-là n'est pas à même d'intégrer l'événement perturbateur, qui va la, le, hanter pendant des siècles, pendant des années. Le traumatisme se décèle par le fait que l'événement traumatisant n'entraîne pas la mise en place d'un phénomène de compensation, ou bien, dans le cas contraire, ce phénomène est insuffisant. Cet événement ne relève pas obligatoirement de l'ordre du négatif, de la destruction, mais également de l'ordre positif par exemple une découverte, une invention.

Une invention est parfois le résultat d'un long procès au cours duquel d'autres inventions furent réalisées. Chaque invention ayant pu être l'occasion d'un traumatisme plus ou moins important, l'invention finale est porteuse alors d'un traumatisme important. C'est le cas de l'invention du zéro tel que cela se présente en Occident. À mon avis le début du procès qui aboutit à son individualisation commence avec la production du « trou en tant qu'objet technique »^α qui se réalise avec le chas de l'aiguille il y a dix sept mille ans. Je dois ajouter qu'il est possible que ce soit encore plus ancien parce que les trous effectués dans des coquilles de mollusques en vue d'y glisser un cordon pour réaliser un collier ou un bracelet, sont

α Je n'ai pas inventé cette expression ; je l'ai cueillie lors d'une émission de radio dont je ne me souviens plus.

déjà des « trous en tant qu'objets techniques » dont certains dateraient de près de soixante et dix mille ans.

Mais le trou avec ce qui le délimite peut être abstraïsé ☞, c'est-à-dire pensé en tant que tel et placé dans un autre cadre, ce qui explique la formation des couples, chas-aiguille, mortaise-tenon. Une autre abstraïsation impliquant une autre dynamique technique aboutit à la roue avec le couple moyeu-axe. Dés lors on ne peut pas ne pas supposer, du fait de la généralité de la relation trou-objet entrant (ou sortant) qu'hommes et femmes aient pu poser une analogie avec la vulve et la tête émergente de l'enfant.

Selon moi, par suite d'une autre série d'abstraïsations on est parvenu au zéro, en passant par la roue. Il s'agit au moins de sa représentation, de son image. En effet les Mayas qui n'ont pas produit la roue, mais ont inventé le zéro, ont paraît-il représenté des dessins de roue.

Le zéro c'est un vide extrait d'un plein. Il n'est donc pas étonnant que la racine du mot zéro soit en sanscrit un mot signifiant à la fois vide et plein et que dans les mathématiques plus récentes zéro puisse désigner un ensemble vide lequel peut se présenter en tant qu'objet mathématique. Le zéro c'est ce qui permet d'effectuer une multitude d'opérations, en devenant l'opérateur fondamental avec l'un, le plein, nombres actualisant tous les nombres.

La dynamique du plein et du vide où zéro et nul se révèlent avoir une grande opérationnalité en tant que supports importants pour le déploiement de la spéciose qu'il nous faudra exposer particulièrement avec *Émergence de Homo gemeinwesen*. J'indique seulement la puissance de zéro et de nul en tant qu'opérateurs de réduction de la réalité des hommes et

des femmes^α et donc son intervention dans le phénomène de répression, dans l'effectuation du pouvoir. N'oublions pas que la répression présuppose une culpabilité attribuée à l'enfant ainsi qu'une axiologie point de départ du mouvement de la valeur, des valeurs.

L'importance de la spéciose-ontose se manifeste fortement lorsqu'il est question des rapports femme, homme, enfant, cette trilogie (fondement de la trinité) qui implique, rappelons-le, la communauté. Dans l'introduction de son livre sur l'instinct maternel, que nous avons précédemment cité, S.B. Hrdy énonce des questions fondamentales auxquelles on ne peut répondre que si l'on fait intervenir la spéciose déterminée par la dynamique de sortie de la nature

1. Qu'entendons-nous par « instinct maternel »? Les femmes l'ont-elles perdu?
2. Si les femmes aiment instinctivement leurs propres enfants, comment se fait-il que plusieurs d'entre elles dans de nombreuses cultures et au cours de toute l'histoire aient contribué directement ou indirectement à leur mort, par exemple en nourrissant un fils et en laissant une fille souffrir de la faim?
3. À la différence des autres grands singes, les humains ont été sélectionnés pour produire des descendants inermes et dépendants, à un point tel qu'aucune femme

α « Mais même dans un tel ordre de valeurs absolues, aucun peuple, avant les Sumériens, encore avant les Babyloniens, ont exprimé une telle sensation d'immense étendue où l'homme découvre sa nullité : et les mésopotamiens transférèrent ce sentiment d'inaccessible grandeur à la terreur du divin : « Divinité effarante, comme les cieus lointains, comme la vaste mer ». » (p. 45). ¶ La dynamique de réduction peut aller jusqu'à la haine de soi, parce qu'on n'est que cela. Mais qui l'a décrété? Une entité de la spéciose-ontose.

cueilleuse — comme l'étaient nos ancêtres femmes — ne pouvait espérer l'élever toute seule. Et pourtant, alors comme aujourd'hui, l'assistance paternelle était tout autre que certaine. Comment une sélection sur les mères afin qu'elles élèvent des enfants a pu être fortement au-dessus des moyens dont elles disposaient?

4. Étant donné que pères et mères partagent avec les enfants la même proportion de gènes, pourquoi les pères n'ont-ils pas évolué de façon à être plus attentifs aux besoins de leurs propres enfants. Existe-t-il chez les mâles (comme se l'est posé Darwin) un « instinct latent » de soin? Si oui, quand s'exprime-t-il?

5. Vis-à-vis du nouveau-né, les réactions paternelles vont du soin à l'indifférence. Mais alors comme se fait-il que presque tous les hommes s'intéressent tant aux vicissitudes reproductrices des femmes?

6. Enfin, quelle est la substance des besoins infantiles. Pourquoi ces petites créatures ont-elles évolué pour être potelées, captivantes et absolument adorables? (HARDY 1999 : XIX)

On ne peut pas dire que les femmes aient perdu l'instinct maternel sinon dans certains cas où l'ontose de la femme peut transcroître-transparaître en folie ; mais on peut affirmer que le devenir social tend à l'inhiber et, actuellement, à le rendre inutilisable du fait de la prise en charge par la société de diverses opérations relevant d'un maternage non limité à quelques mois. Enfin, la tendance à parachever la sortie de la nature opère de telle sorte que la maternité tend à être éliminée (dynamique entrant dans la libération de la femme). Cela est gros d'un traumatisme à venir et l'on n'a pas envisagé le vide en la femme qu'instaurera l'absence de gestation et de parturition.

En rapport à la deuxième question on pourrait dire, avec d'autres questions, comment se fait-il que les hommes tuent leurs semblables? Ont-ils perdu l'instinct de vie qui induit à ne pas tuer un homme, une femme?

Avant d'envisager la question 3, j'aimerais faire remarquer que les questions posées impliquent que S. B. Hrdy accepte la réalité sociale actuelle comme une donnée qui serait quasi naturelle et dont il faudrait chercher la raison en recourant à une étude paléoanthropologique, où elle essaie de percevoir ce qui est naturel et ce qui est culturel. Cependant celui-ci n'est pas réellement perçu comme étant en discontinuité avec celui-là. Ainsi sa perception du comportement des hommes actuels conditionne totalement la représentation qu'elle peut se faire du comportement qu'ils eurent il y a des millénaires lorsque existait la communauté. A cette époque-là l'assistance des hommes était obligatoirement effective.

L'analyse détaillée du texte reproduit permettrait de bien mettre en évidence que la spéciöse n'a pu se développer qu'à partir de données naturelles qui furent détournées. Pour ce qui concerne notre objectif actuel (signaler l'importance de la spéciöse), les quelques remarques précédentes suffisent. Dans une étude sur la condition des enfants tout ceci pourra être repris car, au niveau de l'haptoévolution, ceux-ci jouent un rôle déterminant, comme ils le jouent à l'heure actuelle où il y a tendance à dissoudre ce à quoi elle avait abouti.

La spéciöse joue un rôle inhibiteur, un rôle de frein, de verrou ; elle opère un blocage dans le devenir des hommes et des femmes. De nos jours dans toute l'aire où le mode de production capitaliste s'est implanté, il serait possible de donner à chacun, à chacune, un quantum de capital leur permettant d'assurer leur procès de vie au sein de cette société-communauté. Autrement dit le problème de la misère, de l'exclusion,

de la dépendance seraient éliminés et les promesses affirmées, particulièrement lors du passage à l'automatisation, auraient pu être tenues. De telle sorte qu'on ne peut pas simplement taxer de visionnaires divagants ceux qui les firent. Seulement ils raisonnaient, comme avant eux les révolutionnaires marxistes ou même anarchistes, sans tenir compte de la spéciosité. Car faire en sorte que tout le monde sorte de la dépendance va à l'encontre de ce phénomène qui implique au contraire un renforcement continu de celle-ci, d'où la permanence du phénomène qui rend une foule d'hommes et de femmes superflus, les plaçant en déréliction ☞ ; impliquant l'existence toujours renforcée de différences énormes sur le plan social et économique entre divers groupements humains entretenant une hiérarchisation fondée sur le capital, et sur l'information. Cela implique qu'il y ait une remise en cause de toutes les mesures qui pouvaient améliorer les conditions de vie des plus pauvres (disparition de l'État providence). En même temps l'espèce — du fait en particulier de l'accroissement énorme de la population — devient encore plus dépendante tant du procès de production matériel et immatériel qu'elle a mis en place, que de la nature. Par là elle rejoue la menace du risque d'extinction ce qui conduit hommes et femmes en déréliction à chercher une issue dans la surnature.

En analysant les événements historiques des deux derniers siècles on peut constater qu'il y eut une phase progressiste qui n'excluait pas l'exploitation des ouvriers, des paysans. Une amélioration des conditions de vie fut réalisée.^α Autrement dit, on peut penser qu'au tournant du XIX^e au XX^e siècle il s'est présenté un moment favorable, un *kairos* ☞, et qu'on n'a pas su l'utiliser. C'est ce qui a contribué à donner à la

α Cf. EUGEN WEBER, 1983.

guerre de 14-18 une dimension catastrophique exceptionnelle. Elle fut le rejouement d'une catastrophe avec la dimension du risque d'extinction, ce qui remit hommes et femmes en déréliction.

Le cycle des catastrophes ne peut être aboli que si l'espèce devient pleinement consciente de sa spéciouse, à travers une dynamique d'abandon de ce monde et de ses présuppositions, bases à partir desquelles peut s'effectuer sa dissolution.

F ~ COMPLÉMENTS.

L'ÉTUDE des langues, celle de leur origine (en n'excluant pas le possible d'une origine unique pour toutes, suivie d'une évolution particularisée), revêt une importance considérable pour comprendre le devenir de Homo sapiens et comment la spéciouse a opéré. En ce qui concerne le domaine de l'Asiurope qui est le centre de notre réflexion relative au surgissement du phénomène capital, les travaux de G. Semerano au sujet d'une origine sumérienne, akkadienne, ou de toute autre langue de la Mésopotamie, et non d'une origine indoeuropéenne, pour les mots relevant des diverses langues dites indoeuropéennes, présente un très grand intérêt. D'une part parce qu'ils permettent de remonter plus loin dans le temps, et d'autre part parce qu'ils aident à mettre en évidence des escamotages importants. J'en donnerai pour preuves l'étymologie des verbes avoir et être, d'une part et celle de sexe puis de l'infini, d'autre part.

Les formes qui laissèrent supposer la racine **es-*, **s-*, comme le sanscrit *asmi*, le lithuanien *esmi*, l'antique slave *jesmi*, et de même le grec *estfi* (existe), le latin *est*, nous reconduisent en réalité à l'antique langue qui est

notre constant cadre de référence, l'accadien **isû(m)** (avoir), passé à la fonction de copule « est » dans les textes de El-Amarna. ¶ Mais la valeur originelle nous est connue, c'est « avoir » : une telle signification éclaire ce que la pensée grecque antique a acquis par sa recherche chez qui, comme ce fut ingénieusement vu, par exemple, pour les présophistes, l'attribut de la substance n'est pas encore concevable ; les concepts de qualité et de quantité apparaissent relativement tard ; il n'existe pas de propriétés ou de pouvoirs distincts des substances. Le chaud, le froid ne sont pas à l'origine propriété des objets, mais ce qui est conçu ce sont les entités correspondantes, le feu, l'eau, etc. De ce fait à « le feu est chaud », correspond dans la pensée antique, « le feu a ou possède la chaleur ». Les hiéroglyphes ignorent l'usage de notre « être » et de note « être ». ¶ Ainsi se clarifie que la fonction verbale de « être », du grec *eûai*, *¶muai*, de *esti* (existe) commence à prendre forme chez les antiques langues sémites. L'hébreu enregistre un mot riche de contenus vitaux : *tel est jes* (*esistenza, sostanza, « existence », « substance »*). La formation de *ûta*, *estûta*, pluriel de *û* avec valeur originelle existentielle, se développe à partir de la racine *est-* (être), *esti* « existe », avec un suffixe *-nt-* au sens de « pertinent à », « relatif à » qui est la signification de l'akkadien **natû** (pertinent), l'être (l'ente) « est » ce qui est pertinent à l'être qui a domination. [...] ¶ La dichotomie de « être » « avoir » a donc des origines lointaines et se fonde sur deux aspects chronologiquement distincts : les *estûta* d'Homère, d'Hésiode, par exemple, rappellent la copule des textes de El Amarna, tandis que les *estûta* d'Anaximandre, les *estûta*, les êtres, l'*estû* de Parménide qui comprend et porte en lui tous les êtres dans son éternité, « Être absolu » immobile, négation du néant,

dérivent de la racine potentielle de l'akkadien *isú* (avoir), avec la valeur sémantique du sanscrit *ise, iste* (possède, « *is master of* »). (SEMERANO 2001 : 68–69)

Nous pouvons bien en déduire qu'il y eut une phase historique où être et avoir n'existaient pas ; quand, donc, hommes et femmes se percevaient non séparés de ce avec quoi ils opéraient et leur permettaient d'accomplir leur procès de vie. Puis la séparation s'est imposée. Au départ, le verbe signifiant avoir dénote en quelque sorte la totalité de ce à quoi on participait, et être ce qui en est séparé, tandis qu'en tant que copule il permet de rétablir la continuité. La copule sert d'articulation. D'une certaine façon, elle permet d'indiquer ce qui a été acquis ; par là « être » a une fonction distributive. Provenant de l'avoir il signifie l'identification de ce qui est possédé au possesseur ; par là il signifie aussi la possession. L'avoir pouvait représenter la substance, et l'existence peut se percevoir comme ce qui sort de la substance, naît.

Avec le développement de la fonciarisation ⇨, puis du mouvement de la valeur dans sa dynamique horizontale, celui qui possède existe effectivement ; celui qui ne possède pas, non seulement est dépendant (déréliction), mais n'est pas considéré comme faisant partie des hommes, des femmes. Il se trouve hors société fondée sur un avoir approprié. En outre celui qui possède peut faire exister, comme cela se révèle fort bien avec le mouvement de la valeur dans sa dynamique verticale. Plus le chef — puis un « souverain » quelconque — possède de biens, plus il peut attribuer de l'existant en même temps que de la valeur, parce que l'unité supérieure s'approprie au travers des choses, l'existence des hommes et des femmes.

Dit autrement, un homme peut accéder au niveau de dominant grâce à l'avoir et non à l'être. Il n'est que parce qu'il possède, parce qu'il a.

La prééminence accordée à « être » par rapport à « avoir » dérive du fait qu'avec l'être il ne peut plus y avoir de partage, donc de réduction, puisqu'il dérive en quelque sorte d'une certaine partition de l'avoir, de ce qui pouvait être en partage. Ensuite l'être, grâce à son activité « copulatrice », peut restaurer le tout dont il provient. Du moins c'est à ce délire que conduit la dynamique qui vise à l'unité-globalité, à la fusion, à ne faire qu'UN. Le discours ontologique implique une exaltation de la séparation compensée par celle de totalisation unitaire. « Être » a un rôle de négation d'un fantasme, support d'une intense menace, formé au cours du procès de réduction, espèce d'anéantissement : le néant que l'espèce a hissé également au rang d'opérateur de connaissance.

La dépréciation de l'avoir par rapport à l'être recèle en elle toute la culpabilité des hommes et des femmes en rapport au phénomène de séparation-dépossession.

La conception séparatiste visant plus ou moins consciemment à l'exaltation de la séparation de la discontinuité opère à tous les niveaux, ainsi en ce qui concerne les relations entre hommes et femmes. Et j'ajoute que le processus de vie dans la dynamique que vise cette conception consiste en un immense travail pour surmonter les discontinuités. G. Semerano rejette l'étymologie indoeuropéenne faisant dériver *sexus* de *se-care* couper et affirme qu'on doit le mettre en relation avec un mot très ancien ayant la signification de « chercher avec les yeux » dont on trouve traces dans diverses langues, comme en allemand avec *suchen* signifiant *chercher*. En outre son analyse est pour ainsi dire complétée par celle qu'il fait en ce qui concerne *merow*.

A l'origine *merow* est le désir qui naît en regardant l'objet aimé, avec toute l'intensité de la vision. Le mot est de la même souche que **émar, âmar** (jour) quand la lumière allume les pupilles : correspond à l'akkadien **imru** (désir, *vagheggiamento*, contemplation, vision), substantif du verbe **amàru** (voir, connaître une femme).^α

Être sexué implique l'aptitude à voir l'autre dans sa diversité et possibilité de « l'allumage » du désir qui permettra la réalisation de l'union et, au-delà, la transmission de la vie.

L'importance de la vision dans le procès de la sexualité, et plus généralement dans un procès de positionnement, est déterminante chez les primates. Dans le cas des enfants de *Homo sapiens* la curiosité au sujet des organes sexuels et donc du désir de les voir participe de la nécessité de se positionner en s'appréhendant et en appréhendant l'autre dans la diversité. Ce n'est pas l'acte sexuel qui préoccupe mais la diversité des sexes comme cela s'impose de façon perverse avec le voyeurisme.

L'étymologie indoeuropéenne correspond à une réalité ultérieure quand la séparation entre les sexes est advenue avec la lutte entre les hommes et les femmes. Le rôle des indoeuropéens a peut-être été déterminant dans le déploiement de celle-ci.

À l'heure actuelle la séparation est incluse dans la vision et (l'efficacité de l'œil est caractérisée en partie par son pouvoir séparateur) de telle sorte qu'on ne regarde plus, mais on sépare.

En ce qui concerne l'étymologie de *apeiron* qui est normalement traduit par infini, G. Semerano en donne une qui ne se réfère pas à l'indo-européen, mais à des langues sémitiques

α SEMERANO 2011, 189, pour la citation principale et les autres.

(sumérien, armoréen, araméen, etc..). Ainsi il dit que cela dérive du sémitique « 'apar = poudre, terre, de l'akkadique eperu » et il le confronte au biblique *afar*.^α Apeiron est le concept émis par Anaximandre. Il désignait un élément fondamental à partir de quoi tout dérivait, comme l'eau pour Thalès. Il semblerait d'ailleurs que cet apeiron serait ce qui reste quand l'eau s'est retirée. Ceci est très important si on n'oublie pas que le topos est la Mésopotamie où la mer s'est retirée. Ce serait la terre poudreuse. La terre une totalité formée d'une infinité de particules, support du concept d'infini. Dans une certaine mesure le concept d'infini implique une totalité susceptible de se présenter sous forme de la multiplicité. Donc ce concept d'infini implique la totalité et la multiplicité, obtenue par une fragmentation, division, pas un processus de séparation. C'est un concept qui dit quelque chose d'important de la spéciose-ontose Il désignait ce à partir de quoi tout pouvait être engendré, produit, conçu. Il s'agit d'un élément qui, en tant que totalité peut fonder la substance et qui, en tant que multiplicité, peut signifier les diverses formes, modalités de cette substance. Autrement dit apeiron se réfère à une substance et non à un mode d'être comme est posé l'infini d'Aristote. Toutefois on comprend que la dimension de multiplicité ait pu fonder le concept d'infini et qu'Aristote ait pu se référer à Anaximandre en le réfutant. J'ai la sensation que ce qui se pose originellement c'est l'union de la substance et de l'être et que l'interrogation essentielle est :

α « Qui ne sait pas percevoir la grande homogénéité et l'affinité culturelle qui, au premier millénaire, unit l'Ionie à la Mésopotamie et aux vastes espaces qui servent d'arrière-plan à l'histoire biblique, ne peut pas se rendre compte que l'apeiron s'identifie avec l'*afar* biblique, avec le sémitique **apar** (poudre, terre) avec l'akkadien **eperu**, avec le grec *ēpeiroz*, *Ἐπειροζ* ». (IDEMIDEM : 152 : 54)

d'où je viens (essence), à partir de quoi (substance)? L'être est inclus dans les deux, l'individu n'étant pas encore sur le mode du séparé, bien qu'il ait subi cela. Le passage du concept d'Anaximandre à celui d'Aristote implique une discontinuité et témoigne de la séparation vis-à-vis de l'origine mésopotamienne. Anaximandre avait encore un contact avec la civilisation mésopotamienne, ce qui n'était plus le cas avec Aristote. Chez lui le concept d'apeiron apparaît aberrant, mais il lui sert de support pour dire autre chose que ce que visait Anaximandre.

La substance, pouvant être une expression de l'avoir et de la volonté que la substance soit sujet, relève donc de l'être, et serait en relation avec le désir de retrouver la participation.

J'ajoute que la langue véhicule non seulement une connaissance au sujet des hommes et des femmes, au sujet de leur monde, de la nature, du cosmos, mais aussi la souffrance liée au procès de vie tel qu'ils l'éprouvent, tels qu'ils l'exécutent, surtout inconsciemment. Cette souffrance non clairement dite au travers de l'exposé d'un ressenti, sert en fait à produire des opérateurs de connaissance qui en définitive brouillent l'exposé des données cognitives proprement dites. Ce n'est pas une dynamique limitée à une période historique ancienne, car cela se poursuit encore de nos jours, de façon plus voilée, secrète ou mystifiée.

La signification existentielle de « être », des *~uta* d'Anaximandre, c'est-à-dire des *entités qui* possèdent la vie et sont passibles de la sanction de la justice qui les jugera pour leurs fautes d'iniquité, renvoie à l'être existentiel de *to be*, dans le troisième monologue de Hamlet où « *to be or not to be* » est « vivre ou ne plus vivre » (IDEM : 69).

Ainsi la justice, Dike dérive de la souffrance d'avoir subi l'iniquité, une spoliation, et s'impose comme opérateur de réparation, de rétablissement d'une harmonie. Mais cela ne remet pas en cause le processus spéciosique car : « Et Dfikh, chez Anaximandre, comme chez Héraclite, conserve la valeur du sumérien **di-kus-gal** (juge suprême), babylonien **di-qugallu** (IDEM : 35) ».

L'idée d'infinité ayant pour support la poussière a pu servir aussi bien dans un sens d'épanouissement, et de réalisation d'un désir : « Ta descendance deviendra nombreuse comme la poussière du sol... » (*Genèse* : 28-14),^α que pour indiquer la réduction, l'insignifiant, le peu d'importance de l'homme, quand il est dit qu'il est poussière et retournera à la poussière (*Genèse*). C'est en fait une « déformation » de l'assertion de Xénophane : « Tout naît de la terre et tout finit à la terre » (IDEM : 32).

Dans la formule biblique se loge un non explicitation grosse de confusion : homme tu n'es qu'un grain de la poussière dont tu proviens et à laquelle tu retourneras.



Dans son livre *La rivoluzione dimenticata* (La révolution oubliée), Lucio Russo défend la thèse selon laquelle une science comparable à celle qui s'est développée en Occident à partir de la Renaissance, a existé durant la période hellénistique (de -323, mort d'Alexandre de Macédoine, à -144 environ). Pour expliciter l'importance considérable qu'il convient, à mon avis, d'accorder à ce livre, je vais préciser

α G. Semerano traduit le texte biblique ainsi : « Ta descendance sera comme *'afar*, la poussière de la terre ». (IDEM : 49)

comment je puis définir la science, et énoncer les conditions de son surgissement. Ce qui n'élimine pas la nécessité, ultérieure, d'exposer de façon la plus fidèle possible la thèse de L. Russo en rapport à diverses approches théoriques de la science et de la révolution, du fait même que dès le titre — qui recèle un non dit : la science — ces deux approches sont mises en relation.

La science s'impose comme une autre dynamique de vie et pas simplement comme un autre mode de connaître. Ceci explique son caractère expansionniste, c'est-à-dire sa tendance à envahir tous les champs de l'activité humaine.

Elle surgit quand dans la société occidentale tend à s'imposer une évanescence de la puissance de la surnature en rapport en particulier avec l'anthropomorphose ➡ du travail et la naissance de l'humanisme et que donc hommes et femmes tendent à placer le point d'appui de leur développement non plus dans la surnature, mais dans la nature et le monde humain. Elle implique donc dès le départ (de façon potentielle) un autre comportement de l'espèce pour résoudre son procès de vie, donc ses relations avec la nature, avec le cosmos, puis au sein des relations en son propre monde. Cela implique une autre orientation du procès de connaissance, et de le faire fonctionner autrement.

Comme je l'ai dit, l'espèce place son point d'appui certes dans la nature, mais dans une nature dont elle se sépare de plus en plus, comme elle se détache de sa naturalité.^α D'où

α Dans l'étymologie du mot science l'idée de séparation n'est pas absente. *Science* vient de « *scientia* « connaissance », spécialement « connaissance scientifique » [...] *Scientia* dérive de *sciens* participe présent de *scire* [...] *Scire* a peut-être eut à l'origine le sens de « trancher » puis « décider » ; il n'a pas de correspondant dans les autres langues européennes » (D.H.L.F. 1993). ¶ Grâce à une expérience cruciale il est possible de dé-

un rejouement : l'espèce se séparant du reste de la nature place dans celle-ci le point d'appui de son développement cognitif et pratique, comme jadis dans l'inchoation ↗ de sa séparation, elle le plaça dans une surnature. Et elle va, ensuite, encore rejouer dans la mesure où hommes et femmes, d'abord en Occident, pensèrent pouvoir grâce à la science, se rendre « maîtres et possesseurs » de la nature ; donc devenir l'entité qui domine.

Elle se présente comme l'union d'une épistémè^α et d'une pratique. L'épistémè s'était édifiée avec les mathématiques ainsi que la logique, et donc avec un certain lien avec la philosophie. Quant à la pratique, l'expérimentation, elle est liée aux arts en général, c'est-à-dire à un art comme la peinture, par exemple, et aux arts mécaniques, ainsi qu'avec l'émergence d'un nouveau type d'homme, l'ingénieur, qui est une manifestation de l'anthropomorphose du travail qui implique que c'est à travers le travail, à travers la capacité à utiliser des techniques en recourant à un savoir théorique, que l'homme s'affirme.

Dans la genèse de la science on a vu qu'intervinrent la volonté de récupérer des capacités perdues, celle de se passer des femmes (David F. Noble), mais aussi la volonté de sortir de l'incertitude (ou mieux de fonder une certitude : on expérimente parce qu'on doute !), celle d'échapper aux données ontosiques (les charges affectives) d'échapper à la domination de la surnature (rejet de divinités, de qualités occultes, de

cider, de trancher dans un débat. J'ajoute que l'étymologie fournit un argument pour affirmer qu'à l'origine la science est occidentale.

α Je rappelle la définition qu'on peut retrouver dans *Glossaire* : ce qui permet d'organiser un savoir en vue d'un télos cognitif, et réflexion sur ce savoir pour en déterminer la validité, l'opérationnalité.

dieu, etc.) et de parvenir au réel ; une volonté de sortir d'un blocage et donc d'entreprendre (isomorphie entre expérience et entreprise, ce qui souligne celle entre fondation de la science et fondation du capital ; la force de travail pouvant être comparée à la force de l'expérimentation)), de décider, de trancher (le savant comme l'entrepreneur, puis le manager, est un décideur), d'innover, de montrer qu'on est élu en quelque sorte, sauvé (ce qui fait une confusion dans la genèse qu'on peut percevoir en analysant le rapport entre science et catholicisme, et science et protestantisme), une volonté de démontrer la supériorité du christianisme sur toutes les autres religions (surtout l'Islam), enfin une volonté de libération (marxistes, anarchistes, etc..). Dans ce dernier cas, la science apparaît bien comme la conduite (le comportement) nouvelle de l'espèce, ce qui avait été préparé par les bourgeois comme, par exemple, J. Locke affirmant sa volonté d'utiliser la méthode newtonienne en politique.

En définitive, on ne peut pas séparer le surgissement de la science de celui du capital, et l'on comprend que celui-ci soit parvenu assez tôt à englober celle-là.

Comme il ne m'est pas possible d'aborder en détail toutes les questions que soulève la thèse de Lucio Russo au sujet de la révolution oubliée, je me contenterai de signaler les points qui devront être abordés dans le chapitre sur le capital : ce qu'est la science et la parenté des deux « sciences ». Pour ce second point il nous fournit un argumentaire extrêmement solide. Ensuite s'imposera une étude des similitudes du développement social entre la période hellénistique et la période de développement du capitalisme en Europe et aux États-Unis. Là encore L. Russo donne de solides indications. Mais nous voudrions insister sur la dissolution de la polis et la formation de nouvelles villes et, surtout, sur le phénomène

d'autonomisation de la valeur et sur les raisons de son enraiment. Très importante semble également l'analyse de l'évolution des rapports entre les sexes durant la période hellénistique.

Ainsi un grand nombre d'affirmations importantes qui viennent saper des savoirs établis devra être analysé, comme celle concernant la connaissance du zéro par les grecs qui leur viendrait des mésopotamiens, ou l'absence de continuité entre la civilisation grecque et la civilisation romaine, absence de continuité due particulièrement à l'existence de la période hellénistique. Toutefois je me limiterai à une affirmation contestable mais qui peut cacher une donnée essentielle. L. Russo parle souvent de refoulement au sujet de la science hellénistique.^α Mais le refoulement étant un processus inconscient ne peut être détecté qu'à partir de remontées du refoulé. Une de celles-ci, à laquelle il se réfère d'ailleurs, correspondrait à ce qui s'impose lors de la Renaissance, qui serait renaissance de la science. Cependant on ne peut pas se limiter à cela. Au XII^e siècle, on eut un phénomène similaire bien que de moins grande ampleur. D'autre part la floraison de connaissances de type scientifique dans l'aire musulmane dès une époque antérieure, leur persistance en Perse, en Inde après la fin de l'époque hellénistique indiquent qu'il y a eu escamotage, occultation de ces connaissances en Occident mais non refoulement. Mais ce qui a pu être effectivement refoulé serait une dimension de la naturalité, l'aptitude des

α « Refoulement de la révolution scientifique » (Russo 2011 : 21). ¶ « Sans doute le phénomène que nous appelons « refoulement » est un phénomène profond de notre culture. En réalité non seulement on ne lit pas les tablettes cunéiformes, mais il est aussi difficile de trouver des éditions des écrits hellénistiques ». ¶ « Nous chercherons à individualiser l'origine de ce phénomène dans le cours de notre livre » (IDEM : 26).

hommes et des femmes à connaître ce qui les environne de près comme de loin, et à se comporter en fonction de cela sans recourir à des entités surnaturelles.

Le devenir même de la science peut fournir un argument en faveur de cette hypothèse. L. Russo explique que dès la période hellénistique la science a été envahie et récupérée par divers propagateurs de conceptions irrationnelles, en rapport à l'occultisme, au spiritualisme, et affirme que l'astrologie et la chimie tirent leur origine des connaissances scientifiques d'alors et, enfin, signale un phénomène similaire opérant à notre époque. Mais selon moi, on doit ajouter à cela le fait que la « science » est de plus en plus remplacée par la « recherche ». Autrement dit, ce qui resterait de la première c'est une quête, déjà initiée il y a plus de deux mille ans : la quête de la naturalité de l'espèce.



Depuis 1990, de nombreuses espèces de Homo ont été découvertes en divers lieux du globe. Si elles apportent des précisions sur le devenir de Homo gemeinwesen, elles ne remettent pas en cause le schéma évolutif que nous avons adopté. Elles permettent de relativiser la théorie de Y. Coppens faisant dépendre l'acquisition de la station verticale (il parle de bipédie) de la régression de la forêt en rapport avec l'installation du Rift africain. Une telle conception consiste à faire dépendre totalement du milieu le devenir des êtres vivants. Or l'acquisition de la station verticale qui a permis le déploiement de la préhension est une nécessité interne au sein du phénomène vie, dans la classe des vertébrés. La « volonté » des êtres vivants, comme nous l'avons affirmé, intervient dans la réalisation d'une telle capacité.

On a trouvé un grand nombre de sites où l'activité esthétique de Homo sapiens s'est également puissamment réalisée. Les études au sujet de cette activité présentent un grand intérêt. Je citerai particulièrement *Les chamanes de la préhistoire. Transe et magie dans les grottes ornées*. La thèse est intéressante et peut constituer une contribution à une investigation sur comment l'espèce a pu se représenter sa sortie de la nature et le retentissement que cela induisit sur elle dans sa relation aux autres êtres vivants.

La révélation en 2001-2002, dans le sud-est de l'Iran, province de Kerman, région de Jiroft, d'une civilisation vieille de plus de 5.000 ans, comme l'indique Pierre Barthélémy dans *Le Monde* du 3 octobre 2003, est très importante. Elle nous signale que le phénomène qui eut lieu en Mésopotamie tendait à se réaliser dans une zone bien plus vaste. Peut-être trouvera-t-on ultérieurement des régions où ceci s'est également produit. Car il semble vraisemblable qu'il y a eu synergie d'évolution dans toute l'aire qui couvre l'Iran et l'Irak actuels avec des liens importants, d'une part avec la Turquie et, via la Syrie, la Palestine, avec l'Égypte, d'autre part avec l'Inde.

Certaines découvertes en biologie ont une grande importance parce qu'elles remettent en cause des dogmes dont les fondements psychiques ne sont pas très clairs. Ainsi la mise en évidence de cellules souches chez les mammifères et donc chez Homo sapiens. Qu'est-ce qui empêchait d'admettre leur existence possible, puisqu'elles accomplissent une fonction déterminante dans le procès de vie? De même en ce qui concerne la capacité des neurones à se multiplier qui m'a toujours semblée une évidence niée. En revanche la découverte de l'interférence de l'ARN vient directement remettre en cause la théorie officielle de l'hérédité qui nie la transmission

des caractères acquis. On aborde à son sujet des applications médicales, mais on escamote le rôle que l'ARN « interférentiel » a obligatoirement dans la modification des caractères et donc sur la permanence de ceux-ci puisqu'il opère sur l'ADN (possibilité de neutraliser, d' « éteindre », ou de « mettre en sommeil » des gènes, selon *Le Monde* du 13 août 2002).

Toutes les spéculations au sujet de la mise en évidence de l'évanescence du chromosome Y chez *Homo sapiens*, relèvent surtout de la sphère de l'idéologie, des phantasmes et des peurs. À l'heure actuelle, où le patriarcat a disparu, les faiblesses du chromosome Y et la possibilité de sa perte permettent d'expliquer la disparition de celui-ci, et de donner une explication à la faiblesse de l'homme, contemporaine à celle de dieu. Tout ceci relève de l'intrication de la connaissance et de la spéciose comme cela apparaît également dans la théorisation au sujet de la prédominance d'un hémisphère cérébral sur l'autre, présentée comme donnée naturelle et absolument nécessaire, alors qu'elle n'est que parce qu'existe la répression. Celle-ci nécessite une hiérarchisation (réprimer c'est hiérarchiser) et un point d'appui extérieur (le plus élevé de la hiérarchie) que les « cerveaux » des hommes, des femmes placent dans une surnature.

G ~ PRÉCISIONS.

LA perte progressive de la participation et de l'immédiateté a conduit *Homo sapiens* à rechercher des repères, à se situer, à savoir d'où il vient et ce qu'il est. Pour cela il a eu recours aux deux concepts clés de la représentation : l'espace et le temps, comme l'expose fort bien André Leroi-Gourhan

pour qui cela s'impose comme données intangibles de l'espèce.

[...] L'homme ne peut s'imaginer que par rapport au temps et à l'espace : la paléontologie et la cosmologie sont beaucoup plus que des sciences, ce sont les aliments d'une prise de conscience et le relais de la mythologie.

[...] Cela posé, il reste que la science du passé des êtres est, dans sa fonction, une mythologie puisqu'elle se substitue à des systèmes d'explication de l'origine des êtres qui dans toutes les civilisations ont répondu au besoin de savoir qui on est et comment on existe.

[...] Toutes les sciences du « Qui suis-je? Où suis-je » ont donc réellement le même rôle essentiel à jouer que la mythologie^α

En fait c'est la recherche inconsciente de la discontinuité pour retrouver la continuité qui fonde Homo sapiens. Or celle-ci résulte d'un long processus très souvent insidieux. Aussi la recherche de l'origine consiste à essayer de « transporter » le résultat à un moment précis, initial, fondateur.

La recherche de l'origine, des origines, est lestée de confusion — tout en étant en même temps une tentative d'en sortir — comme on peut s'en rendre compte en lisant l'Introduction d'un livre récent *Aux origines de l'humanité* :

Cet ouvrage consacré aux origines de l'homme s'inscrit dans le cadre de l'histoire de la vie. Mais qu'entend-on par « origines »? Il s'agit des différentes étapes d'une longue série d'événements contingents étalés sur plusieurs milliers d'années. Car, avant l'origine de l'homme moderne, il y a l'origine du genre humain ; auparavant,

α ANDRÉ LEROI-GOURHAN 1983b, successivement pages 7, 9 et 13.

l'origine de la lignée humaine quand elle se sépare de celle des chimpanzés et, plus tôt encore, celle des singes et des primates, etc.. (COPPENS-PICQ 2001a)

Ainsi il n'y a plus une origine mais des origines et chacune serait un événement contingent. Comment peut-il y avoir continuité entre chacune d'elles? Relève-t-elle aussi du hasard? D'autre part, il y a remplacement de l'Homme (*Homo sapiens*), un être déterminé, par une qualité, l'humanité, qui fut hissée à la hauteur d'une entité. Elle n'est pas réservée à « l'homme moderne » ; elle préexiste longtemps avant qu'il ne peuple la terre.

Chercher l'origine n'implique pas seulement de repérer, à un moment donné de l'évolution des êtres vivants, la manifestation d'un être qu'on puisse appeler Homme, mais à mettre en évidence, en même temps, ce qui le distingue des autres animaux, particulièrement en qui concerne les primates qui nous sont les plus proches, donc le principe qui le fonde, et à inventorier les causes qui instaurent celui-ci, même si elles relèvent du hasard. L'investigation au sujet de l'origine ne s'épuise pas avec la mise en évidence d'un commencement. Rechercher « le propre de l'homme », manifeste le désir de sortir de la confusion, de ne pas être confondu avec l'animal. Cette recherche très envahissante traduit bien la spécieuse dans sa dimension de l'incertitude, de l'incapacité à se situer réellement dans tout le procès de vie. Le second volume de *Aux origines de l'humanité* est consacré à ce thème. Ce qui ressort des études qu'il renferme c'est qu'il n'y aurait rien de spécifiquement humain en dehors de « la conscience de soi » et de la « spiritualité », ce qui rencontre les diverses croyances des hommes et des femmes et, ce, depuis longtemps. Cependant s'impose également une affirmation complémentaire à celle de Pic de la Mirandole qui considérait

l'Homme comme le miroir de toutes les créatures ; elle implique la présence de qualités humaines en chacune de celles-ci, car c'est ce à quoi aboutit l'investigation opérée par les auteurs de ce livre.

Pour se fonder les êtres ontosés recourent à l'exclusion. Ainsi ils excluent du champ de développement de la préhension, de la station et locomotion verticales, de la pensée, tous les êtres vivants à l'exception de l'Homme.^α Mais toutes ces réalisations évolutives s'imposent comme une nécessité au sein du procès de vie et ne concernent pas uniquement le phylum Homo. En conséquence, tôt ou tard, diverses découvertes imposent, comme on l'a vu précédemment, une remise en cause de cette dynamique de l'exclusion, qui s'exprime aussi par la vogue du thème de la coévolution. Or, celle-ci est une évidence et n'opère pas seulement entre deux espèces, ni même entre un groupe de celles-ci. C'est l'ensemble du monde vivant, de la biosphère, qui coévolue, et on peut ajouter que cette coévolution est en connexion avec le devenir de la planète qui l'affecte, de même que celle-ci est affectée par l'activité de la biosphère. Tout être vivant vit, en général, parmi d'autres êtres vivants qui forment son milieu, et la relation de dépendance entre les deux est réciproque même si elle n'est pas symétrique. Cependant l'environnement est constitué aussi de substances non vivantes organiques, comme l'air et l'eau.

α Ce faisant se réalise son exclusion de la nature. Ce que, d'une autre façon Elisabeth de Fontenay affirme dans le titre de sa contribution dans *Le propre de l'Homme* (COPPENS & PICQ 200b), « L'exproprié : comment l'Homme s'est exclu de la nature ». Toutefois parler de « l'exproprié » suggère, à mon avis, qu'il a subi un phénomène d'expropriation. De la part de qui ? Si c'est par lui-même, il aurait convenu d'écrire « l'auto-exproprié ». C'est pourquoi, selon moi, le titre résonne comme un oxymoron.

Ce sont tous les éléments du milieu qui peuvent avoir une action sélective, mais on ne peut pas oublier que l'être vivant, comme cela a été affirmé par d'autres, tend, également, à sélectionner son milieu ; ce qui signale, selon moi, l'importance de l'intervention de sa volonté consciente et inconsciente dans le procès de l'évolution.

Le concept d'émergence qui tend, dans certains cas, à remplacer celui d'origine inclut les notions d'imprévu, d'imprévisibilité, en rapport d'ailleurs avec l'instauration d'une discontinuité. Il se présente comme un support pour dire le trouble qu'induit en l'homme, la femme, l'affirmation d'une spontanéité, vécue en général comme une remise en cause.

Pour moi l'émergence est en rapport avec l'idée d'émer-sion, de surgissement, plus ou moins continu, comme par exemple dans le cas d'une chaîne de montagnes. L'émergence c'est le procès par lequel du sein d'un continuum donné apparaissent, au bout d'une période qui peut-être très longue, des formes nouvelles de vie qui ne sont pas obligatoirement en discontinuité totale par rapport à celles dont elles ont émergé. Étudier l'émergence d'Homo sapiens, puis de Homo ge-meinwesen, implique d'accepter et d'être à même d'intégrer les données spontanées qui se sont manifestées au cours de leur développement.^α C'est de l'exposé de ce qu'est « le

α La question de l'émergence a donné lieu à un n° hors série de *Science et Avenir*, n° 143, juillet-août 2005 : *L'énigme de l'émergence*. Sous ce titre on trouve l'interrogation « programmatique suivante » : *Comment comprendre l'apparition spontanée de formes nouvelles sans invoquer un ordre caché ou une force occulte?* Toutefois en ce qui concerne les être vivants, il n'est pas tenu compte, au cours des exposés, d'une activité des êtres vivants non réduite par un déterminisme génétique qui en fait des automates internisés, ou par l'action du milieu qui en fait des automates externalisés. Avec le phylum Homo, la volonté manifestée au niveau de l'espèce

propre de l'homme » qu'émerge puissamment la confusion. Je désire le montrer à partir de quatre phénomènes considérés par la grande majorité comme caractérisant l'espèce : la juvénalisation ramenée souvent à la néoténie, la prématuration, la non spécialisation et la persistance de l'enfant (enfant intérieur), particulièrement chez les hommes et les femmes de génie.

Le concept de néoténie implique qu'il y a un procès d'extension de ce qui est nouveau. Toutefois cela n'épuise pas ce qu'on vise à dénoter en l'utilisant. En fait il s'agit d'un procès biologique qui introduit la phase de la sexualité à un stade précoce, antérieur, larvaire.^α L'exemple paradigmatique est le couple axolotl-amblystome (amphibiens comme les crapauds, grenouilles, tritons, salamandres). L'axolotl est un animal aquatique qu'on pensait qu'il n'avait rien en commun avec l'amblystome qui est un animal terrestre. Or, au XIX^e siècle, au Muséum d'Histoire Naturelle à Paris, on a constaté la métamorphose de l'axolotl en amblystome. Dès lors le pre-

comme de l'individu, est un facteur puissant de l'évolution et « détermine » ce qui nous apparaît comme spontané : la donnée émergente. ¶ Enfin, notons que dans ce même numéro il est fait mention également du concept de survenance qui inclut encore plus l'idée d'imprévu.

- α « On désigne sous le nom de pædogénèse, néoténie ou progénèse, une anomalie du développement caractérisée par l'avènement de la maturité sexuelle chez un individu à l'état larvaire ou, ce qui revient au même, par la persistance de caractères larvaires chez un organisme parvenu à la maturité sexuelle. On peut dire que la pædogénèse est liée à une évolution précoce (*hétérochronie*) du tissu germinal par rapport au reste du corps, dont les dernières étapes de développement se trouvent supprimées. La persistance de l'organisation larvaire peut ne frapper que certaines parties du corps (« néoténie partielle ») » (Abeloos 1956 : 185). ¶ La fœtalisation de L. Bolk ne relève pas de la néoténie, mais de la juvénalisation qui apparaît comme le phénomène intégrant les deux autres.

mier pouvait apparaître comme un stade larvaire du second, lequel se présentait alors comme l'animal achevé, parfait, celui ayant réalisé tous les possibles. Il a été montré que la métamorphose était liée à la présence d'iode dans le milieu ce qui conduisit à la pleine mise en évidence du rôle de la thyroïde dans les processus de morphogenèse.

Ce qui est essentiel c'est que grâce à la métamorphose il y a accession à un nouveau milieu. C'est un phénomène assez courant au sein des arthropodes (invertébrés à carapace formée de chitine, et pattes articulées), mais aussi dans d'autres groupes d'animaux. Deux possibilités s'imposent. Soit une condensation du développement avec perte d'un stade donné (le dernier) ; l'animal acquiert donc au stade antérieur la sexualité et donc la plénitude de sa morphogenèse et de sa fonctionnalité. Soit l'animal acquiert un stade supplémentaire et la sexualité apparaît lors de celui-ci. Dans le premier cas, il peut s'agir d'un retour à un milieu qui avait été abandonné (milieu aquatique), dans le second cas, il s'agit de l'accession au milieu aérien. Le comportement de l'axolotl-amblystome est donc plus complexe en ce sens que l'un et l'autre étant sexués peuvent exprimer la totalité des potentialités de l'espèce. Il n'est pas possible de dire que l'axolotl est un animal inachevé, qui serait affecté d'infériorité, caractères que l'on considère comme découlant de la mise en place de la néoténie.

La néoténie peut être obligatoire, facultative, accidentelle en rapport avec des perturbations au sein d'une population, ou en rapport avec des variations climatiques. Dans tous les cas ce qui est déterminant c'est l'apparition de la sexualité. Le cas de la Bonelli, ver marin vivant fixé, est emblématique. Le mâle vit dans la cavité génitale de la femelle ; ce qui n'a

pu se réaliser que parce qu'il a acquis la sexualité à un stade très précoce.

En ce qui concerne Homo sapiens on a bien juvénalisation, mais il n'y a pas une sexualité plus précoce, bien qu'il y ait des théoriciens qui affirment que celle-ci aurait eu tendance à s'affirmer vers cinq ans ; ce qui impliquerait l'évanescence du phénomène néoténique. En fait la juvénalisation se caractérise par une sexualité plus tardive, ce qui allonge effectivement le stade « jeune ». Cela implique qu'elle ne consiste pas en l'acquisition de la sexualité à un stade plus jeune, mais en un allongement de la phase juvénile. À ce sujet on peut penser que la tendance à une plus grande précocité de l'âge de la puberté peut exprimer une régression de l'espèce. Elle est probablement due à la spéciose-ontose en rapport avec la répression parentale qui fait que les enfants, voulant échapper aux souffrances qu'elle inflige, désirent accéder le plus vite possible au stade adulte, se reproduire et...rejouer.

Pour fonder la théorie de la néoténisation, on a fait des comparaisons avec le développement des anthropiens (gorilles, chimpanzés, etc.), animaux les plus proches de Homo sapiens. Mais pour établir, à partir de là, que ce dernier est un animal néoténique, il faudrait que ceux-ci soient antérieurs à lui. Or, il n'en est rien. Il semble même que la divergence s'établisse à partir d'un devenir commun dans l'acquisition d'une meilleure préhension, provoquant des transformations anatomiques, au niveau du crâne par exemple, mais que dans la lignée humaine ces modifications continuent en liaison avec l'acquisition toujours plus complète de la station verticale, tandis que chez les chimpanzés et surtout les gorilles, il y a une régression en rapport à la brachiation. Cela va même plus loin chez ces derniers car, ne vivant plus pleinement

dans les arbres, ils ne sont plus de réels brachiateurs et leur déplacement se fait en position semi-érigée.

Le soi-disant caractère néoténique des hommes et des femmes expliquerait leur état d'infériorité au cours de l'enfance et même ensuite. Or, rien n'indique qu'une espèce néoténique soit inférieure à une autre espèce. En fait s'affirme ici une confusion avec la prématuration qui est théorisée et vécue comme une mise en dépendance, dans un état d'infériorité. Que le bébé humano-féminin soit prématuré n'implique aucune infériorité organique et cela ne remet nullement en cause la possibilité de terminer son achèvement^α grâce à ce que je nomme l'haptogestation, laquelle nécessite pour se réaliser pleinement la communauté. Un glissement est souvent opéré de l'inachèvement du bébé à l'inachèvement de l'homme, de la femme. Ce qui fonde la théorie de la perfection jamais atteinte, en effet, il, elle, doit constamment tendre à s'achever. A. Adler est un représentant remarquable de celle-ci, ainsi que de la nécessité de la fiction et de la compensation. C'est le support fondamental de l'ontose : dépendance et compensation déterminées par la coupure de la continuité.

Cette théorisation occulte totalement l'apport de l'enfant au devenir de l'espèce. C'est de l'interaction bébé-parents que se déploie, et se déploie, la dimension communautaire de l'espèce qui lui conféra la puissance évolutive fondamentale.

La confusion se manifeste à nouveau avec la théorie de la non-spécialisation de Homo sapiens laquelle fonderait à son tour son infériorité, sa « nature imprécise » voire « son ab-

α Achèvement n'est pas le mot qui convient le mieux, car il laisse supposer qu'il y aurait la réalisation d'un stade donné instaurant un certain hiatus avec la suite du développement.

sence de nature propre ». On peut dire que comme dans les deux cas précédents c'est un support pour l'espèce d'exprimer sa méconnaissance d'elle-même, son incertitude, les traumatismes qui la hantent et qui ont été engendrés par l'acquisition de la pensée, du langage verbal, par exemple. La sédentarisation a occulté une adaptation que des scientifiques mettent actuellement en évidence : la capacité de courir longtemps à une certaine vitesse difficilement accessible par les autres espèces. Ceci aurait permis à Homo sapiens d'être un charognard, ou de pouvoir chasser en poursuivant longtemps des proies. Cette adaptation se manifeste au travers de la vogue du jogging du marathon ou des courses sur 100 km. À noter que dans ce dernier cas, ce qui intervient c'est l'activité cérébrale pour soutenir un tel effort ; l'endurance est liée, à une grande énergie nerveuse, à une forte capacité intellectuelle, à celle de se représenter le monde et de puiser, dans celui-ci et dans sa représentation, une énergie complémentaire. Enfin des hommes et des femmes moyennement chargés peuvent accomplir jusqu'à 50 km par jour, ce qui a permis les immenses migrations de nos très lointains ancêtres.

Affirmer de façon péremptoire une non adaptation spécifique de Homo sapiens revient à escamoter son adaptation à la préhension et j'ajouterais à la manipulation. En effet la préhension n'est pas son apanage, elle est très répandue chez les Primates ; la manipulation bien moins, la main étant l'organe essentiel et déterminant. Elle permet non seulement de saisir et donc de pouvoir maintenir un contact important avec quelque chose, ou avec un être vivant, mais de placer l'objet dans diverses situations afin de le modifier, ce qui permet la fabrication des outils. Toutefois les possibles que renferme la main n'ont pu être pleinement révélés qu'à la suite d'un grand

développement de l'encéphale et à l'instauration de l'imagination.

Prendre, saisir, comprendre : tel est le procès de la genèse de la pensée. En conséquence escamoter la préhension c'est escamoter cette dernière.

Mais il y a plus : le fait que l'espèce ne soit pas liée, en quelque sorte, à une adaptation précise, la rend ouverte à un déploiement de divers possibles. En effet si on accepte intégralement l'idée d'une non spécialisation, cela n'induit nullement à entériner l'affirmation conséquente d'une infériorité de l'espèce. La non spécialisation permet la non fixation ce qui, de ce fait, évite tout blocage, tout verrou, au cours du développement. Si, pourtant, cela s'impose cela ne découle pas d'une donnée naturelle, mais d'une donnée spéciosique. On peut dire que c'est une présupposition indispensable au surgissement de la pensée. Car la non fixation permet la compréhension de ce qui est hors de soi, et évite toute limitation. Ce n'est pas un hasard si, donc, *Homo sapiens* a produit le capital et s'il arrive difficilement à l'abandonner. Comme je l'ai montré en particulier dans *Capital et Gemeinwesen* (sur la base de l'œuvre de K. Marx), le capital fuit toute fixation, et donc toute dépendance. On peut le considérer comme une sorte de tangibilisation du projet humain, un essai de se représenter, de se saisir pour se connaître. D'autant plus que le capital est le résultat d'un devenir intermédiaire (une voie du milieu) entre la nature et la surnature ; devenir dont les présuppositions se trouvent dans le phénomène de la valeur et la politique qui, à l'origine, est la dimension pratique de la phi-

losophie.^α Ainsi l'on comprend le rapport entre les révolutions bourgeoises qui tendirent à sortir l'Homme de son état de minorité, de dépendance, et le développement du capital, particulièrement à la fin du XVIII^e siècle.

La tendance à fuir toute fixation a fondé l'échappement ☞ du capital par rapport à toutes ses présuppositions, et a conduit à son anthropomorphose et à l'autonomisation de sa forme, puis le débouché dans la virtualité. De même Homo sapiens remet en question tout ce qui reste de sa dimension naturelle avec le désir de la gestation in vitro (utérus artificiel), sa restructuration avec la chirurgie esthétique, l'utilisation de diverses prothèses recourant à ce qui est dénommé nanotechnologie. Le tout couplé avec une mégalomanie sans limite en rapport à son autonomisation, sa fuite en avant avec le délire de la conquête de l'espace (délire en rapport à tout ce qui lui apparaît comme conditions et supports de dépendance).

La réalisation de certaines fonctions ne dépend pas intégralement d'adaptations déterminées par des milieux donnés et résultant de la sélection naturelle, car leur importance dérive du fait qu'elles sont opérantes en un milieu quelconque, ainsi de la préhension en relation à la verticalisation. Cela enlève à l'adaptation le caractère de dépendance et de fixation, ce qui peut, par glissement, occulter que c'en est une, et conduire à affirmer que l'homme n'aurait pas d'adaptation.

La pensée peut être considérée comme une adaptation puissante à la présence au monde et à soi-même. Elle recèle la détermination de ne pas être fixée, immobilisée par ce à quoi

α En Grèce, lors de la formation de la polis, s'impose la tendance à mettre en place un monde entre nature et surnature, avec réduction de l'importance de l'une et de l'autre, et la tentative à s'émanciper des deux.

elle se réfère et contribue à présentifier. C'est ce qui nous fait vivre la continuité et donc l'adhérence à l'éternité. Grâce à elle rien n'est perdu de ce qui s'est imposé au cours du devenir de l'ensemble des êtres vivants. Ainsi dans la lignée évolutive conduisant aux vertébrés et, de là, aux primates, etc., il y a eu abandon de la symétrie radiaire (importante chez certains protozoaires, les coelentérés, les échinodermes), et instauration de la symétrie bilatérale ; la compulsion de répétition qui fait qu'il y a tendance à revenir à un état antérieur, induit, effectivement, chez Homo sapiens, le désir de retrouver cette symétrie. Grâce à la pensée ce désir ne débouche pas dans une psychose collective, érigée sur le manque et la perte bien que cela puisse tendre à se produire à cause de la spéciose, parce que nous sommes à même de revivre cette symétrie et d'en jouir, tout d'abord au travers de l'effectuation de la pensée elle-même, qui est pensée rayonnante et pas seulement linéaire, puis à travers diverses réalisations comme la roue qui d'ailleurs fascine hommes et femmes, à travers divers rites, particulièrement les mandalas, à travers l'art, mais également à travers le statut privilégié accordé au cercle, à la sphère sans omettre l'adoration du soleil ou de la lune.

La théorisation de la persistance de l'enfant en nous, de l'enfant intérieur, très importante dans divers courants spiritualistes, thérapeutiques, s'impose également chez divers philosophes, et rencontre un écho chez beaucoup de gens parce qu'elle a pour support un phénomène réel commun à tous : le blocage de l'être naturel, refoulé en chacun, en chacune. Au niveau philosophique, comme au niveau scientifique où elle commence à s'affirmer, cette théorisation s'appuie sur la néoténie et de façon confuse sur le caractère prématuré du bébé ; elle en vient à être utilisée pour expliquer le génie :

l'homme, la femme chez qui l'enfant intérieur serait à même de s'exprimer.

La confusion concernant la juvénalisation, la prématuration, la non-spécialisation et l'enfant intérieur, dérive de la répression subie dès l'origine de tout homme, de toute femme, la conception, suscitant une dimension irrationnelle obsédante. La situation de dérélliction qu'a vécu l'enfant conduit, ultérieurement, l'adulte jusqu'au dénigrement, à la négation de la puissance de l'espèce qualifiée de débile, d'inapte, de ratée, de démente, etc. Ou bien, par compensation, à placer Homo sapiens comme l'être parfait à partir duquel tous les autres animaux dérivent.^α

C'est un truisme que d'affirmer que la recherche des origines consiste en une investigation pour se connaître, cela n'ôte rien à sa pertinence. Au cours de ce cheminement vers la connaissance l'espèce, l'individu, rencontre obligatoirement la répression. La « saisie de soi » implique la disparition de la répression et de la dynamique de l'inimitié (intra et interspécifique). Dès lors l'espèce peut percevoir dans son immédiateté, ses caractères, retrouver son lien-participation à la nature ; elle peut dissoudre la surnature tout en amplifiant la puissance et la rayonnance de la pensée, en commençant par lui reconnaître son immense efficacité dans les divers domaines du procès de vie. Cela n'implique pas la « production » de ce que d'aucuns désignent sous le nom de noosphère. Car à la base de la théorisation de cette dernière il y a la séparation entre les hommes, les femmes et cette sphère dont, d'une certaine façon, ils dépendraient ne serait-ce que parce qu'elle les fonderait, leur donnant leur dimension es-

α C'est ce que tendent à affirmer, par exemple, les partisans de « la bipédie initiale » (cf. leur site sur Internet).

sentielle. On serait encore en présence d'une certaine discontinuité. Or, ce qui fonde la puissance de la pensée c'est la continuité que vivent ceux qui l'engendrent spontanément ou réflexivement au cours de leur procès de vie. En ce cas, la surnature n'est plus nécessaire et se dissout. Sa dissolution c'est aussi celle de la dépendance et de la répression.^α

2004–2005

La rédaction de ce texte doit beaucoup à la participation multiforme, soutenue et précieuse, de Cristina Callegaro.



α Nous n'envisageons pas dans ces « Précisions » l'œuvre de celles et de ceux déclarant apporter un regard nouveau sur l'évolution de l'Homme, comme par exemple Anne Dambricourt-Malassé. Il convient mieux, à mon sens, d'aborder leurs théorisations, concernant également le futur de l'espèce, dans le cadre d'une étude sur la régression et la dégénérescence.





Situation au sein d'un procès

THÈSES REPÈRES.

La phase qui commence en 1975 est profondément déterminée par ce que l'affirmation *ce monde qu'il faut quitter* implique. Il semble que ce que nous avons individualisé ainsi ait été perçu par d'autres qui le réalisent plus ou moins. Cette phase nouvelle n'est donc pas liée à une affirmation personnelle. (CAMATTE 1976b : 28)

Nous voici parvenus à la conjonction de deux mouvements : celui de la vie qui, à travers l'espèce humaine, vient buter contre un phénomène qui la remet en cause, enraye son épanouissement, et par là, celui des êtres hu-

mains, et celui de la fragmentation de la représentation qui ne permet plus à ces derniers de se situer par rapport aux autres et au monde. À l'échelle mondiale nous vivons comme un jugement dernier où ce qui fut semble ressusciter pour comparaître à l'instance du temps présent, celui de l'action à entreprendre, du saut à accomplir, vaste confrontation avec le possible humain, avec ce qui doit être notre devenir. (CAMATTE 1977 : 16)

Nous sommes parvenus au bout de la vaste phase historique qui commence avec l'instauration de la cité grecque : nous sommes à la fin du capital.. (CAMATTE 1979)

Ayant réalisé un projet humain : assurer la sécurité, le capital parvient à sa pleine anthropomorphose et atteint sa mort potentielle parce que simultanément, ayant tout désubstantialisé, il se charge de substance qui l'inhibe. (CAMATTE 1980 : 6)





DE LA VIE. CATASTROPHES, CONTINUITÉ ET DISCONTINUITÉ.

I.I. Le procès dont il s'agit est celui de l'issue d'une errance millénaire, donc de celui de la sortie de la communauté-capital qui ne peut pas se saisir sans la compréhension du devenir de ce dernier.

Les citations reportées ci-contre sont là pour signifier globalement le point d'arrivée du procès d'investigation de ce monde et de celui de son échappée. Ce n'est pas un rappel de toutes les questions abordées et non encore traitées (ce ne serait pas exhaustif) dans la revue *Invariance*, questions qui peuvent avoir une importance considérable, Il s'agit simplement de situer un devenir en sommant, tout d'abord, les résultats d'un certain nombre d'approches et en tentant de préciser à quel point nous sommes à un moment extraordinaire qu'on pourrait définir comme étant celui d'une vaste mutation dont le dévoilement ne sera réellement apparent que dans de nombreuses années.

D'un point de vue immédiat, ces thèses concluent la série d'articles « La séparation nécessaire et l'immense refus » 1979, « Le temps des lamentations », 1980, « Emergenza » 1980, « À propos de Sartre : de la validité de l'être » 1980, et, dans une moindre mesure, « Paul Rassinier et le

mouvement prolétarien » 1982, qu'on aurait pu intituler, comme ce fut fait pour la traduction allemande : « Évanescence du mythe anti-fasciste ». Elles sont en continuité avec les « Thèses provisoires » de 1973.

Pour comprendre les deux affirmations (fin du phénomène capital et sortie du monde déterminé par lui) incluses dans les citations et les études reportées dans *Invariance*, il est nécessaire d'indiquer sous forme concise un certain nombre de résultats qui furent exposés dans la même revue ou qui sont d'un apport plus récent. Ces résultats sont des expressions d'une prise de position par rapport au phénomène advenu de la réalisation du phénomène capital et par rapport à un moment particulier du devenir de l'espèce saisie sans son histoire entière, c'est-à-dire le phénomène d'humanisation qui est le devenir homme de la nature.

Ces précisions que nous apportons ici comme d'ailleurs l'ensemble du travail antérieur publié dans *Invariance* découlent du comportement suivant : la prise de position ne se fait pas à partir du concret tangible, de l'asphyxiant réel, mais à partir du fait théorique, c'est à dire que cela permet d'anticiper, d'entrevoir. Ce qui est une exigence concrète, tangible, c'est l'exigence biologique d'en finir avec un monde méphitique ; notre saisie du devenir dérive d'une exigence pratique.

1.2. On vit un grand moment de discontinuité. Or comme je le disais déjà en 1969¹ lorsqu'il s'agissait de situer le mouvement de Mai 68, l'essentiel dans l'étude du : devenir humain est de représenter les moments de discontinuité, car c'est en eux que ressurgissent divers possibles et que de nouveaux se manifestent ; c'est alors, aussi, que se produisent les schismes

fondamentaux sur lesquels l'humanité bâtit ses représentations renouvelées.

Nous sommes à un moment de catastrophe. Et ce terme nous plaît particulièrement parce que tout en désignant la discontinuité, l'effondrement de ce qui est antérieur, etc... il pose par sa désignation même une continuité avec ce que désirèrent des hommes comme K. Marx ou A. Bordiga. La catastrophe qu'ils envisageaient était la disparition du capital qui seule pouvait permettre l'initiation du communisme.

Le concept de catastrophe implique celui de limite. Il y aurait catastrophe, et ceci également en fonction d'une théorie récente, dite théorie des catastrophes,² quand il y aurait un dépassement de certaines limites, représentées par des surfaces, des membranes, etc. Ainsi en biologie, la membrane d'une cellule ou la peau d'un mammifère, par exemple constituent la limite du contenu cellule ou du contenu mammifère, limite qui implique une forme donnée. Si par suite de processus biologiques aberrants, il y a outrepassement de cette limite, il y a nécessairement catastrophe pour la forme ancienne ; c'est-à-dire que la catastrophe n'est pas absolu : destruction du tout. Elle est opérationnelle uniquement pour une modalité de l'être. En ce sens le transformisme représenterait une série de catastrophes.

La domination réelle du capital est celle où la forme s'autonomise. Le phénomène est allé au delà de la limite (le capital avons-nous dit, s'est émancipé de ses limites) il s'est échappé ; mais ce faisant s'opéra une discontinuité fondamentale : sa mort potentielle.

1.3. Comprendre cette catastrophe ainsi que les possibles et les traumatismes qu'elle suscite présuppose l'étude des discontinuités antérieures. L'approche historique n'étant plus

suffisante, nous esquisserons une étude diachronique de l'anthropogénèse, non seulement pour étudier ces discontinuités mais pour repérer les traumatismes qu'elles engendrèrent au sein de l'espèce et comment celle-ci ne put continuer son procès qu'en vertu d'un procès de rééquilibrage biologique qui, à partir d'un certain moment a été masqué par les pratiques culturelles qui, à l'heure actuelle deviennent plus ou moins inopérantes et laissent réapparaître la dimension biologique de notre développement. La difficulté de réalisation de cette rééquilibrage par suite de la domestication de l'espèce détermine l'immense gravité de la situation actuelle.

À propos de cette dimension biologique, il ne faut pas oublier que la culture est tout de même un produit de la nature, qu'elle n'est pas un attribut spécifiquement humain et, qu'en outre, l'ensemble du phénomène vie tend à réaliser ce qu'on peut nommer la réflexivité non seulement à travers l'espèce humaine, mais à travers d'autres espèces. C'est pourquoi trouve-t-on des outils, des systèmes de communication chez divers animaux.

Pour comprendre l'émergence de l'homme, il nous faut partir d'une hypothèse sur ce qui tend à se réaliser avec son apparition. On peut la formuler ainsi : la réalisation de la réflexivité et la tendance à une union plus forte entre les membres de l'espèce qui éprouvent un besoin de jonction énorme déjà en acte chez les primates probablement en compensation du phénomène de réflexivité renfermant le possible de la séparation.

1.4. Si donc on envisage l'anthropogénèse dans l'ensemble du procès vie, on est amené à étudier également les moments de discontinuité dûs à des phénomènes géologiques ou cosmiques qui ont bouleversé l'ensemble du monde vivant, imposant à

celui-ci des phénomènes de rééquilibration. Certaines formes nouvelles sont dues à de telles discontinuités. Le passage de la vie unicellulaire à la vie pluricellulaire est probablement dû à un, phénomène d'adaptation à des conditions de vie devenues trop difficiles pour la cellule simple, car il a bien fallu une certaine contrainte pour que les métazoaires et les métaphytes apparaissent puisque tous les phénomènes de la vie existaient déjà au niveau de la cellule. Pourquoi, en effet, le phénomène vie dut-il accéder à la dimension pluricellulaire? A posteriori, on peut trouver une justification : l'accession à la réflexivité. En ce qui concerne une explication on peut faire intervenir la tendance constante à l'union.

Sous des contraintes catastrophiques³ dues à des discontinuités, divers éléments ont eu tendance à se joindre pour former des cellules : mitochondries et chloroplastes sont d'anciennes bactéries (le noyau pouvant dériver d'un être vivant autre que la bactérie). D'autres contraintes ont poussé des cellules à se réunir afin de pouvoir résister à des conditions de milieu devenues trop difficiles. A l'origine le stade pluricellulaire a pu être transitoire, puis ce fut ce stade qui devint l'être vivant lui-même (un des premiers exemples de paedomorphose ou de juvénalisation) ; un phénomène de rééquilibration intervient ultérieurement avec l'apparition de la sexualité et la manifestation d'une phase unicellulaire qui cette fois est transitoire. Or —, les gamètes acteurs de cette phase sont justement des cellules destinées à s'unir.⁴

Au sein du phénomène vie, il y a eu des ruptures qui posèrent des séparations qui durent être surmontées par des réunions. C'est pourquoi la théorie de Darwin (et ses avatars) fondée sur une vision séparatiste, ne peut rendre compte du phénomène vie. S'il y a concurrence, il y a aussi entraide (Kropotkine).

1.5. Le moment initial de l'anthropogénèse peut être conçu comme correspondant à une discontinuité au sein du phénomène vie. En effet, celle-ci s'est développée tout d'abord — de façon prépondérante d'une manière extensive (au cours des arcs géologiques séparés par des moments de rupture comme celui de la fin du pré-cambrien ou celui du quaternaire) tout en manifestant constamment la tendance à produire des êtres réflexifs. Une fois la planète couverte de vie, celle-ci vit son procès enrayé. Dès lors, la voie au développement intensif renforçant la tendance réflexive était la seule issue. Ceci commence au tertiaire finissant, avec l'apparition d'êtres nouveaux, des animaux à station verticale.

1.6. Pour situer concrètement l'espèce il est important de caractériser ce qu'est la vie, en rejetant la séparation nette et stricte qui est faite entre matière vivante, animée et matière inerte. Il y a à la fois continuité et discontinuité. Cette dernière apparaît clairement à partir d'un certain stade du phénomène vie, mais non au départ. Ainsi on peut penser que la vie s'est spontanément manifestée, de diverses façons, il y a trois milliards d'années, peut-être plus, et qu'elle se caractérise par un procès d'isolement du continuum et que l'isolat ainsi formé tend à transformer ce qui l'entoure pour se poser en tant qu'entité et se pérenniser. À ce niveau ce qui importe ce sont essentiellement les membranes qui garderont tout au long du phénomène perdurant jusqu'à nos jours, le caractère d'être une zone de séparation et donc de détermination de quelque chose qui va opérer, un opérant.

L'édification de l'isolat, de l'opérant qui, au cours d'une longue transformation aboutira à l'être cellulaire se réalise grâce à une fonction essentielle la nutrition-assimilation-ap-

propriation, le fait d'intégrer à soi, pour soi s'édifier, tant du point de vue spécifique qu'individuel.

Les transformations des diverses formes vivantes les unes en les autres aboutissent à une extrême diversité des êtres vivants pouvant s'étudier à partir de la prise en considération des divers plans d'organisation des grands phyla vitaux (espèce de logique de la vie) et en ayant une perspective néo-lamarckienne, c'est-à-dire qui intègre la position de Lamarck pour qui fondamentalement le vivant est créateur, et qui pense que l'effort pour réaliser quelque chose est déterminant dans son devenir.⁵

En ce qui concerne l'adaptation il est vrai que :

accoler l'étiquette adaptative à un organe ou à une fonction déterminée ne correspond à aucune réalité, l'adaptation c'est l'organisation elle-même. L'adaptation correspond donc simplement à une certaine façon d'envisager l'organisation de l'être vivant ; dans ses rapports fonctionnels ou encore dans ses relations avec le milieu extérieurs ou les êtres qui les entourent. En ce sens on peut dire que le problème de l'adaptation n'est rien d'autre que celui de la genèse de l'organisation sous son aspect fonctionnel. (VANDEL 1948)

Étudier l'adaptation c'est étudier le comportement d'une espèce par rapport au milieu. Ce qui est le plus important n'est pas ce qui est désigné sous le nom d'adaptation qui est un résultat (de ce fait il peut toujours être justifié) mais c'est le comportement de l'espèce pour s'intégrer dans un certain milieu et tender, en se soumettant à ses exigences et en le dominant, à réaliser pleinement ses possibles.⁶ On doit mettre en évidence les phénomènes d'immersion et d'émergence, et ne pas séparer, dans notre étude, l'être vivant de son milieu, mais appréhender l'ensemble synergique ; ce qui est le corol-

laire du rejet de la séparation matière inerte matière vivante comme de celle entre intériorité et extériorité.⁷

On doit en outre tenir compte de tout le monde vivant. Or, la plupart du temps les savants qui s'occupent des transformations subies par la vie (ce qu'ils nomment évolution) ou à fortiori de l'émergence de l'homme, délaissent tout le monde végétal. Or oublier l'existence de ce dernier c'est entériner la coupure d'avec la nature et s'interdire de comprendre qu'est-ce qui se réalise à travers les formes de vie végétale. Est-ce qu'obligatoirement leur réalisation doit être absolument différente de celle à laquelle parviennent les animaux et donc l'homme? Le phénomène vie aurait-il une dualité irréductible, telle que nous ne pourrions pas participer à la vie végétale?

1.7.

Dès l'origine des êtres vivants, l'organisation fonctionnelle des Êtres vivants implique une coordination très hautement harmonisée entre les organes de relation qui informent l'être vivant, les organes de préhension qui, assurent son acquisition alimentaire, et le dispositif locomoteur qui lui permet l'exploration du milieu extérieur. (LEROI-GOURHAN 1983a : 122)

C'est pourquoi la locomotion sera considérée ici comme le fait déterminant de l'évolution biologique, exactement comme dans la troisième partie elle apparaîtra comme le fait déterminant de l'évolution sociale actuelle. (LEROI-GOURHAN 1964 : 42)

À ces deux affirmations de Leroi-Gourhan on doit ajouter quelques considérations afin d'expliquer la dynamique d'acquisition de la station verticale et son importance.

On doit également tenir compte de la reproduction — à partir du moment où elle s'autonomise assez fortement de la simple assimilation — comme fonction jouant un rôle fondamental dans l'intégration d'une espèce dans un milieu donné, en même temps que fonction de jonction au cosmos et de continuité entre les êtres vivants.

En outre, comme on l'a déjà affirmé, les êtres vivants ne sont pas passifs ; ils interviennent dans leur milieu environnant, ce que signale Leroi-Gourhan, mais il n'en tire pas toutes les conséquences. Pour lui cette intervention est « exploitation physico-chimique de la matière » qui

entraîne depuis un bon milliard d'années une partie des êtres vivants dans la voie de la recherche du contact conscient ¶ Dans cette recherche se résout toute l'évolution puisque la spiritualité comme l'investigation philosophique et scientifique occupent le sommet de la recherche d'un contact réfléchi. (IDEM : 86)

Or, à mon avis c'est la dynamique de l'intervention qui va devenir de plus en plus essentielle dans le devenir des êtres vivants et qui va orienter cette recherche du contact (sur laquelle nous reviendrons) dont parle Leroi-Gourhan. Elle est d'abord opérante dans un milieu qui n'est pas perçu comme séparé (pas d'intérieur ni d'extérieur) puis, ensuite, au niveau humain, elle s'effectue au sein d'une autonomisation à cause de la séparation qui se produit au cours de l'émergence de l'homme.

Pour qu'il y ait une intervention il faut que l'être vivant ait une représentation de lui-même et de son milieu.

Pour reprendre le mot de J.Z. Young, l'organisme devient une représentation de plus en plus complète de son environnement. » (CHANGEUX 1982)

On comprend ainsi l'extraordinaire complexité du cerveau et son aptitude à représenter un environnement immense : tout le cosmos, mais aussi un environnement intériorisé, le milieu humain, et que l'espèce humaine ait une capacité d'intervention sans commune mesure avec celle des autres espèces. Cette capacité s'autonomisera sous la forme de la thérapeutique généralisée et opérera comme fonction de rééquilibration.

Au cours de son étude A. Leroi-Gourhan parle de libérations successives. Or, nous l'avons montré ailleurs, la libération peut conduire à une autonomisation totale. C'est pourquoi faut-il chaque fois préciser et situer vis-à-vis de quoi, pour réaliser quoi, s'effectue la libération ; c'est-à-dire que chaque fois se pose la question de la rééquilibration de la totalité de l'être vivant une fois la libération réalisée.

Ceci est très important car le devenir de la vie se caractérise par deux tendances complémentaires : une parcellisation qui implique des discontinuités et une unification qui implique une continuité (ou sa reformation) ; c'est-à-dire qu'elle est à la fois continue et discontinue. Pour qu'il y ait un développement harmonieux il faut qu'il y ait un équilibre entre les fonctions du continu et celles du discontinu. Comme exemple de relation entre ces deux derniers éléments on peut donner l'émergence de l'espèce humaine du sein de la vie et celle de l'individualité du sein de l'espèce. Les deux phénomènes sont similaires ; ils semblent relever de mécanismes très différents en fait ils sont en continuité et même la séparation dans le temps est peu déterminante puisque c'est au sein de l'anthropogénèse que s'édifient les présupposés de la production de l'individualité. C'est leur dissociation actuelle qui crée la vaste crise où se trouve l'espèce humaine et tout le phénomène vie.

L'étude de ces fonctions de continuité et de discontinuité ne peut avoir une certaine validité que si elle est faite en liaison avec l'étude des variations du milieu ambiant déterminées par l'évolution géologique.

En tenant compte de toutes ces remarques, on comprend qu'au travers du phénomène d'intervention, la vie constamment se particularise et demeure continuum.







ACQUISITION DE LA STATION VERTICALE.

2.1. Comprendre l'émergence de l'espèce humaine et sa relation aux divers anthropoïdes implique qu'on situe parfaitement l'importance de l'acquisition de la station verticale au sein du phénomène vie. Ce n'est pas comme on semble la considérer la plupart du temps une simple détermination de l'espèce. Sa réalisation fonde un autre phylum et ouvre à la vie un énorme champ de possibles. Cela correspond, en importance, à l'apparition du type mammifère ou du type reptile, c'est-à-dire qu'elle relève — dit en jargon scientifique — non de la simple microévolution (formation d'espèces) mais de la macroévolution.⁸

À partir de la réalisation de la station verticale va se produire une radiation adaptative c'est-à-dire une formation de différentes espèces en fonction des divers milieux où le nouveau phylum va se développer. En conséquence il pourra y avoir à la fois des phénomènes de convergence et de divergence et même une sorte de régression dans la mesure où les animaux retourneront à un milieu originel dont l'abandon avait été une des causes de l'acquisition de la station verticale.

Cette station ne pouvait pas s'acquérir à partir d'un être spécialisé. On comprend qu'elle se fit au sein du groupe des primates qui, par beaucoup de caractères, sont des vertébrés primitifs. Cependant en plus des fonctions fondamentales ca-

raçtéristiques des mammifères : homéothermie, viviparité, lactation, ils avaient acquis une vision binoculaire frontale et une audition perfectionnée, qui se révéleront essentielles avec la réalisation de la station verticale qui effectue une nouvelle liaison entre toute ces fonctions et leur impulse une autre dynamique.

2.2. L'élément déterminant dans l'acquisition de la station verticale doit être un élément opérant au moment de ce devenir acquisitionnel comme à l'heure actuelle parce que c'est ce qui fonde l'espèce phylum. Au début il opère pour réaliser cette acquisition, maintenant il opère en tant que modalité d'être et doit être perceptible dans le comportement.

Cette détermination essentielle est la volonté d'intervenir sur son milieu qui ne peut pas se réduire à un simple faire manuel mais implique la totalité de l'organisme : la préhension.

La tendance à autonomiser la préhension afin de pouvoir plus facilement intervenir dans le milieu environnant, pour en extraire le maximum de substance et le modifier (à noter la variation, source d'une nouvelle représentation : lors de la locomotion habituelle l'être vivant se déplace au sein du milieu, avec la préhension c'est le milieu qui est mis en mouvement) est une tendance qu'on trouve dans divers groupes de mammifères, tout particulièrement chez les primates. Or, c'est évident le seul moyen pour y parvenir — étant donné le squelette des vertébrés — est la réalisation de la station verticale. Car ce n'est qu'ainsi que la main, c'est-à-dire l'extrémité du membre antérieur chez les animaux à station horizontale, du membre supérieur chez ceux à station verticale ou chez les bipèdes, est définitivement libérée de la locomotion. Ainsi se réalise une tendance profonde du phénomène vie qui la caractérise depuis son apparition : l'intervention sur l'environ-

nement puis la tendance à s'organiser un monde pour mieux se situer, se représenter dans l'univers.

Ceci a pour conséquence de ne pas placer une quelconque invention de l'outil après la libération de la main, ni d'affirmer que l'outil constitue le prolongement de cette dernière, puisque la main s'est réalisée en essayant d'utiliser au mieux l'outil et ce de façon continue. Dès lors, les fonctions préhensiles qui étaient assurées par les dents le sont par la main, et les fonctions techniques des dents sont assurées par l'outil qui est bien un exsudat.

[...] L'outil est en quelque sorte exsudé par l'homme au cours de son évolution. [...] Une impression identique est suscitée par l'analyse du geste technique, plus forte encore, car on voit l'outil sourdre littéralement de la dent et de l'ongle du primate sans que rien marque, dans le geste, la rupture décisive. (LEROI-GOURHAN 1965 : 40-41.)

À l'issue des chapitres précédents nous sommes parvenus à cette notion de l'outil comme une véritable sécrétion du corps et du cerveau des anthropiens (LEROI-GOURHAN 1964 : 132)

2.3. La station verticale se réalise à la fin du tertiaire dans diverses lignées de primates dont certains ont bien fossilisé comme l'oréopithèque, le kényapithèque, etc. Il est difficile de faire une filiation, ce qui n'a pas une importance primordiale. L'essentiel c'est de noter qu'en même temps qu'on constate un changement climatique, on assiste à l'apparition d'êtres qui vont fonder un nouveau phylum.

On peut considérer quatre moments dans le devenir de l'homínisation et de l'anthropogénèse. Le premier au milieu du miocène est un assèchement du climat ce qui provoqua de

la part des ancêtres hominiens l'abandon d'une stricte vie arboricole, élément qui rendit la station verticale opérante en même temps que cela exerça un effet de pression pour que celle-ci s'épanouisse.

Le second est encore un assèchement dû à la formation du Rift africain :

La Rift Valley en s'effondrant, aurait perturbé, par le relèvement de ses bords, le régime des précipitations ; l'ouest serait resté couvert, tandis que l'est aurait vu sa forêt se réduire et son paysage se découvrir. Les « occidentaux » de notre famille seraient ainsi demeurés dans un environnement humide et boisé, en maintenant et en améliorant cette parfaite adaptation à la vie à la fois à terre et dans les arbres. La conjuration de la grande cassure et du changement climatique progressif aurait peu à peu contraint les « orientaux » à s'adapter à un environnement de plus en plus sec et déboisé. (COPPENS 1983 : 114)

Le troisième au contraire est un refroidissement à la fin du tertiaire et surtout au début du quaternaire qui imposera aux divers Homo érectus un changement d'alimentation qui ira s'accroissant sous l'effet des diverses glaciations que connaîtront Homo sapiens néanderthalensis et Homo sapiens sapiens qui acquièrent une alimentation carnée prépondérante.

Le quatrième moment enfin est celui du réchauffement qui a eu lieu il y a 9.000 à 10.000 ans, au néolithique, causant la régression des forêts boréales, la disparition du gibier d'où la nécessité d'une nouvelle alimentation qui fut assurée par les céréales cultivées, En même temps on peut considérer l'élevage comme une réponse plus directe à la raréfaction du gibier.

Les variations climatiques jouent donc un grand rôle, en synergie toutefois, avec les phénomènes démographiques, leurs effets ont pu se conjuguer pour provoquer une pression évolutive sur l'espèce.

Au magdalénien, on a, par suite de l'abondance du gibier, une « explosion démographique » qui deviendra dangereuse pour le devenir de l'humanité lors de la diminution des ressources nutritionnelles par suite de la déglaciation. La solution sera apportée par la domestication des animaux (élevage) et des plantes (agriculture).

On doit noter en outre que le néolithique s'est développé d'abord, en ce qui concerne l'occident, dans les zones assez chaudes comme celles du Proche-Orient et que ce n'est qu'ensuite, au moment de la *Warmzeit* (4.000 à 3.000 ans B.P) où le climat fut plus clément que celui actuel, qu'il se manifestera dans les zones septentrionales.

Les variations climatiques eurent un gros impact sur l'histoire de l'espèce. En effet, on peut penser que les grandes migrations furent dues non seulement à des phénomènes démographiques mais à des phénomènes locaux d'assèchement dû au climat nécessitant une recherche d'autres lieux de nourriture. Et ces migrations vinrent très souvent du nord où, par suite d'oscillations climatiques causant un refroidissement localisé, les conditions de vie n'étaient plus adéquates : ainsi des invasions parties de la Suède et des bords de la Baltique environ 2.000 à 2.400 ans B.P (*Befor present*). La migration des Huns il y a environ 2.000 ans B.P. fut liée à une sécheresse dans l'Asie centrale.

En revanche aux XI^e-XII^e siècles il y eut un petit optimum (à cette époque le Groenland était bien le pays vert = *Greenland*) qui permit ce qu'on a appelé la première Renais-

sance en Europe Occidentale, première poussée de la bourgeoisie.

Inversement au XVII^e on a eu un petit âge glaciaire qui a freiné un développement commencé au XVI^e. Il faudra attendre la fin du XVIII^e pour avoir un essor déterminant avec la révolution agraire qui est le point de départ du développement du capital en sa domination formelle.

Avant que les européens ne se répandent sur toute la surface du globe en essayant de s'accaparer le maximum de terre, l'espèce humaine-féminine a conquis toute la planète et a atteint ainsi un développement extensif maximum.

À l'heure actuelle on assiste à des fluctuations dont on ne peut pas encore dire quel est leur sens exact. Toutefois une variation climatique d'importance n'est pas à exclure qui sera d'autant plus percutante que l'équilibre de la biosphère a été totalement rompu par l'espèce du fait qu'elle a surmonté les diverses crises découlant du choc de la progression démographique avec la raréfaction de la nourriture, non en diminuant sa démographie, mais en étant à même de trouver des sources de production plus importantes entraînant une nouvelle augmentation de population, d'où son excroissance actuelle qui est un obstacle au développement des autres espèces vivantes. Dans ce cas on pourrait avoir un effet catastrophique qui obligerait l'espèce à comprendre qu'elle doit abandonner son développement en extensivité et à entreprendre celui en intensité afin de parachever ce à quoi elle tend : la réflexivité qui est une nécessité pour la vie en sa totalité ; l'espèce pourrait jouer un rôle de rétrocontrôle au sein du procès vie.

2.4. Ainsi il y a environ cinq millions d'années, on a un animal qui a une station verticale plus ou moins parfaite, une tête avec un museau réduit en liaison avec la réduction de l'ol-

faction et à celle du nombre de dents dont l'importance diminue, ce qui détermine la libération de la face qui peut acquérir une autre fonction développée chez les singes : l'expression des émotions grâce au langage facial.

Dès lors on peut dire que le phénomène d'hominisation se réalise ; c'est le moment d'émergence de Homo parce qu'on a tous les présupposés fondamentaux de l'être Homo sapiens actuel. En effet : 1. la station verticale assurant le déblocage de toute la partie occipitale de l'encéphale ; 2. La régression de l'importance des dents, particulièrement les canines, amenant la disparition des contraintes mécaniques dans la zone antérieure de la tête osseuse laissant libre cours au développement de l'encéphale dans cette zone (phénomène culminant avec la formation des lobes préfrontaux).

On peut donc regrouper sous le terme de Homo tous les êtres qui apparaissent à ce moment là ; c'est-à-dire qu'on doit y inclure tous les australanthropes. Déjà Leroi-Gourhan les avait séparés d'une lignée considérée plus ou moins simiesque et leur avait enlevé le nom d'australopithèque. Nous allons plus loin et nous avons confirmation de la validité de notre position dans cette remarque d'Yves Copeens :

[...] Dans l'ensemble, cette organisation, caractéristique de l'homme, par opposition à celle des grands singes, était pratiquement établie dès les plus anciens australopithèques et probablement dès le pré-australopithèque. (1982 : 45).

2.5. L'acquisition de la station verticale, celle de l'outil ne sont pas des phénomènes successifs. Elles sont synergiques sinon elles n'exprimeraient pas la tendance à la préhension. Cela veut dire que les espèces qui présentent une station verticale plus ou moins perfectionnée sont des espèces qui étaient

dotées de capacités d'utilisation d'outils et de leur fabrication. Ceci explique qu'on puisse trouver— des outils associés à des formes très antérieures à Homo, mais se situant dans la dynamique de son émergence comme Kényapithèque ou Ramapithèque.

Lors de la mise en place de cette station il y a en même temps une autre phase essentielle qui s'accomplit : la production d'un outil permanent servant à faire des outils : le chopper, le *chopping-tool* qui ne sont pas des outils simples ayant une utilisation immédiate Parce qu'ils présupposent l'existence d'outils antérieurs faiblement élaborés. Ils vont permettre de perfectionner la confection d'outils immédiats, c'est-à-dire ceux entrant directement en contact avec la matière à élaborer—. En même temps ils témoignent du changement d'origine du matériau utilisé : on passe de la biosphère à la lithosphère ; changement qui s'amplifiera au cours du devenir humain et qui ne sera pas sans répercussions sur la représentation de l'espèce et sur son comportement par rapport à la biosphère.

Ce qu'on appelle outil, le chopper par exemple, est une synthèse d'outils antérieurs.

De même le langage verbal n'est pas une simple conséquence de l'accroissement des capacités encéphaliques et de la production d'outils ; il s'édifie en même temps qu'eux, car il est une autre modalité de réalisation d'une jonction plus efficace avec le monde environnant et une autre expression de la nécessité d'intervention (rapport à la préhension). Lui aussi est une synthèse qui permet une intervention plus efficace car il accroît le caractère différé de tout acte volontaire. C'est-à-dire la possibilité de ne pas répondre immédiatement à une stimulation du milieu extérieur par une réaction plus ou moins appropriée, mais de répondre à un autre moment déter-

miné par la réflexion qui est le procès de retour sur soi et d'investigation de divers possibles afin de trouver la réponse la plus adéquate. En effet l'acte peut être différé à d'autres éléments du groupe humain et ainsi la possibilité d'intervention se trouve considérablement accrue. Ceci implique que le langage verbal est une acquisition de l'espèce.

La station verticale permettant une préhension-intervention est grosse d'un possible de séparations qui se réalisèrent provoquant des, déséquilibres importants pour l'espèce, générateurs de traumatismes qui ont jalonné son devenir. En conséquence il y eut nécessité de réalisation d'un phénomène de rééquilibration tendant à annihiler les effets de la séparation : le toucher.

Si donc la tendance à la réalisation de la station verticale est inséparable de celle de la réalisation de l'outil et de celle de la production du langage verbal, il est certain que dans la dynamique totale, c'est l'acquisition de la première qui est déterminante pour l'émergence des deux autres parce qu'en permettant le développement de l'encéphale, elle permet la production de l'organe qui va consentir un plus grand développement de l'un et de l'autre et surtout le moyen de les unifier ce qui va retentir sur le toucher qui deviendra de plus en plus réflexif et pas seulement immédiat ne serait-ce que parce qu'il va réaliser diverses rétroactions.

La main organe de la réflexivité du toucher doit être en rapport avec l'encéphale et avec la nécessité de produire une représentation conduisant-dirigeant la perception, en fonction du comportement interventionniste de l'espèce, comportement qui opère dans une dynamique de séparation de la nature. Cette représentation s'est édifiée au cours même de l'émergence-développement de l'homme.

2.6. La main se libérant permet la préhension qui peut se réaliser au sein d'une activité technique ou à travers la locomotion. Le premier cas s'actualise au cours de l'anthropogénèse qui est en rapport avec la séparation du milieu forestier, tandis que le second implique au contraire la vie arboricole telle qu'on la constate chez les lémuriens, les singes platyrhiniens et catarhiniens mais aussi de façon moins développée, chez le chimpanzé et encore moins chez le gorille chez qui elle peut être une acquisition secondaire due à un retour au milieu forestier. Dans le cas de l'homme la préhension locomotion permet l'escalade des rochers ou des arbres, par exemple.⁹

Ce qui est essentiel c'est qu'elle devient un organe d'investigation par déplacement des objets et par leur contact ce qui permet d'édifier la représentation et d'opérer une simulation. Par là elle est aussi organe d'extraction, séparation du milieu donnant accès à la réalisation d'un autre assemblage, d'une combinatoire. Tout cela opère dans la dynamique de l'assimilation où la main est substitut de la bouche et où prendre pourra être relayé ultérieurement par posséder et la possibilité de séparer par celle d'enlever quelque chose à quelqu'un. Ainsi d'organe du don elle se transforme en organe de spoliation.

Telle est la dimension technique et intellectuelle de la main qui est fondamentale pour l'intervention et la représentation, mais elle a une autre dimension qu'on peut dire affective : elle exalte l'union, le contact entre les membres de la communauté dont l'unité est renforcée ; elle est l'organe de la caresse et du don dans son sens simple de ce qui est donné. Don, sans qui l'entraide absolument nécessaire au sein de l'espèce n'aurait pas pu se déployer car la station verticale en fragilisant le jeune humain l'a rendu dépendant, ainsi que la

mère pendant une certaine période de développement de ce devenir. Grâce à la dimension donatrice de la main, il y a eu compensation et rééquilibration dans le développement. L'espèce humaine doit être l'espèce qui offre...

2.7. L'outil appartient non seulement à la main de l'être individuel qui l'utilise mais à la communauté ; il n'y a pas de séparation lorsqu'il passe d'un être à un autre. Toutefois n'étant pas soudé à la main par une articulation organique quelconque, il y a le possible de la séparation et par là, il participe à la genèse de l'individu. Mais celui-ci ne pourra apparaître que sur le terrain social.

On pourrait dire que dans une large mesure, chez les archanthropiens, l'outil reste une émanation directe du comportement spécifique. L'intelligence individuelle y joue certainement quelque rôle mais lorsque l'on considère deux bifaces l'un abbevilien, l'autre de l'acheuléen final, on ne peut échapper au sentiment qu'en plusieurs centaines de milliers d'années, bien peu d'archanthropiens de génie ont dû surgir dans la série phylétique pour modifier le stéréotype industriel. (LEROI-GOURHAN 1964 : 140)

Dans un premier temps les outils ne sont que des substituts des dents puis ils s'autonomisent et peuvent entrer dans un autre ensemble d'où alors, un développement intense. L'outil synthèse dont nous avons parlé devient une source d'outils. De même, au début, en tant qu'émanation organique il se modèle sur l'organe qui l'a engendré pour finalement le remplacer (ex : le marteau =avant bras +poing). Ceci est la base d'un phénomène de mimésis : copier ce que font animaux et végétaux ; ce qui correspond à se doter d'éléments que l'homme ne possède pas, comme s'il y avait une tendance à ré-

cupérer ce qui fut perdu à cause d'un devenir dans une voie différente, originale. Ultérieurement se posera la question de produire quelque chose de non réalisé dans la nature.

Dès lors avec le phylum humano-féminin s'effectue un changement dans l'évolution : elle va se faire par l'utilisation des éléments extérieurs et non plus à partir d'éléments internes. L'outil n'est plus un organe comme la pince l'est pour le crabe. D'où pourra se produire une combinatoire de tout ce qui est à l'extérieur du corps, et cette combinatoire pourra s'édifier en une organisation, de telle sorte que l'évolution externe avec les outils peut entrer en conflit avec l'évolution interne, et donc la vie s'opposer à la non-vie, alors que la dynamique était d'organiser la non-vie en-forme de vie. On en arrive à l'heure actuelle à la situation où la non-vie domine, opprime la vie.

On comprend ainsi la hantise de la technique parce qu'en plus de cette donnée il y a la peur de ne pas pouvoir reformer une unité ou de former une unité nouvelle. En effet, comme l'a expliqué Leroi-Gourhan dans *Le geste et la parole* la technique est une extension du geste et l'outil résulte de la rencontre de ce geste et d'une matière (cf. dans ce cas LEROI-GOURHAN 1943 : 320). Lorsqu'il y a extériorisation, libération, il y a ensuite formation d'une unité nouvelle : un comportement donné de l'être humain doté de l'outil produit. La crainte de ne pas pouvoir retrouver une unité est liée à celle de la perte de sécurisation en rapport avec d'autres données du devenir humain qui sont elles aussi en connexion avec un phénomène de libération-séparation qui peut entraîner dépouillement, dépossession.

Il semble que depuis longtemps, il n'y ait pas possibilité de refaire une unité ne serait-ce qu'à cause de la contradiction entre individu et société qui empêche toute unification réelle.

C'est là qu'on rencontrera le phénomène du capital en tant qu'opérateur fondamental de séparation, de coupure...

Ainsi la technique est une détermination essentielle de l'espèce phylum parce qu'elle fonde en outre deux domaines : celui d'une prise de conscience du faire : la méthode, et celui d'une union avec le phénomène physique ou artificiel qui fonde à son tour une transcroissance de l'espèce. Mais son développement a engendré, et engendre encore maintenant, des traumatismes difficilement surmontables à cause de la séparation d'avec la nature. Pour le moment, l'espèce semble tendre vers la formation d'une unité-totalité hors la nature ce qui implique un développement de la technique pour la technique. En rester là c'est se contenter d'une affirmation immédiate, on verra qu'est ce qui sous-tend en réalité ce phénomène.







RÉÉQUILIBRATION PAR LE TOUCHER.

3.1. L'acquisition de la station verticale, le développement des organes des sens de la distanciation : l'oreille et l'œil sont gros d'une possibilité de séparation qui est accrue avec le surgissement du langage verbal et l'accroissement des capacités cérébrales. Il faut donc un mécanisme qui tende à enrayer ce phénomène sinon il pourrait y avoir non seulement claudication mais éclatement des communautés. C'est la peau qui va l'assurer et de ce fait maintenir l'union. Elle est l'organe du toucher dont une forme élaborée, le contact est très développé chez les primates :

La communication tactile joue un rôle majeur dans la vie des primates. En tant qu'ordre animal les primates sont des animaux de contact, comme l'a remarqué Harlow. (MONTAGU 1979 : 35)

On comprend mieux cette activité de la peau si on tient compte qu'elle est une limite et que du feuillet qui la produira, l'ectoderme, découle le système nerveux (phénomène de neurulation : invagination de l'ectoderme à l'intérieur de l'embryon) ; de ce fait elle est le point de départ de projections dans le système nerveux, et elle est le point d'arrivée de projection des divers organes sur elle-même (ceci est parfois très évident pour certaines zones comme la plante des

pieds). De ce fait elle est la surface essentielle de stimulation pour exalter les fonctions de l'être vivant.

Pour bien comprendre le rôle de la peau, il faut tenir des conséquences de l'acquisition de la station verticale : accroissement du volume de la tête, rétrécissement de l'orifice pelvien ;

le développement des os du crâne par rapport aux membranes qui les contiennent est beaucoup moins avancé chez les humains que chez les singes du même âge de gestation (IDEM : 41).

Dès lors pour que l'accouchement soit possible sans mettre en cause la vie de la femme, il faut que le fœtus humain naisse par la manipulation, forme la plus élaborée du toucher.¹⁰

3.2. Au cours de la naissance c'est l'utérus qui opère la stimulation de la peau de l'être naissant, lors de l'extérogestation c'est la main qui prend le relais.

Le docteur Barron soutient que la stimulation cutanée à posteriori peut compenser en partie le manque de stimulation de la peau pendant le processus de naissance lui-même. (MONTAGU 1979 : 53)

A. Montagu fait ensuite remarquer :

[...] la longue phase de travail de la femme, et surtout les contractions de l'utérus, ont une fonction importante, la même que le léchage et la toilette du nouveau-né chez les animaux. Elles servent à parachever le développement du fœtus pour lui assurer un fonctionnement optimal de ses systèmes vitaux après la naissance. (IDEM : 54-55)

Ici s'instaure une autre relation fondamentale au sein de l'être humano-féminin : celle entre la main et le sexe ; leur fonctionnement synergique ne réalise pas simplement la re-

production mais elle permet la réalisation de l'équilibre, celle d'une assise qui le rend apte à opérer la jonction au cosmos. (restauratrice de continuité).

Chez le jeune enfant diverses manipulations comme le massage (cf. *Shantala* de Leboyer) ou tout simplement les caresses de la mère (et du père) exaltent le développement-éveil. En outre il y a rétroaction, surtout sur la mère ce qui provoque son épanouissement.

Paléontologiquement ce phénomène de rétroaction a dû jouer d'une façon plus ample : entretenir la poussée vers la réalisation parfaite de la station verticale qui, considérée en elle-même, semblerait une acquisition négative : difficulté de l'équilibre, fatigabilité, impossibilité de réalisation de performances importantes que ce soit à la course, au saut, etc. Il est normal que si un ensemble de facteurs, eux positifs, favorisant la vie de l'espèce n'étaient pas intervenus, il y aurait eu en quelque sorte arrêt de l'acquisition de cette station. On peut même imaginer qu'il y a pu y avoir une régression, en particulier sous l'influence du milieu. C'est ainsi que l'on peut comprendre que le gorille et le chimpanzé soient ni des brachiateurs parfaits (et donc arboricoles) ni des marcheurs évolués. Particulièrement suggestive à ce sujet est la position de la main en supination lors du déplacement au sol.

Cette relation entre main et sexe nous permet de comprendre l'extraordinaire importance de la sexualité chez l'homme qui n'opère pas seulement au sein de la reproduction mais également en tant que fonction d'équilibration, d'harmonisation, de connaissance (en interaction avec le toucher) comme l'intuitionnèrent divers sages.

Toutefois la sexualité n'intervient pas de façon primaire et immédiate, car elle est le résultat d'un procès de maturation du jeune être fémino-humain et, ce, en relation avec les

autres êtres qui l'entourent ; car, là aussi, l'ontogenèse récapitule une phylogenèse de vaste amplitude puisqu'elle concerne non seulement le phylum homo, mais le phénomène vie : la sexualité est apparue bien des années après l'émergence de la vie.

Ainsi au niveau de notre espèce, il est évident qu'étant donné : la rupture qu'implique la naissance (phénomène commun à tous les mammifère), l'extrême faiblesse-dépendance du nouveau-né et le possible très grand de l'autonomisation séparation ultérieure, il est nécessaire qu'il y ait un désir, une propension, un besoin, une tension-pulsion énorme de la part de l'enfant d'aller vers ses parents, d'autres enfants, ou vers d'autres êtres fémino-humains. C'est la fonction de continuité qui prédomine et elle se manifeste telle, en sa globalité, parce qu'elle peut opérer sur la mère, le père ou sur une autre personne s'occupant de l'enfant. Ensuite ce qu'on nomme l'attachement (une variété d'empreinte des ethologues) s'édifie par interactions entre l'enfant, la mère et le père. L'homme à la naissance est un être inachevé, un prématuré. En conséquence il y a la nécessité d'une seconde gestation : l'extérogestation :

La gestation humaine fait partie des gestations longues ; néanmoins, la seconde partie de son développement se poursuit hors de la matrice. Dans l'acception que nous lui avons donnée, la gestation n'est pas terminée à la naissance, et l'utérogestation (c'est-à-dire la gestation à l'intérieur de l'utérus) se prolonge en extérogestation (gestation à l'extérieur de la matrice). Bostock a proposé que la fin de l'extérogestation soit fixée au stade où l'enfant commence à courir à quatre pattes. (IDEM : 43)

Pour exciter la peau il faut un organe. Chez la plupart des mammifères c'est la langue : il y a léchage de la progéniture

par exemple ; chez les primates les plus voisins de l'homme et chez ce dernier c'est la main. Ainsi il y a une cohérence totale dans le développement puisqu'une activité, le léchage, est remplacée et s'opère la rétroaction essentielle dont nous avons déjà parlé.

Les fonctions de nutrition et de jouissance vont s'effectuer simultanément et même synergiquement à celle de continuité (recherche de contact) et, du sein de la fonction de jouissance, va s'édifier la sexualité qui permettra de maintenir toute puissante la fonction de continuité au sein de la vie entière de l'être humano-féminin.

L'amour est le résultat d'un procès au cours duquel divers phénomènes doivent se réaliser qui dépendent de l'enfant, de la mère, du père, ainsi que, dans une moindre mesure, des adultes et des enfants qui constituent l'entourage de cet enfant (étant donné qu'à l'heure actuelle la communauté dans sa dimension structurelle se réduit à quelques personnes). S'ils ne se réalisent pas tous correctement, il y a une perturbation fondamentale de l'amour ; il y a des ratés de sa manifestation entre êtres de sexes opposés qui implique le jeu de la sexualité immédiate, et êtres de sexes identiques : amour filial, parental, amitié, etc...

Ces ratés du procès de formation de l'amour sont compensées par l'activité encéphalique qui, grâce à l'imagination créatrice des possibles, engendre des fantasmes qui tendent à rééquilibrer l'être humano-féminin.¹¹

3.3. Le sens fondamental, primordial est le toucher qui se distribue différemment en fonction des organes qui le monopolisent en quelque sorte, son rôle est modifié par interaction des divers organes ; de là on a un toucher actif et passif, moteur et sensoriel.

Au cours de l'ontogénèse le toucher s'effectue d'abord par la bouche : oralité ; ensuite il s'effectue par la main.

Ces deux activités réflexes, l'orientation orale et la préhension par les lèvres, sont les deux étapes du développement de ce comportement fouisseur... Le geste des lèvres qui enveloppent le mamelon et l'aréole du sein — comme plus tard celui des mains qui prennent le sein, s'y accrochent ou s'y reposent — est selon Spitz, « l'archétype précurseur des relations aux objets. » (IDEM : 82)

La bouche conserve un toucher essentiel grâce à l'amour, mais aussi grâce au langage verbal avec lequel s'effectue un toucher à distance (on dit d'une expression qu'elle touche !). D'où l'oralité est une fonction de jouissance intense.

Ainsi grâce à la main il y a abolition de la séparation qu'opère la naissance et il y a maintien d'une continuité avec transmission de l'acquis des parents, de telle sorte que l'enfant n'est pas un simple segment de l'espèce qui vient s'ajouter à un segment plus grand, mais un rameau bourgeonné au cours de la parturition.

3.4. Dans le développement de l'être humano-féminin on a donc des pôles à partir desquels se déterminent des gradients : la bouche et l'oralité, la main et la chiralité (nous n'oublions pas le sens que ce mot possède en chimie), le sexe et la sexualité, l'encéphale et la pensée. Le langage verbal est bien une synthèse permettant la liaison entre ces divers pôles car, si dans son immédiateté, il est produit par la bouche, il nécessite l'activité de l'encéphale pour être pleinement réalisé et en même temps il exprime le trop plein de flux de vie qu'est la pensée : l'être doit se libérer pour pouvoir poursuivre son procès de vie, pour ne pas exploser.

On a parlé de gradient parce qu'en fait la pensée, par exemple, est en réalité une sécrétion de tout le corps qui n'apparaît, s'exsude fondamentalement qu'au niveau de l'encéphale et devient manifeste dans le langage verbal qui a supplanté d'autres formes d'expression. Il s'agit bien d'une sécrétion qui permet une harmonisation avec le milieu et une émergence.

On doit tenir compte en outre de la totipotence des organes. Certes elle n'est pas aussi puissante que celle qu'on trouve chez les plantes où il peut y avoir une régénération à partir de quelques cellules ; mais c'est suffisant pour établir le gradient. Il y a en réalité maintien des anciennes fonctions ; ainsi la bouche conserve sa fonction de préhension, la peau sa sensibilité à la lumière, l'encéphale sa fonction endocrine, etc..

Enfin, si on examine la question du point de vue de la jouissance, on peut constater qu'elle existe au niveau de la bouche, de la main, du sexe de même qu'elle résulte de l'interaction entre ces organes. Une appréhension immédiate conduirait à penser que l'encéphale serait uniquement le lieu où se réfléchissent les diverses jouissances et qu'il serait passif, non générateur propre de jouissance. Ce serait alors oublier celle engendrée par la pensée : il y a un rut de l'encéphale comme il y a un orgasme de celui-ci.

L'essentiel est que ces divers moments ne soient pas séparés, car si en eux-mêmes ils sont parfaits, ils ne peuvent pas, isolément, apporter plénitude à l'être qui les vit. Un orgasme de l'encéphale en l'absence de l'autre (femme ou homme selon le sujet) est très proche d'une masturbation qui fonde, justifie la séparation-autonomisation et empêche toute union.

La peau organe de contact, d'union doit être envisagée dans la dynamique de la reproduction et de la réactualisation

de l'être humain, procès au cours duquel l'espèce se vérifie dans son effectivité, procès devenant de plus en plus important et nécessaire au cours de l'anthropogénèse.

3.5. La plupart des troubles psychiques sont dus à une absence de stimulation de la peau, à un défaut de toucher. Or ces manques sont souvent voulus et sont pratiqués à cause d'une représentation individualiste de la vie humaine, d'une volonté de se séparer de l'animalité, de la nature, de se rendre indépendant, autonome. D'où lors de l'éducation des enfants, la pratique afin d'aguerrir, de viriliser, etc.... de ne pas toucher, de ne pas caresser, de ne pas porter l'enfant ➡ !

On a, par là, brisure d'un procès d'édification qui peut seul réaliser l'individualisation c'est-à-dire la particularisation de l'espèce ou, dit autrement, le développement de celle-ci à partir d'une unicité. Il est clair que la production de l'individu en est la caricature réductrice.

Tout cela découle de la séparation phénomène possible à partir de l'acquisition de la station verticale mais qui ne devient opérante qu'avec le développement de la culture surtout lors du surgissement des castes, des classes, de l'État, etc....

Ainsi l'État représentant séparé, abstraisé d'une communauté ne peut perdurer qu'en rompant la continuité entre les êtres sujets : il faut diviser pour régner. En conséquence toutes, les communautés où l'État s'est imposé sont des communautés où les fonctions sensorielles odorat et toucher sont réduites. Ainsi les distances peuvent être maintenues et certains individus deviennent inaccessibles (hiérarchisation). Le phénomène est très apparent en Inde où l'on a même une caste des Intouchables.

En Occident le christianisme sanctionne et réclame non seulement la séparation du corps et de l'esprit mais la négation du corps.

Peut-être serait-il plus exact de dire que les tabous sur la tactilité viennent de la peur du plaisir charnel, étroitement associé à la tradition chrétienne dans toutes ses variantes. L'une des grandes réalisations négatives du christianisme a été de transformer en péché les plaisirs de la tactilité. (MONTAGU 1979 : 178)

En règle générale les différences entre les grandes religions dérivent de la différence des moments de séparation d'avec la nature qu'elles représentent ainsi que de la modalité qu'elles ont de substituer à la communauté naturelle une communauté illusoire.

3.6. La réduction du toucher, son inhibition ont permis un développement autonome des sens, car :

Seule la peau réussit à combiner les dimensions spatiales et temporelles de l'ouïe et de la vue même si l'oreille est plus efficace pour appréhender le temps, et l'œil pour appréhender l'espace. (IDEM : 118).

Ce qui a son tour a facilité la séparation sens cerveau.

En fait la séparation intérieur-extérieur a conduit à autonomiser l'espace et le temps et ce sont les organes des sens de la distanciation (oreille et œil) qui ont pu appréhender ces éléments autonomisés. En revanche l'autre organe de la distanciation, le nez voit son importance se réduire ; toutefois elle se retrouve dans les langues où le verbe désignant la sensibilité sous toutes ses formes est celui qui désigne celle particulière de l'odorat : sentir (français, italien alors qu'en anglais on a *to smell, to feel*). Cela est peut-être dû à deux

choses : imbrication avec le goût qui lui apporte une dimension de contact et son interaction avec la respiration.

Cette séparation aurait pu détruire l'unité de l'être humain si la peau n'avait pas compensé par une appréhension globale, unificatrice ce qui avait été séparé. C'est pourquoi les êtres humains dont la peau n'a pas été sollicitée par les caresses maternelles et paternelles durant la période infantine peuvent facilement présenter des troubles de dissociation psychique : schizophrénie, paranoïa, etc.... dus également à l'insécurité.

Mais la destruction pouvait se porter sur l'espèce elle-même en tant que superorganisme. C'est pourquoi les religions, représentations qui supplantèrent celle dite mythique, magique, pré-logique, etc., de la solidarité organique, lorsqu'il y eut fragmentation de la communauté, durent réintroduire un élément de continuité. Dans le cas de la religion chrétienne c'est le Christ, qui est de ce fait la médiation suprême et l'opérateur d'immédiateté ; son rôle est complété par celui des Saints, etc.... Ainsi les religions sont une expression d'une exigence biologique.

L'espèce ne pouvait pas subir une telle négation du corps (équivalent à une négation de la nature, de la vie) sans risquer l'extinction. Voilà pourquoi est-ce en Occident où le phénomène du capital (opérateur fondamental de séparation s'instaura le plus précocement, que le naturisme (voir aussi l'hygiène naturelle)) prit naissance au début de ce siècle (il fut précédé par de petits mouvements dans l'antiquité). Il fut la première manifestation de ce que nous avons nommé la dimension biologique de la révolution.

Ce fut un refus de la séparation qui depuis quelques siècles se réalise avec le port du vêtement.

A Bali habiller l'enfant signifie l'attacher au corps de sa mère. Ce qui est radicalement différent de ce qui se passe

en Occident, où le vêtement au contraire sépare l'enfant de sa mère. (IDEM : 93)

Le vêtement en effet, n'a pas pour unique fonction de protéger ; il s'y ajoute une fonction culturelle car il exprime l'appartenance, la différence, il isole. L'uniformisation actuelle engendre, en réaction normale, l'excentricité et, à cause d'elles, la mode est une nécessité pour assurer cette uniformisation, l'enfreindre et la renouveler (on dit suivre une mode et lancer une mode). De nos jours le vêtement exprime de moins en moins la dimension esthétique de l'espèce et l'originalité de l'être particulier qui le porte.

La généralisation d'un certain naturisme, surtout en saison chaude, en Occident, n'est pas seulement dû à un phénomène de récupération car il est déterminé par la nécessité impérieuse de rétablir, au moins momentanément, le contact. En outre il n'est possible que parce qu'il y a eu répression intérieure : il n'y a plus de toucher il y a simplement un rapport superficiel avec la nature.

Au cours de tout le procès qui mène à homo sapiens sapiens la peau assure une fonction de continuité et permet la rééquilibration compensant la séparation d'avec la nature, puis la fragmentation de la communauté. Mais à un moment donné, le fait culturel enrayer ce phénomène d'où la maladie de l'espèce.^α Et cette maladie consiste encore en une réaction de cette dernière à cette situation intolérable, une réaction pour vivre, subsister, comme l'ont bien montré W. Reich, A. Janov ou Lowen, en mettant en évidence à quel point la carapace qui permet à l'individu de se protéger, s'isoler, l'enferme dans

α Norman Brown commence son livre *Life against Death* (La vie contre la mort) traduit en français par *Eros et Thanatos*, par cette phrase : « Cette maladie appelée l'homme ».

une folie. De là découle la nécessité de détruire cette carapace pour permettre l'épanouissement du toucher qui induira celui de l'être humano-féminin retrouvant la concrétude et la continuité.

Ainsi la main a pour fonctions :

1. La préhension technique.
2. L' investigation du monde par déplacement et contact ce qui fonde le toucher réflexif.
3. Assurer la continuité entre les êtres.

La première et une partie de la seconde sont conservées, mais la troisième est excessivement réduite ne serait-ce que par la perte de la concrétude, tandis que le toucher réflexif est escamoté.

À l'heure actuelle, par suite du développement de la robotique, de l'évanescence du toucher ainsi que de la tendance à produire du vivant à partir du non-vivant sans passer par tout le procès-continuum : du minéral à l'organique puis au biologique, la main tend à devenir superflue. Ici il y a un risque énorme parce qu'il y a déséquilibre total. Qu'est-ce qui pourrait remplacer la main pour accomplir la jouissance des êtres humano-féminins? En fait on pourrait envisager, dans une certaine mesure, une diminution du rôle technique de la main puisque beaucoup de tâches ne sont plus assurées manuellement, accompagné d'une compensation due à une exaltation du rôle de celle-ci dans le contact avec les êtres dans le procès de jouissance au monde. Toutefois, il faut tendre à maintenir toutes les fonctions de la main en découvrant des domaines où celle-ci puisse encore opérer techniquement et surtout en faisant en sorte de refuser la division du travail qui conduit à ce que chaque être humano-féminin n'accomplisse qu'une fraction d'un procès de production donné, ce qui a comme autre nocivité celle d'empêcher d'avoir une vi-

sion globale du monde et inhibe un développement psychique harmonieux et harmonisé au monde. L'être n'est jamais en présence d'une perfection c'est-à-dire d'un procès de production accompli en son intégralité, jusqu'à son parachèvement, sa perfection. Or, c'est le psychique, domaine le plus fragile, qui, en définitive-fonde toute l'activité à cause des phénomènes de représentation et de rétrocontrôle.







LE LANGAGE VERBAL.

4.1. Si la station verticale et la réduction de la taille des dents fondent le possible matériel, en tant que substrat, du développement de l'encéphale, l'acquisition du langage verbal fonde le possible « immatériel » de celui-ci. Cela le force en quelque sorte à se développer, à remplir l'espace libéré ; ce qui implique que le langage verbal est acquis progressivement à partir du moment où la station verticale s'est réalisée (on a bien une coévolution) ; donc il concerne également les australanthropes, fait qui renforce notre thèse de les englober dans le genre Homo.

Cette coévolution se manifeste dès le début puisque l'acquisition de la station verticale permet le passage du larynx de sa position juste en arrière de la gorge comme c'est le cas chez les animaux — ce qui empêche l'articulation de nombreux sons nécessaires du langage verbal — à une position plus profonde, ce qui permet une vibration plus ample.

Appréhendé au moment de son émergence, le langage verbal doit être envisagé en rapport avec la préhension, l'intervention et le corollaire-complément sans lequel ni l'un ni l'autre ne sont possibles : la représentation. On doit étudier quelle restructuration de l'être humain il implique, et comment les fonctions de nutrition, de locomotion, de reproduction sont modifiées.

L'Homme fabrique des outils concrets et des symboles, les uns et les autres relevant du même processus ou plutôt recourant dans le cerveau au même équipement fondamental. Cela conduit à considérer non seulement que le langage est aussi caractéristique de l'homme que l'outil, mais qu'ils ne sont que l'expression de la même propriété de l'Homme. (LEROI-GOURHAN 1964)

En tenant compte en outre que pour nous les outils en pierre sont déjà des outils composés, produits d'une synthèse, comme le langage verbal.

La technique est à la fois geste et outil organisé en chaîne par une véritable syntaxe qui donne aux séries opératoires à la fois leur fixité et leur souplesse. La syntaxe opératoire est proposée par la mémoire et naît entre le cerveau et le milieu matériel. Si l'on poursuit le parallèle avec le langage, le même processus est toujours présent. (IDEM : 164)

On doit ajouter que la technique fragmente la réalité, la segmente pour l'ordonner d'une autre façon ; le langage verbal opère de même. Dans les deux cas une totalité est visée d'où le germe de despotisme du langage verbal et de la technique.

Il est donc possible de faire une paléontologie du langage verbal à partir de l'étude des outils. Ainsi Leroi-Gourhan mit en évidence qu'au niveau d'un australanthrope, le zinddjanthrope, on a un outil nécessitant une seule série de gestes, on a donc un nombre de chaînes opératoires peu élevé ; avec les archanthropiens producteurs de cinq ou six formes d'outils ; on a une double série de gestes ; le nombre de chaînes opératoires est plus élevé.

Il est possible également de faire une paléontologie plus immédiate, organique, en étudiant la forme du palais, celle de

l'arc dentaire, l'importance de la partie du moule endocranien correspondant à l'aire du langage verbal, ou celle de l'artère irriguant cette zone, etc... des formes fossiles.

On constate qu'il y a convergence des résultats entre ces deux approches, ce qui permet d'affirmer la haute ancienneté de la manifestation du langage verbal.

Le langage verbal a pu facilement s'imposer parce qu'il offrit immédiatement des avantages : possibilité de communiquer la nuit ou tout en effectuant une activité déterminée, ce qui permet simultanément d'accéder à une jouissance plus grande du fait de la mise en œuvre d'une plus grande partie de l'être humano-féminin, facteur essentiel de réalisation d'une plénitude.

4.2. Le langage verbal a une fonction de rééquilibrage en ce sens qu'il permet à la bouche de réacquérir une motricité qu'elle avait perdue du fait de sa migration à la main dotée d'outils. Toutefois, il ne faudrait pas penser qu'il y eut une période de dénuement buccal car la migration de la motricité ne s'est pas faite d'un seul coup et l'on doit imaginer qu'au fur et à mesure que la main accaparait cette motricité technique, la bouche en acquérait une autre, la phonation, de plus en plus articulée du langage. C'est-à-dire que le moment d'acquisition du langage verbal est précédé d'une période où les hommes et les femmes émettent des sons qui vont progressivement acquérir une signification de plus en plus constante : deuxième système de signalisation selon I. Pavlov et dépassement de l'immédiat. Autrement dit le langage verbal est précédé d'un langage émotionnel à signification diffuse : cris, etc...

Il s'élabore en coexistence avec un langage gestuel lui-même particularisation du langage corporel, comme l'est le langage facial des singes. Ainsi on doit penser que le langage

verbal incorpore ces autres langages et devient synthèse d'une activité exprimant un comportement donné. Par là il permet une participation globale de tous à un faire, à un rythme, à un chant ; il est prolongement de gestes et geste lui même en tant qu'attitude de tout le corps s'exprimant ; d'un corps non strictement particularisé car, au début, il est une donnée fondamentalement spécifique.

Ainsi le langage verbal a une fonction de continuité qui est encore renforcée par son rôle au sein de la reproduction et du contact entre membres de la communauté : Durant l'extérogestation, la voix de la mère et celle du père ont un rôle dans le développement de l'enfant, d'autant plus qu'à l'origine la parole devait avoir une composante chantée et donc comporter en elle un rythme plus accentué qu'elle n'en renferme actuellement. La parole est le contact à distance ; elle renforce le toucher comme celui-ci la complète. Ce faisant il y a également une jouissance provoquée par la mise en action du langage verbal (oralité) et l'on peut penser que dans une certaine mesure l'effet du rythme de la voix prolonge celui du rythme de l'utérus et probablement d'autres organes comme le cœur.

En conséquence il y a un équilibre qui s'établit au sein de la fonction de jouissance totale entre la bouche où phonation et nutrition sont sources de plaisir, et le sexe avec la reproduction.

Dans le développement harmonieux de l'être humain, cette fonction totale opère de façon rythmique en ce sens qu'à certains moments c'est une des zones de l'ensemble qui polarise la jouissance, les autres opérant pour ainsi dire en arrière fond, en résonance ; à un autre moment c'est une autre zone et ainsi de suite. En revanche le développement sans plénitude, inharmonique, conduit à ce qu'une zone devienne pré-

pondérante, c'est-à-dire que toute la jouissance tend à se réaliser à travers elle ; ainsi il y a des êtres où l'oralité est quasi exclusive, soit à travers la nourriture, soit à travers la langage verbal, comme il y en a d'autre où c'est la sexualité qui a tout envahi.

Ce développement non harmonieux qui implique une mutilation est fréquent de nos jours. En ce qui concerne la prépondérance presque exclusive de la sexualité, elle a même été théorisée : S. Freud et toute l'école psychanalytique, qui l'ont érigée en fondement de l'être humain. Ce faisant S. Freud ne se rendit pas compte qu'il interprétait un déséquilibre organique profond (sur l'origine duquel il n'est pas utile de discuter en détail pour le moment) et que lorsqu'il en est ainsi il y a toujours un organe ou une partie de l'organisme qui tend à effectuer la totalité du procès (donc mutilation parce qu'une fonction globale comme la jouissance ne peut s'accomplir que par diverses modalités de saisie, et c'est la sommation de ces dernières qui apporte la plénitude). En effet la fonction persiste —ici la fonction de jouissance qui implique la jonction aux êtres et au monde— mais elle se réalise à partir d'une zone qui, dit en termes biologiques, subit une espèce d'hypertélie.

La station verticale permettant une préhension-intervention est grosse d'un possible de séparations qui se réalisèrent provoquant des, déséquilibres importants pour l'espèce, générateurs de traumatismes qui ont jalonné son devenir. En conséquence il y eut nécessité de réalisation d'un phénomène de rééquilibration tendant à annihiler les effets de la séparation : le toucher.

La coordination des trois composantes de la fonction jouissance est sous la dépendance de l'encéphale. Je préfère parler d'encéphale parce qu'en réalité c'est la totalité de celui-ci qui

intervient et non uniquement le cerveau ; en tenant compte simultanément à l'esprit que ce n'est que pour faciliter l'exposition que je sépare l'encéphale du reste du corps, car en réalité toute fonction met en jeu la totalité de ce dernier. L'organisme est réordonné en fonction de chaque activité et pour la réaliser il y a des zones qui sont plus actives que d'autres.

Il en découle que la jouissance est en relation avec la représentation. L'être humain en même temps qu'il opère dans l'immédiat se représente l'activité en cours. Étant donné que la représentation peut être mémorisée, il s'ensuit inévitablement que toute perception, par exemple, est le produit immédiat de la jonction au monde en train de se produire et de la représentation (quitte à ce que, à un moment donné, la seconde soit modifiée par la première et réciproquement). Il est clair qu'au fur et à mesure du développement de l'espèce la représentation devient très importante et fonde un inné qui oriente les êtres humains dans une modalité de se capter entre eux et de capter le monde. Dès lors toute contradiction entre jonction au monde et représentation est un moment de crise pour l'espèce, comme on le constate dans l'histoire des sciences.

Cet inné n'est pas une donnée transcendante, extérieure à l'être humain immédiat ; il est le corollaire de son organisation biologique acquise au cours du procès d'anthropogénèse.

Originellement le langage verbal a une dimension essentiellement spécifique : il renforce la cohésion entre les fonctions (nutrition, motricité générale, utilisation des outils, reproduction, etc.) mais aussi entre les êtres humains. De ce moment là jusqu'à la formation des centres préfrontaux chez *Homo sapiens sapiens*, il y aura une certaine rigidité qui ne permet pas un épanouissement des divers éléments aussi bien du langage verbal que la technique ou de la représentation.

Toutefois dès le début on peut penser que le langage verbal a joué un rôle de simulation d'une activité et que là se trouve le germe de l'expérience (au sens scientifique). Cette simulation pourra avoir été réalisée ensuite grâce à des dessins, des schémas, comme elle peut l'être maintenant grâce aux ordinateurs.

Cette faculté est en liaison avec le pouvoir de désignation signalisation qui retentit essentiellement sur le procès de la représentation. En outre, le langage verbal renforce l'aptitude à la réflexion lui fournissant une assise, car il assure une espèce d'investigation de ce qui est advenu qui n'est pas une simple redondance du vécu.

Ainsi le langage est inséparable de la pensée, fonction qui permet au mieux de réaliser la représentation devenant non immédiate et opérateur de connaissance et d'action parce qu'elle va se placer entre l'être humain connaissant, percevant, et les éléments à connaître, à percevoir. Toutefois, on ne peut pas dire que le langage verbal exprime toute la pensée ; il y a certainement une pensée sans langage et il semble que dans l'hindouisme et le bouddhisme on essaye de retrouver une telle pensée ; un flux total de l'être pensant, connaissant qui, alors, se sent plus en continuité avec le cosmos puisqu'il n'y a pas de séparation, de tri, de choix, de sélection, etc., flux qui ne soit pas canalisé au niveau de l'encéphale en des segments donnés à travers le mécanisme de la conscientisation.¹²

Le langage verbal exprimerait en définitive une portion de la pensée de l'être humano-féminin conçue comme activité totale de celui-ci ; la portion non énonçable est définie comme inconscient, le *çā* de G. Groddeck.

Un autre aspect de la fonction de continuité, réalisée grâce au langage verbal apparaît dans la transmission qui est non

seulement synchronique, opérant entre les êtres contemporains, mais aussi diachronique, opérant entre membres de générations successives, de façon globale incluant la pensée, c'est-à-dire l'activité totale de l'espèce.

Le langage verbal est donc intimement lié à l'apprentissage, à l'aptitude à acquérir des connaissances au sujet du faire global de l'espèce, ce qui la définit, comme au sujets de faire particuliers au fur et à mesure que le faire spécifique devient de plus en plus immense et ne peut être acquis de façon immédiate par un être déterminé.

On comprend dès lors l'essentialité de la possession d'un organe de récapitulation de tout le devenir humain, permettant à chaque composant de l'espèce de se mettre potentiellement au niveau où elle est advenue : l'encéphale qui escamote la nécessité d'une transmission héréditaire de type génétique qui serait trop rigide, lestée de trop d'inertie et inhiberait tout possible de variation continue et d'acquisition immédiate.

4.3. Avec l'acquisition du langage verbal s'engendre ce qui deviendra la culture, c'est à dire ce qui à partir de la nature est élaboré par l'espèce et devient base de son développement ultérieur. Ce faisant se crée le possible de la séparation d'avec la nature et ce qui, ensuite, permet de l'effectuer. Ce phénomène est d'autant plus important que le langage verbal est une synthèse d'activités de l'espèce et que dans la mesure où il deviendra de plus en plus médiation entre les membres de la communauté, il se posera en tant qu'activité distincte séparée de la nature, activité en laquelle les hommes et les femmes pourront se retrouver et se fonder, d'où accélération du procès de séparation-distanciation.

Dans la mesure où l'on a déjà indiqué le procès de séparation inclus dans celui d'anthropogénèse ; procès qui s'exalte

avec celui d'individualisation, on doit dès maintenant indiquer une autre fonction de continuité du langage verbal, celle d'abolir la séparation, de colmater la brèche.

Il est important également de signaler que le langage verbal va retentir sur toutes les autres fonctions, qu'il va tendre à se les subordonner et ceci est déterminé par l'impulsion qui a provoqué sa genèse : la nécessité d'une jonction, d'un contact ; toute activité doit être signifiante. En ce sens le langage verbal est l'élément fondamental de la représentation et pour s'épanouir il a besoin que toute activité se déroule en activité propre déterminée par ses caractéristiques et activité signifiante ; il y a un redoublement, un faire immédiat et un faire médiat, signifiant. Ainsi manger n'est pas seulement une activité qui vise à assouvir une faim et donc à apporter une quantité d'énergie ; elle est également signalisatrice d'un comportement donné vis-à-vis de l'environnement et deviendra signe d'une participation qui fonde la communauté. Tout homme, toute femme doit se faire signifiant dans un système de référents donné pour être reconnu.

On a un lestage de toute activité qui est par là une métaactivité ou point de vue sur cette activité ; c'est ce lestage qui détermine de plus en plus l'espèce.

On peut également envisager l'apparition d'une signifiante base d'un langage propre aux diverses activités ou des objets de l'espèce, comme étant une compensation opérant au niveau de tout le corps : empêcher une polarisation trop excessive qui déséquilibrerait l'organisme.

Dit autrement : il s'agit en même temps que l'on opère, que l'on intervient, de se situer dans le continuum humain. Par là, on reste en contact, car le faire pourrait amener lui aussi une autonomisation. Donc le langage verbal permet à nouveau de maintenir la continuité.

Sous cette impulsion du langage verbal tout va être signifiant pour pouvoir être traduit en paroles, c'est-à-dire qu'il y a exaltation de la fonction-symbolique, sémiotique.

Là réside un autre danger : s'affronter uniquement au symbole et perdre de vue le référent, le support. C'est une autonomisation qui a pu souvent produire des troubles. Il est clair qu'au moment de son émergence cela ne peut pas être opérant, mais il est essentiel de signaler cela afin de comprendre le traumatisme qui affectera l'espèce.

Parler est un acte volontaire et, comme tel, avons— nous dit, il a la caractéristique de pouvoir être différé mais aussi, et c'est nouveau, de réactualiser un acte, ce qui renforce énormément la représentation, lui donnant une quasi matérialité vis-à-vis de laquelle le (ou les) locuteur pourront se distancier, d'autant plus que le langage verbal est apte à simuler (fonction par laquelle on fait jouer un possible, ultérieurement plusieurs) initiant un procès d'autonomisation qui, sous l'action de divers facteurs ultérieurs s'accomplira pleinement et fera du langage verbal une réalité despotique aliénante.

En Occident la représentation-désignation du langage indique bien ce phénomène : *muthos* et *logos*.

Pour saisir leur importance, on doit se reporter en amont de l'acquisition du langage verbal. L'être vivant est alors comme absorbé par sa représentation, tant tous deux forment une unité où il n'y a pas dissociation entre les deux mouvements qui fondent cette dernière : une projection à l'intérieur de l'être vivant de lui-même et de son environnement, et une projection de son être dans ce dernier : le territoire.

Avec le langage verbal il y a une distanciation entre les deux et une espèce de dialogue peut s'effectuer qui, à un moment donné, ultérieur, peut se faire avec escamotage de l'être support de cette représentation.

Lorsque la séparation d'avec la nature commence à s'effectuer le langage verbal, avons-nous dit, permet, par le phénomène sus-indiqué, de colmater la brèche et de la maintenir (ce qui la conjure), et de représenter ce moment fondateur du devenir particulier de l'espèce phylum. C'est ce que justement exprime le mythe puisqu'il est récit, parole donnée d'un élément fondateur (M. Eliade), phénomène absolument évident, transparent dans les mythes situant l'origine de l'ethnie, se considérant, d'ailleurs, comme l'espèce. Il est paradigmatique puisqu'il postule qu'une action donnée s'est déroulée à un moment déterminé de la vie de l'espèce qui n'a pas besoin d'être située dans le continuum vie, il ne peut pas y avoir de notion de temps, ni d'histoire, ni non plus d'origine. Il s'agit de la fondation de l'espèce qui se traduit souvent par un acte de métamorphose, une transformation essentielle ; c'est aussi sa justification vis-à-vis de la nature.

Ce qui est essentiel c'est que le mythe est fondateur et représente la création de l'espèce. On peut dire que tout mythe de fondation est une représentation de la particularisation de l'espèce au sein du continuum vie, qui est grosse d'une séparation. Cette instauration ne peut être efficace, et l'espèce ne peut continuer à persister dans sa nouvelle dimension qu'en réactualisant l'acte primordial, d'où les rites, les pratiques, etc. qu'il n'est pas nécessaire d'analyser ici. Il suffit de signaler pour caractériser l'essentialité du langage verbal pour l'espèce, et l'autre aspect de la détermination paradigmatique du mythe.

Cette interprétation du mythe semblerait confirmer la thèse de G. de Tarde (*Les lois de l'imitation*) sur l'essentialité de l'imitation (qui est un phénomène de répétition) posé comme une espèce d'instinct, dans tous les cas comme quelque chose de tout à fait inconscient (une espèce de som-

nambulisme dit-il). Elle est compatible également avec la représentation de M. Jousse pour qui la mimésis occupe une place essentielle opérant non seulement entre les hommes mais entre ceux-ci et les autres êtres vivants et avec les phénomènes naturels.

Toutefois pourquoi cette nécessité de se référer à un moment primordial où un fait déterminé exemplaire se serait produit qu'il s'agit de reproduire? La question n'est pas abordée par ces auteurs, ou est escamotée. On ne peut y répondre que si on tient compte du facteur d'insécurité, d'incertitude, voire d'angoisse qui accompagne la séparation d'avec la nature. L'immédiateté, l'évidence s'abolissent. Dès lors il faut bien s'appliquer à répéter l'acte qui fonde le nouveau devenir si on ne veut pas qu'il y ait destruction, fin du monde (crise de la présence ☞ selon E. De Martino). Ceci s'amplifiera avec le surgissement d'Homo sapiens sapiens.

Tant que les différentes communautés ne se séparèrent pas de façon effective de la nature et ne subirent pas une fragmentation en rapport avec le mouvement de la valeur d'échange, le mythe fut la représentation déterminante. Ensuite, et ce avec la fin de la tradition orale consécutive à l'apparition de l'écriture, l'acte de parler sera désigné par logos qui viendrait d'une racine signifiant recueillir, rassembler et qui connote l'idée d'un discours réglé discipliné pour la conquête de la vérité (E.U. : article « Mythe »).

Muthos est le produit d'une pensée rayonnante qui ne connaît pas la séparation intérieur-extérieur, logos est celui de la pensée linéaire. Lors de la supplantation de *muthos* par *logos*, en rapport avec le surgissement des sociétés de classe, il y eut une dévalorisation profonde du premier qui fut présenté comme « parole servant à créer l'illusion bienfaisante ou malfaisante » (E.U.) mais il ne fut pas possible d'extirper le

mythe ce qui aurait consisté une domestication précoce de la pensée, et c'est même ce qui s'opposa au mythe qui prit valeur mythique. (cf. bien plus tard le mythe de la science)

À deux moments de son évolution l'humanité occidentale désigne de manière différente une même activité biologique qui revêt des déterminations différentes. Cette essentialité retrouve dans la représentation surgie dans une zone non strictement occidentale bien que fondant un autre moment de la pensée de l'Occident : le judaïsme. Dieu est le verbe : « Dieu dit « que la lumière soit » et la lumière fut. ». Elle réapparaît dans le christianisme en tant que mouvement réformateur, prêchant la bonne parole, l'évangile.

Le langage verbal est donc conçu comme déterminant l'espèce et ceci ne se produit pas uniquement en Occident. En Afrique où la pratique de la palabre est encore fortement opérationnelle on a dans la représentation des Dogons, par exemple, une expression remarquable d'un rôle fondamental du langage (cf. ce que dit Ogotommeli dans *Dieu d'eau* de M. Griaule) et il y a une parenté avec la conception du *logos spermatikos* des grecs. Cette conception considère que la parole féconde (indication que cette représentation date du moment de l'agriculture) et dans la relation de locuteur à locuteur il y a un moyen terme : celui de locuteur à écouteur avec réversibilité des rôles, sinon il n'y aurait pas de dialogue effectif. En conséquence on peut dire que chacun tour à tour féconde et est fécondé, ce qui veut dire qu'on est tour à tour homme et femme et qu'ainsi se réalise l'androgynie que certains peuples considèrent comme étant le stade antérieur d'où dérive l'espèce actuelle. C'est le rêve d'une continuité.

On retrouve ici la dimension de jouissance de l'oralité ainsi que le mimétisme qui s'opère entre les divers pôles : sexe, main, bouche.

Ainsi le langage verbal amène une transformation dans le comportement de l'espèce et est lui-même transformé par les variations du mode de vie de celle-ci en relation par exemple avec le surgissement de l'agriculture et de la sédentarisation favorisant une linéarisation de la pensée et donc une réduction de la rayonnance du langage, de sa polysémie, en même temps qu'elle produit un opérateur de connaissance, la fécondation qui permet de se représenter autrement le langage verbal qui est l'organe (N. Chomsky) d'effectuation de la représentation.

Au cours des siècles on a une dégradation du mythe en fable, en conte, mais il a par là-même persisté et il réacquiert une certaine effectivité actuellement au sein de la science-fiction.

Le langage verbal a connu une évolution similaire : plus personne maintenant ne se laisse féconder, personne n'écoute, car il y a longtemps que l'on a oublié que parler impliquait de savoir écouter et personne n'est plus apte à féconder. Le langage verbal ne sert plus qu'à communiquer, à transmettre les injonctions d'un ordre social déterminé par le capital. Dès lors on comprend que la sexualité soit amenée à s'enfler car il faut exalter cette activité afin qu'elle puisse manifester la jouissance évanouie de l'oralité. D'où ce que l'on nomme les perversions sexuelles qui sont des tentatives de rééquilibrage, qui font appel à d'autres êtres vivants où à des prothèses, pour retrouver en définitive ce qui fut perdu.

Enfin un des éléments fondateurs du mythe : la nécessité de se situer dès que s'accomplit la rupture d'avec la nature persiste jusqu'à nos jours.

[...], mais la paléontologie rejoint le mythe dans le besoin physiologique et moral de se situer... Toutes les sciences du « qui suis-je? », « où suis-je? » ont donc réel-

lement le même rôle essentiel à jouer que la mythologie.
(LEROI-GOURHAN).

Si on ne se situe pas il n'y a pas de représentation possible et, dès lors, toute activité est inhibée.

A partir du moment où l'on a aboli la coupure, il n'y a plus un besoin « physiologique et moral de se situer » car on participe à une totalité. Il ne peut pas y avoir, d'angoisse ! C'est pourquoi notre étude vise surtout à situer l'errance afin de comprendre le moment actuel de notre devenir et à poser les données d'une autre dynamique sans pour cela postuler faire acte fondateur. Car ce serait implicitement affirmer une discontinuité totale avec le passé. Or nous l'avons maintes fois affirmé : divers possibles se plaçant dans la mouvance qui est la nôtre s'affirmèrent tout le long du devenir de l'espèce. L'espèce est elle-même l'intégration de ces possibles.

Si nous avons tant insisté sur le mythe c'est parce que sa production précède certainement l'apparition de Homo sapiens sapiens.







LE FEU.

5.1. Avec le feu intervient un élément fondamental dans la maturation du phylum-espèce qui aboutit à l'homme actuel (anthropogénèse).

La fonction de continuité opère d'abord car, le lieu où se fait le feu, le foyer (le mot avec ses extensions sémantiques indique bien son essentialité), est celui de l'union de la communauté où se vérifie un faire qui ne peut pas être individuel ; continuité en outre en ce sens que le feu n'a pu être produit que par l'action coordonnée de la main, des organes producteurs du langage verbal, de l'encéphale.

La maîtrise du feu n'a pas été acquise dans un but pratique immédiat, cuisson d'aliments, ou action sur des matériaux donnés, etc... puisqu'il aurait fallu que les êtres humains eussent d'abord fait l'expérience d'une cuisson et de son intérêt pour vouloir la produire de façon contrôlée. En revanche son utilisation immédiate est probablement liée à une nécessité de défense, ce qui a pu renforcer la volonté de vouloir le maîtriser.

Il est le produit de l'activité d'investigation de l'espèce, ce que certains réduisent à une activité ludique qui, à la limite, est celle de combiner des possibles, mais qui exprime en fait la volonté d'intervention sur l'environnement, donnée constante du phylum. A ce propos, il est bon de faire remar-

quer qu'à l'origine les découvertes se placent hors de la sphère de vie immédiate pratique. Elles provoquent un bouleversement en son sein et elles sont intégrées dans la production de cette sphère de telle sorte qu'à un certain moment donné il y a effectivement départ à partir de celle-ci pour essayer de la modifier, améliorer, etc. Mais l'activité d'investigation persiste toujours au-delà de cette sphère, en conséquence il peut y avoir un transfert de découverte d'une sphère à l'autre.

Ce à quoi on assiste historiquement c'est à la progressive prépondérance de la sphère de production qui mobilise toutes les activités sises en dehors d'elle afin d'accroître son efficacité.

En outre il arrive parfois que c'est parce qu'un être humain ne parvient pas à réaliser son projet dans la sphère non immédiate (ce que dans certaines limites, d'aucuns nomment le sacré) qu'il opère dans celle immédiate. Comme ces deux sphères ne sont pas séparées, comme notre exposé semblerait le laisser supposer, il arrive que c'est pour améliorer une représentation dans la sphère du sacré que finalement un être humain parvient à des découvertes concernant l'autre sphère (cf. J. Képler, I. Newton, etc...). Elles sont bien en continuité et toute action dans l'une a son efficace dans l'autre.

5.2 Grâce au feu l'espèce est placée devant un phénomène de transformation, métamorphose, qu'elle essaiera de plus en plus de contrôler ; ainsi naîtront cuisine, céramique, métallurgie, etc... Le pouvoir de création production, l'imagination, sont sollicités et exaltés, ce qui renforce l'espèce. En même temps elle va être attirée par cette dynamique d'intervention-maîtrise ce qui va la diriger vers des acquisitions di-

verses et, pour qu'il y ait harmonisation dans le tout de son savoir, il lui faudra accroître sa capacité de représentation.

Le feu est créateur de possibles et de formes (cf. en particulier les ombres) qu'il est possible de manipuler. En conséquence avec lui, l'espèce se trouve en présence d'un ferment d'imagination parce qu'il dévoile un monde inaccessible auparavant. On peut en percevoir le retentissement dans le mythe de la caverne de Platon.

Du fait de sa contrôlabilité, il va permettre de créer un pôle de connu à partir duquel par l'analogie et la métaphore (fonction de continuité) l'espèce va pouvoir imaginer, concevoir, se représenter des phénomènes : la vie, l'amour. Il est l'un des premiers opérateurs de connaissance qui va contraindre à l'élaboration d'une représentation plus vaste dont la cohérence doit être rigoureuse (ce qui est un présupposé de la logique) sinon elle serait inopérante, inutilisable.

De ce fait si l'accroissement de l'encéphale est un des éléments fondamentaux qui a permis de maîtriser le feu, réciproquement cette acquisition va obliger l'espèce à développer l'imagination sinon elle ne serait pas en mesure de produire une représentation apte à englober tout ce que l'activité immédiate engendre et à lui permettre d'actualiser ainsi son procès de vie. C'est cette pression qui explique l'apparition ultérieure des centres préfrontaux. Or il est intéressant de noter que les découvertes récentes mettent en évidence la difficulté de placer une coupure nette entre les derniers Homo erectus et les premiers sapiens, de telle sorte que certains savants en arrivent à attribuer à ce dernier une ancienneté de 150.000 ans (cf. le cas de l'homme de Broken Hill) ; de-même qu'il est difficile de connaître l'ancienneté exacte de la maîtrise du feu qui a pu être réalisée à différentes périodes séparées par de longs intervalles et en divers endroits.¹³

Cette continuité entre Homo erectus et Homo sapiens sapiens se perçoit non seulement sur le plan anatomique : accroissement de la capacité encéphalique, par exemple, mais aussi dans le développement techno-culturel ; outre les améliorations de la taille des outils avec l'acquisition de la maîtrise de la symétrie, on doit noter les progrès dans la construction d'un habitat et donc la production d'un monde plus autonomisé qui implique une séparation possible, il y a la manifestation esthétique. Tout cela n'a pu qu'influer profondément sur le langage verbal et faire pression, comme indiqué plus haut, sur le développement de l'encéphale.

Or en exerçant une pression dans le sens de la production de l'imagination, le développement de l'espèce tend à accroître la fonction de continuité, car l'imagination renferme une telle détermination fondamentale, bien qu'on puisse également lui trouver une aptitude à poser le discontinu (B. de Spinoza).

5.3. Le feu opère aussi au sein d'une fonction de discontinuité parce qu'il permet de séparer la communauté du milieu ambiant dans ses composants vivants (protection contre les prédateurs) et dans sa composition climatique. Dans ce cas l'espèce se met hors saison, hors du déroulement du cycle naturel et tend à dépasser sa détermination biologique.

Il y a une première rupture importante avec le phénomène vie dans la mesure où pour faire du feu les êtres humains la détruisent. Mais ce dut être assez limité à l'origine, d'une part à cause de difficultés pratiques de faire brûler (les végétaux ne sont pas toujours secs), et d'autre part à cause d'un refus inconscient, inné de tuer !

La maîtrise du feu est le présupposé d'un devenir hors nature dans sa dimension immédiate comme cela se réalise avec la métallurgie et la cuisine.

Il est certain que dans un premier temps les êtres humains ont voulu reproduire-mimer la nature exprimant par là leur liaison-attachement profond, mais par suite de l'incorporation des découvertes dans la sphère de vie immédiate productive, il y eut autonomisation de plus en plus grande et séparation, comme on peut s'en rendre compte par exemple quand on étudie l'évolution de l'alchimie et celle qui va de cette dernière à la chimie.

Le feu en permettant l'accroissement du domaine de vie va conduire l'espèce à une séparation de plus en plus grande vis-à-vis du milieu grâce à un énorme développement de la technique. Mais la production imitation des phénomènes naturels témoigne d'une volonté de maintenir aussi une union avec la nature remise en cause par l'activité technicienne.

5.4. C'est avec l'agriculture que le feu opère une discontinuité radicale. En effet ce n'est qu'à l'aide de ce dernier que les hommes du néolithique parvinrent à défricher de vastes zones où ils pratiquèrent la culture des plantes ; ce faisant ils opéraient une distanciation fondamentale avec la nature originelle —qui devient une nature anthropique— fondant de façon plus aiguë la coupure, abolissant l'immédiateté primordiale.

La discontinuité opère également dans la mesure où grâce au feu, il y a renforcement du possible d'individuation. En effet on a beaucoup insisté sur l'aspect continu de telle sorte que beaucoup de savants sont allés jusqu'à parler du feu comme d'un élément de « socialisation », comme si les individus avaient pu exister à cette époque.

On a escamoté la fonction discontinue et on n'a pas compris que le feu est un présupposé lointain à leur apparition car ce n'est que s'il y a réalisation d'une importante sécurité pour la communauté qu'il peut y avoir épanouissement en son sein de divers possibles et, en conséquence, possibilité pour l'imagination de l'espèce de fonctionner. Or l'individu doit se concevoir comme une production de l'imagination de celle-ci.

5.5. Peut-être que le feu fut un des premiers opérateurs de la connaissance parce qu'il fut facile d'établir des analogies entre la chaleur qu'il dégage et celle engendrée par la vie, l'amour. Toutefois il est difficile d'affirmer qu'il ait été maîtrisé à cause d'une pulsion sexuelle, bien que la sexualité ait pu jouer, ensuite, pour représenter le mécanisme de sa production.

En ce qui concerne la vie, le rapport fut pensé, parfois, de façon très étroite à tel point que certaines ethnies envisagèrent la possibilité de faire revivre un mort en le réchauffant, d'où la pratique de l'incinération.

Quand la dynamique du pur et de l'impur s'instaurera, à la suite de la mise en place des interdits, le feu acquérera une autre détermination : la purification (à ce moment là l'incinération pourra être faite dans ce but).

Le feu fut, évidemment, mis en rapport avec le soleil et tous deux avec l'amour, la sexualité, surtout après l'instauration de l'agriculture avec qui prend naissance l'opérateur fécondité : le soleil en tant que phallus, dont le gland est embrasé, féconde quotidiennement la terre qu'il pénètre le soir pour s'en retirer le matin.

Enfin on ne peut pas ne pas rappeler le rapport du feu à la lumière, qui si elle est posée en général en relation avec le

jour et le ciel, elle est potentialisée par lui. Or la lumière a une importance considérable au sein de la pensée de type manichéen fonctionnant avec le dualisme fondamental entre ténèbres et lumière. Cette dernière devenue représentation autonomisée devient principe d'explication qui sous sa forme la plus rationnelle est l'illuminisme = *Aufklärung*.

Avec l'autonomisation du pouvoir le feu va devenir une propriété ou un attribut des souverains qu'ils soient terrestres ou célestes, à cause de son pouvoir destructeur, apte à semer la terreur et donc à faire ployer la volonté des autres, ou à cause de sa vertu purificatrice comme chez les chrétiens.

L'utilisation du feu détermine un vaste cycle de développement de l'espèce : il y a au moins 400.000 ans, à partir du mouvement mécanique il y a production de chaleur, le feu ; à la fin du XVIIIème siècle, la chaleur va permettre de produire un mouvement mécanique : la machine à vapeur.

En conséquence la production d'énergie nucléaire pose un autre rapport au feu.

Ces quelques remarques au sujet du feu nous imposent — en faisant un bond jusqu'à nos jours — d'envisager autrement ce dernier. À partir du moment où l'on se pénètre bien de sa capacité de destruction, on ne peut plus accepter de faire du feu pour le simple plaisir de faire errer son imagination, sans parler du rejet absolument nécessaire de son utilisation pour éliminer les « mauvaises herbes », ou les résidus de tailles et de récoltes.

L'espèce humaine devra se resituer par rapport au feu comme par rapport aux trois éléments : air, terre, eau (qu'on peut considérer comme des équivalents généraux), en affirmant un autre mode d'être, une autre réalité.





LE DÉVERROUILLAGE DES ZONES PRÉFRONTALES.

6.1. L'émergence de Homo sapiens sapiens est en relation avec la libération de la zone faciale et le développement des lobes préfrontaux du cerveau que l'on peut considérer comme étant les supports de l'imagination¹⁴ (plus de relations strictes entre un centre nerveux et un organe, mais un grand nombre de possibilités de relations entre différentes parties de l'encéphale, avec présence de neurones disponibles, car non liés), de toute action (dans son sens total incluant théorie et pratique) non strictement déterminée par un schème biologique inscrit, programmé dans le cerveau. La partie de celui-ci qui opère de cette façon peut être considérée, à la suite de A. Leroi-Gourhan, comme un cerveau technique. On a, toujours selon A. Leroi-Gourhan, un déblocage, un déverrouillage qui permet le développement de l'imagination qui est fondamentalement une fonction de continuité dans la mesure où elle permet une représentation de la totalité de l'être humano-féminin et du milieu où il vit, et surtout parce qu'elle est apte à englober, intégrer le continuum ; grâce à l'imagination l'espèce embrasse tout l'univers. Son émergence témoigne de la continuité dans la poussée évolutive tendant à acquérir une possibilité d'intervention toujours plus efficace.

Sur le plan de l'activité cognitive il est évident que la faculté de généraliser une connaissance d'un domaine à un autre qui peut être plus vaste, l'analogie, la métaphore (ainsi qu'à des titres divers les autres tropes) — productions essentielles d'une fonction de continuité — ne sont possibles qu'à cause de l'imagination.

Le déverrouillage préfrontal est donc ce qui parachève la formation de l'encéphale, moment fondamental de l'anthropogénèse qui se caractérise par une opération de synthèse, en ce sens qu'elle intègre toutes les acquisitions antérieures. Réciproquement cela implique que son développement ne put pleinement se réaliser que lorsque les autres organes, main, larynx, etc... dont l'activité est déterminante dans l'anthropogénèse, eurent atteint leur plénitude ; tandis qu'à partir de ce stade, la nouvelle structure de l'encéphale va avoir une influence sur ces derniers.

L'encéphale est un organe de signalisation, de là l'importance du langage verbal, deuxième système de signalisation ; de confrontation^α ce qui permet à l'espèce de se situer et donc d'adapter efficacement son comportement en fonction de tout changement de milieu ; de mémorisation en tant qu'acquisition de mémoire, ou mémoire médiate par opposition à la mémoire immédiate qui est le retentissement direct des événements du monde sur l'être vivant et leur rémanence ; de jonction médiate au cosmos et c'est là qu'opère l'imagination ; d'intégration qui est non seulement la faculté de som-

α C'est Leroi-Gourhan qui affirme cela. ¶ Il semblerait qu'aux divers moments historiques, il y ait comme un développement privilégié d'une fonction donnée de l'encéphale. Ainsi la fonction de confrontation (et donc d'analyse) est exaltée lors de la genèse du mouvement de la valeur d'échange.

mer différents éléments, mais celle d'inclure un élément dans un tout, de le connecter à lui, ce qui implique la cohérence ; de la représentation opérante pouvant se traduire directement en action.

Toutes ces fonctions n'opèrent pas séparément. Ainsi l'imagination exalte la capacité de signalisation, donc celle du langage verbal ; tout peut devenir signifiant, ce qui oblige accroître la puissance d'intégration. Cette dernière, qui est en même temps fonction de régulation du procès de vie de l'espèce, est en relation étroite avec l'imagination qui est vraiment la dimension caractéristique de l'espèce.

Cette interdépendance se révèle de façon prégnante si on tient compte que l'imagination a une autre dimension qui la fait participer de la fonction de discontinuité parce qu'elle permet le surgissement des possibles qui fonde la séparation d'avec la sphère immédiate. En effet, si par l'imagination l'espèce accède à la découverte d'un possible qui lui pose une discontinuité par rapport à son devenir, cela lui impose un effort d'intégration pour rétablir la continuité, réalisable seulement au niveau de la représentation, et c'est l'imagination qui, ici encore opère. Et l'on doit ajouter qu'elle n'opère en discontinu que parce qu'il y a eu une discontinuité qui induit chez l'être humain un comportement de séparation, car les possibles peuvent être envisagés comme autant de modalités de ce qui est, du continuum ; ou comme, la coupure avec la nature advenant, des points d'appui pour des diversifications séparatrices.

Ces fonctions sont aussi en rapport avec la détermination radicale de l'espèce humano-féminine qui est l'espèce phylum en qui le procès de vie tend à se développer dans l'intensité et la réflexivité. Cette dernière ne peut se réaliser que si le tout par rapport auquel elle opère ne s'évanouit pas. En

conséquence la mémoire est exaltée car elle doit en quelque sorte conserver tout l'advenu de la vie. Il en est de même de la représentation. Cela traduit simultanément la nécessité pour l'espèce de maintenir la continuité avec tout le phénomène vie au moment où elle tend à s'en séparer (cf. I.8)¹⁵

6.2. L'émergence de l'imagination en tant que fonction prépondérante renforce la dimension *Gemeinwesen* de l'Homme et retentit directement sur le langage verbal. Le surgissement des possibles va se manifester au travers de ce dernier et l'une des formes les plus aiguës de cette manifestation est la négation.

On peut penser que la négation sous sa forme simple qui est l'affirmation d'une absence devait préexister à l'émergence d'*Homo sapiens sapiens* mais la négation sous sa forme réfléchie qui affirme en même temps (dans une présence) une autre réalité qui peut n'être qu'imaginée, donc effective immédiatement que dans la représentation, ne peut apparaître que plus tard, car dans ce cas l'imagination est nécessaire sinon l'être humain se heurterait à un vide. Il faut un certain développement psychique avant qu'il ne puisse soutenir cela, d'où la nécessité d'un substitut.

Ensuite on a la négation en tant que refus qui pose la discontinuité brutale tandis que la négation en tant qu'affirmation d'une absence se déroule dans le continu. Toutefois il ne faut pas négliger le fait que nier une absence peut être, au contraire, affirmation d'une continuité par refus d'une séparation, c'est une autre façon de maintenir le contact avec la personne ou l'objet.

Cette possibilité de la négation dans sa nouvelle dimension avec affirmation de possibles est en liaison avec une diversification au sein de l'espèce, qui aurait pu aller jusqu'à

une cladisation (formation d'espèces nouvelles, cf. A. Leroi-Gourhan) qui est une tendance du phénomène vie. En fait le phénomène s'est arrêté à la formation d'ethnies caractérisées par une langue déterminée, différenciée des autres, chacune érigeant une barrière de compréhension entre les ethnies rendant extrêmement difficiles les unions ce qui, sur un certain espace de temps, pouvait conduire à divers isolats points de départ d'espèces nouvelles. Le phénomène a une détermination paléontologique puisque chaque ethnie tendait à s'affirmer comme l'espèce et à nier les autres.

Il est à noter, en faisant à nouveau un bond jusqu'à nos jours, que c'est seulement avec la généralisation du capital à la surface de la planète que le risque de cladisation est finalement enrayé, mais c'est au prix d'une destruction des particularités et donc d'un appauvrissement substantiel du patrimoine humain. Mais cela fait saillir simultanément à la fois la force du procès de diversification et celui d'unification ce qui fonde la nécessité de considérer le phénomène capital dans une perspective paléontologique, ne serait que pour délimiter la fin de la phase de l'expansion de l'espèce-phylum, et que l'on doive se poser la question du rééquilibrage, maintenant extrêmement nécessaire au sein de l'espèce qui est unifiée. Comment peut-elle manifester le divers, expression des possibles, que tout composant de l'espèce perçoit, sans rompre son unité, en maintenant cohérence et compatibilité entre tous ses membres?

Le langage verbal est donc ce qui permet la diversification au sein de l'espèce et ce en liaison avec les divers milieux qu'elle conquerrait en poursuivant l'effort d'extension déjà considérable avec *Homo erectus*. Chaque milieu différent imposait un comportement divers à l'espèce, ce qui se traduisait dans le langage qui est l'expression de tout le comportement

en tant que mode d'être et réflexivité de celui-ci, d'où la production de langues diverses. Chaque langue exprimait une modalité de relation au cosmos et entre les ethnies.

6.3. Le surgissement des possibles engendre le problème de la sécurité et celui de la réalité au monde. Si tout est possible qu'est-ce qui est réel? C'est de là que date toute la dynamique de l'érection de tabous (déterminé aussi par d'autres raisons que nous verrons ultérieurement) afin de garantir un ethos, un comportement donné. Il engendre aussi le possible le plus déterminant pour le devenir de l'espèce : celui de l'individu, et ce directement en relation avec le langage verbal. Nier, permet d'édifier une représentation en écart, en marge de celle de la communauté ou, tout au moins, en tant que variation importante de celle-ci. Ainsi le langage verbal instrument fondamental de la Gemeinwesen parce que qu'il réalise sa représentation et sa transmission en même temps que sa jouissance dans le dire, est également l'opérateur d'individualisation de base — mais qui n'est pas suffisant — pour produire l'individu. Dès lors le mouvement de séparation de l'espèce vis-à-vis de la nature en tant que communauté et de l'individu vis-à-vis de l'espèce ainsi que de la Gemeinwesen est posé.

Au niveau historique où nous raisonnons, pour le moment, c'est la formation des ethnies qui est déterminante, et dans ce cas ce sont les phénomènes géographiques, climatiques qui sont essentiels parce qu'ils favorisent l'isolement et imposent des variations dans le régime alimentaire provoquant un bouleversement du rapport au monde ; d'autant plus que la nourriture n'a pas seulement une détermination immédiate : ce qui est nécessaire pour calmer la faim ; mais une détermination dans la relation des êtres humains entre eux : elle est une affirmation de la parenté et de l'originalité de l'ethnie.

Le langage verbal apparaît comme étant apte à fonder une réalité, comme l'indiquent les mythes de création. Il est une présupposition essentielle à la production de l'individu, à la formation de communautés artificielles telles que les sociétés secrètes ou les rackets actuels qui adoptent un langage particulier qui érige une barrière entre elles et le monde environnant. En outre, l'individu une fois produit peut accéder à une universalité, à une communauté illusoire grâce au langage verbal ; il peut se créer un monde. De là la possibilité de divers délires de folie. Enfin, étant de plus en plus une médiation, il s'autonomise et devient une réalité indépendante que rien ne vient plus contrôler, réguler. Dès lors, il peut opérer une brèche dans la totalité de l'espèce (folie spécifique) si celle-ci ne parvient pas à retrouver l'immédiateté.

Tous ces phénomènes acquièrent d'autant plus d'impact qu'ils viennent se greffer sur un acquit général de l'espèce : la perception profonde de la Gemeinwesen comme cela ressort à travers la pratique de l'inhumation qui est en définitive préservation de la continuité. De même en ce qui concerne la dimension esthétique, que nous avons vue s'affirmer dès Homo erectus, qui exprime la sensibilité de l'espèce à son environnement, à son devenir par rapport à lui, et son mode de se situer par rapport à ces deux phénomènes.

L'inhumation n'est pas, au départ une expression pure et simple d'une métaphysique, ce qui impliquerait la séparation réalisée posant la dualité du monde, mais il est évident que cela pose le possible de celle-ci à partir du moment où cette séparation adviendra posant deux mondes et deux vies.

Cependant même lorsque la séparation tendra à s'effectuer, la mort n'aura pas encore sa dimension métaphysique et religieuse qu'on veut rétrospectivement lui accorder, elle est plutôt vécue comme une initiation à une autre vie,

d'où les pratiques d'enterrer les humains en position fœtale, ainsi que, ultérieurement, la construction de tombes ayant une forme et une structure en ressemblance avec l'utérus. Ce disant nous ne nions pas l'intervention d'autres déterminations dont il sera fait état plus loin.

C'est à ce propos qu'il convient de marquer l'importance de l'initiation à partir du moment où la vie n'est plus une donnée immédiate, où il y a une naissance en la communauté, culturelle ; comme si seule cette deuxième permettait d'accéder à une réalité.

Ce n'est pas un simple apprentissage car l'enfant doit montrer sa capacité à être membre de la communauté et, en même temps, celle-ci doit se vérifier en tant que telle, ainsi que sa puissance.

La mort a une autre importance : à partir d'une réflexion sur, elle, non posée comme une calamité, une désolation, mais en tant que phénomène d'une totalité qu'on ne parvient pas réellement à intégrer, elle va focaliser une recherche sur la réalité de l'espèce.

Plus tard la mort va être posée en tant que rupture-séparation d'avec la communauté totale, même si l'être tend être inséré à celle des Hommes. Les anciens égyptiens ont été traumatisés par le phénomène de la mort. L'on ne peut comprendre ce traumatisme que si on ne le considère pas d'une façon immédiate mais en rapport avec le drame profond que constitue pour l'espèce sa séparation d'avec la nature.

Le christianisme exprime une séparation plus poussée : la réunion-résurrection ne concerne que la communauté humaine séparée de la vie !

6.4. En ce qui concerne l'esthétique le surgissement du phénomène de séparation plus accusé que lors des phénomènes an-

térieurs va renforcer son rôle dans la fonction de continuité ; elle va servir à représenter et à refaire vivre ce que l'espèce est en train de perdre, en même temps, et c'est là que l'imagination est déterminante, qu'elle va représenter des possibles que l'espèce n'a jamais empruntés mais que le phénomène vie a pu effectuer et dont l'espèce garde en sa profondeur une nostalgie qui est déterminée par un principe de complétude, d'anti-mutilation. C'est pourquoi l'espèce-phylum est bien le phénomène vie dans son intensivité.

Ce que les êtres humains ont représenté sur les parois des cavernes était un monde dont ils se séparaient ; par là ils transmettaient à leurs descendants les indications nécessaires pour qu'ils puissent se représenter ce qu'ils furent, même si ce ne fut pas le but conscient, immédiat, poursuivi. Dès lors on peut penser que les diverses manifestations artistiques dans l'ordre pictural et scriptural sont comme des discours permettant un dialogue entre les diverses générations.

Ce mélange de représentations de moments révolus et de possibles non réalisables par l'espèce, ou même par la vie, se retrouve à divers moments de son devenir, ainsi en Occident lors de la Renaissance, les classifications animales regroupent à la fois des êtres réels, des êtres imaginaires (imaginés, accordant à la nature un surcroît de nature !). On en verra l'importance en fonction de la séparation.

Il se manifeste de plus en plus la nécessité d'une représentation totale (prépondérance de l'encéphale) qui donne en quelque sorte le cadre de vie à l'espèce qui, se séparant de la nature, n'a plus de référent stable, qui soit en même temps capable de la maintenir en continuité avec ce dont elle se sépare. Il est important dès lors de déterminer en quoi cela peut retentir sur la biologie de l'espèce. Il est clair que ceci a un impact direct sur le système d'ajustement au milieu, d'équili-

bration, de relation entre membres de la communauté, etc., (d'où l'importance accrue du toucher), c'est-à-dire sur le psychisme qui n'est pas quelque chose de purement extérieur au biologique ou son simple prolongement. Cependant il est clair que à un moment donné le retentissement peut être tel qu'il affecte même la sphère de vie immédiate.

6.5. L'importance de plus en plus grande de l'imagination a eu des conséquences sur le développement de la technique comme c'est attesté par les découvertes préhistoriques qui montrent qu'avec l'émergence d' Homo sapiens sapiens il y a une accélération dans le procès d'inventions techniques, ce qui ne peut pas être sans effet sur la représentation d'elle-même de l'espèce en tant qu'interventionniste ; phénomène qui a dû modifier la représentation globale et intervenir sur la culture qui ne s'exprime d'ailleurs qu'au travers de cultures, par suite du mouvement de séparation dont il a été question auparavant.

Il est à remarquer que cultiver implique une idée de séparation pour pouvoir obtenir une espèce végétale donnée. Donc par extension l'Homme se cultive afin de se différencier dans les deux sens du mot : produire une différence par rapport à la nature, et une diversification au sein de l'espèce.

Ainsi Homo sapiens sapiens se définit fondamentalement, comme l'affirment certains savants, par sa non spécialisation qui dérive de la libération de la main, qui n'est plus englobée dans un processus de locomotion, par la production de l'outil par tout le corps et, enfin — pour ne récapituler que les moments extrêmes — par le déploiement des centres préfrontaux.

Le premier moment l'a fait échapper à la spécialisation anatomique, puisque la création d'outils permet de répondre

aux impératifs de diverses situations sans se spécialiser dans chacune. Le deuxième moment la fait échapper à la spécialisation technique, c'est-à-dire au fait de s'enraciner dans une conduite déterminée lui permettant grâce à des outils donnés, de résoudre au mieux une situation précise. Il n'y a pas fixation dans une réponse technique.

Dès lors il apparaît — comme l'ont senti divers penseurs au cours de l'histoire — que l'espèce n'a pas un monde qui lui soit particulier, et l'on peut ajouter que la technicité la pousse à trouver son monde véritable celui où elle pourra s'épanouir dans toutes ses potentialités. Toutefois ceci risquait de se limiter à de simples réponses immédiates aux sollicitations du milieu, si la libération des centres préfrontaux n'était pas venue ouvrir le champ des possibles.

Homo sapiens sapiens n'a donc pas une nature définie irrévocablement, ni un monde (Umwelt) précis où elle puisse se réaliser comme cela s'actualise chez les animaux qui occupent une place déterminée dans tout le réseau du monde vivant. Elle devra donc trouver sa nature et son monde afin de pouvoir effectuer au mieux le procès de vie qu'elle représente : par la manifestation des possibles, elle est la vie dans son intensivité. C'est pourquoi l'espèce a-t-elle pu être conçue comme le miroir de tous les êtres vivants. En réalité elle est plus que cela puisqu'elle est apte à imaginer ce qui ne s'est pas réalisé ici, sur la terre, et surtout, elle peut concevoir des modalités de réalisations diverses.

Il faut donc que l'espèce crée son monde au sein de la vie en tant que réflexivité.

La recherche d'un monde est également recherche d'une sécurité, d'un fondement d'être, d'où les diverses angoisses de l'espèce : peur de la fin du monde, de la folie, de la perte de sa propre réalité, etc. qui se sont surtout manifestées aux mo-

ments de crise du développement de celle-ci. Tandis qu'au niveau individuel c'est au cours des moments particuliers du procès de vie que l'inquiétude surgissait : passage de la veille au sommeil et réciproquement, le rêve etc. De même qu'il y eut toujours une certaine suspicion vis-à-vis de la rêverie (rêve éveillé) qui est en même temps imprégnation du monde ambiant et activité imaginative où tous les possibles semblent atteindre une effectivité.

La séparation de la communauté est pour l'être individuel le pire des événements puisqu'il fonde sa solitude qui est intolérable, et son insécurité. Il en est de même pour l'espèce : en se séparant de la nature elle plonge dans la solitude qu'elle essaye de conjurer en produisant diverses représentations qui sont autant de manifestations de l'errance.

Le besoin de sécurité est à la racine de l'errance ; c'est à dire en définitive la fixation dans une conduite qui donne à l'espèce une réalité stable, mais qui la conduit à avoir son être manifesté en inadéquation à sa biologie — comme on peut le constater tout particulièrement avec l'alimentation — et en opposition à la réalisation du procès de vie en sa totalité. Elle est à la base de la formation d'un monde extranature produit d'un développement prodigieux de la technique où, finalement, l'espèce domestiquée, est bloquée dans son devenir, fixée dans ses prothèses. Ainsi ce dont avaient eu peur les anciens et particulièrement les grecs : être fixé à la nature, en être esclaves s'est réalisé d'une autre façon.

Cette domination de la technique ne concerne pas seulement celle qui est liée au corps, mais celle liée à l'esprit : la magie qui veut courtcircuiter la pratique manuelle grâce à une pensée directement agissante, puis toutes les représentations qui ont pris sa place, jusqu'à la logique actuelle.

En définitive il y a deux dangers : se confier totalement à la technique qui est dans une grande mesure une mimésis et qui, de ce fait, tend à fixer ; s'abandonner à l'imagination qui explore et explose, ce qui peut conduire à une autonomisation qui fasse perdre tout contact avec la réalité.

Ce qu'enseignent les mythes, croyances, etc., provenant du plus lointain passé de l'espèce, c'est le double mouvement de se confier à la technique définie de façon large, et celui d'y échapper.

Que sont les rites sinon des techniques de sécurisation. Il en est de même de la réalisation des archétypes dont nous parle tant M. Eliade :

[...] c'est bien plutôt de ce besoin que l'homme éprouve constamment de réaliser les archétypes jusqu'au niveau les plus vils et les plus impurs de son existence immédiate. (1959 : 324)

Il semblerait que l'espèce ait craint de se confier à l'imagination, à une investigation des possibles parce qu'elle est génératrice d'insécurisation et donc d'angoisse. Il fallait donc compenser la tentation de l'imaginaire par une observation stricte des rites (processus de domestication), par une réactualisation d'un procédé, d'une technique éprouvée, garantie d'une relation effective et efficiente à la réalité.

Toutefois, à l'heure actuelle, l'opposition technique imagination n'est plus aussi rigoureuse dans la mesure où la première ne peut se développer qu'à l'aide de la seconde, et du fait que le devenir du capital tend à rendre caduc tout ce qui est acquis grâce à l'innovation.

L'espèce phylum après avoir échappé à la spécialisation anatomique, à celle technique, doit abandonner son errance en accédant à la certitude de sa réalité et de sa nécessité au sein du procès de vie dans sa totalité. Elle n'a plus besoin de

se créer des référentiels externes, placés dans un au-delà afin de se fonder (cf. les diverses religions et autres représentations thérapeutiques), mais elle doit vivre l'immédiat de sa réalité qui est l'accession de tout le monde vivant à la réflexivité.

La formation d'Homo sapiens sapiens il y a environ 40000 ans semble s'accompagner de l'extinction du phénomène biologique direct. On a vu que diverses acquisitions biologiques induisirent la nécessité de rééquilibration qui déterminèrent un changement de comportement chez l'espèce évoluant. Ensuite ce furent des acquisitions culturelles qui ont nécessité des rééquilibration stimulant de façon différenciée l'activité organique de l'être humano-féminin. Ceci se fit au cours de crises plus ou moins graves, mais il y eut chaque fois accès à un équilibre permettant la développement ultérieur, jusqu'à notre époque actuelle où il y a une inadéquation de plus en plus criante entre l'être biologique de l'espèce et le mode qu'elle a de se manifester. Autrement dit la dimension biologique de l'espèce ne peut plus être escamotée comme elle le fut durant des millénaires. Celle-ci ne peut plus opérer en dépit de sa réalité biologique.

Avec l'émergence d'Homo sapiens sapiens s'affirment tous les pré-supposés de l'errance mais non encore les éléments permettant son effectuation. Ceux-ci vont se manifester de façon séparée en diverses zones de la planète ; mais ce n'est qu'en Occident qu'ils vont finalement se sommer ; puis, à partir de celui-ci, l'errance engendrée se généralise à toute la planète : ce sera le devenir du capital.



INTERMEZZO.

DANS le devenir de Homo sapiens considéré comme incluant Homo sapiens néanderthalensis et Homo sapiens sapiens, il y a trois moments essentiels.

L'instauration de la pratique de la chasse qui fonde l'espèce dans sa caractéristique d'animal chez qui le procès de connaissance devient une médiation essentielle du procès de vie, qui permet la fondation d'un monde (*Umwelt*) propre à l'espèce qui la sécurise et lui donne sa réalité, fondant par là une sorte de solipsisme spécifique.

L'agriculture qui, avec la sédentarisation, initie le procès de domestication qui s'amplifie avec le surgissement de l'État qui tend à se poser permanent (complément à la sédentarisation) réalisant une hypostase de l'être lequel est une abstraction.

Le mouvement de la valeur et celui du capital. Dans ce cas il y a mise en mouvement des choses qui vont établir un lien entre les diverses communautés, ce qui va retentir sur les États et sur le comportement des hommes et des femmes réalisant une interdépendance, support matériel à la substance immatérielle de la valeur puis du capital devenant communauté.

Les deux premiers phénomènes ont tendance à opérer une sorte de cladisation qui aboutit à la production d'ethnies et qui s'exprime le mieux au travers d'États engendrés du sein des communautés. Toutefois ce mouvement de parcellisation

de l'espèce a été contrebalancé par celui de l'englobement de diverses ethnies lors de la formation d'empires.

En revanche le troisième phénomène se présente comme unificateur et, au moment du triomphe du capital, il se produit une homogénéisation qui tend à éliminer tout le divers humano-féminin.

Tout cela retentit également sur la structuration de l'espèce. Durant toute la période allant de l'instauration de la chasse à nos jours le rapport entre les sexes varie : avec la chasse les hommes tendent à établir leur suprématie qui est remise en cause lorsque les femmes découvrent l'agriculture. Elles accèdent alors à une prépondérance qui sera abolie lors du triomphe des peuples pasteurs et des nomades sur les agriculteurs, et qui aboutit en définitive à une sédentarisation et à l'établissement d'un équilibre entre agriculture et élevage. L'assujettissement de la femme perdure jusque sous la domination du capital. Maintenant le problème du rapport entre les sexes se résout autrement par suite de leur évanescence...

Le capital devenu représentation parachevant à la fois son anthropomorphose et sa naturalisation (devenir nature) réalise le projet de l'espèce : la formation d'un monde intermédiaire entre elle et le cosmos, la nature, vaste médiation sécurisante.

La faillite (l'aporie fondamentale) c'est qu'il y a échappement du capital, donc séparation des éléments, espèce et représentation, en même temps que le phénomène capital se nie lui-même par substantialisation. Donc à la fin du mouvement on a un phénomène similaire à celui initial, celui où s'opéra la coupure, et il y a un risque de dissolution totale, car cette fois cela concerne l'espèce entière et les différentes formes de vie. En conséquence la seule solution réside dans l'émergence d'une autre espèce.



LA CHASSE.

7.1. En ce qui concerne la chasse, il faut préciser qu'il s'agit de la chasse au gros gibier. Dans la période antérieure à *Homo sapiens néanderthalensis* (avant 130 000 ans environ) on n'a pas réellement la chasse, car ce qui est désigné sous ce nom participe plutôt de la cueillette. Il y a ramassage des animaux facilement capturables qui ne mettent pas en danger ceux qui l'effectuent. Dans le cas des proies volumineuses il est fort probable que dans ce cas l'Homme a été un charognard.^α Il a profité de la mort (pour une cause quelconque)

- α Toutefois il convient de limiter cette thèse car il nous semble peu probable que les hommes aient mangé des animaux morts depuis longtemps, bien qu'on doive tenir compte que lors d'une période glaciaire leur conservation post-mortem ait pu être beaucoup plus longue. ¶ En revanche je doute fort que les *Homo sapiens* aient chassé en utilisant le feu et commis d'énormes carnages. En effet certains préhistoriens nous décrivent des chasses où les *Homo sapiens* acculaient des animaux aux bords de falaises du haut desquelles finalement ils tombaient à cause de la frayeur que leur causait le feu manipulé par les hommes. Deux objections importantes : ¶ 1. Difficulté de manipuler le feu sur une vaste échelle afin de le faire progresser dans une direction déterminée. ¶ 2. Comment concilier ce carnage avec le respect de la vie que tout un chacun s'accorde à reconnaître aux primitifs et donc, par récurrence historique et affective, aux *Homo sapiens* d'il y a 40 000 à 50 000 ans? ¶ À l'heure actuelle il existe des ethnies qui ne chassent pas et ne tuent pas d'animaux, mais vivent de cueillette et mangent surtout des fruits. Ainsi les *Tasadaï* des Philippines

de l'animal pour l'utiliser. Certains paléontologistes disent à ce propos que l'Homme a un comportement opportuniste. Toutefois dans ce cas, il n'est pas sûr que *Homo habilis*, par exemple, ait mangé de la viande ; il a très bien pu prélever d'autres éléments pour assurer des activités non nutritionnelles : prise de peaux, tendons, etc..

En revanche, à partir du paléolithique moyen (100 000 ans) il y a une activité volontaire pour tuer l'animal afin de le consommer. Cette chasse ne put de développer qu'à la suite du perfectionnement des outils devenus armes de chasse ; certains ayant été inventés dans ce but précis.

En outre, on a toujours omis de tenir compte qu'il n'est absolument pas prouvé que toutes les communautés humaines accédèrent au régime carnivore. En effet les glaciations successives n'affectèrent pas la totalité de la planète et l'on peut penser qu'il y eut des zones où l'espèce ne fut pas contrainte à changer de régime alimentaire.

En particulier il est possible que *Homo sapiens sapiens* ait été végétarien avant de coloniser l'Europe Occidentale et les zones septentrionales de l'Asie. En effet, il semble bien que cette espèce provienne (au moins pour ce qui est de la lignée occidentale, car il y a peut-être une lignée orientale ayant évolué dans les zones du sud-est asiatique) du Proche-Orient où le climat n'imposait pas une activité cynégétique intense.

Quoi qu'il en soit, le surgissement de la chasse opère la première grande rupture et a généré un traumatisme par suite de la réorganisation totale de la vie de la communauté qu'elle occasionna : passage de petites communautés à des communautés plus vastes, séparation des fonctions des hommes et des

découverts récemment. Pour A. Janov, « ils incarnent l'humanité primale authentique » (*L'amour et l'enfant*, 1982 : 174).

femmes, le tabou du sang, représentation de la femme en tant qu'être dangereux, étrange, la mort en tant que phénomène manipulé, ce qui implique le surgissement de représentations posant le problème de redonner la vie.

Si l'on accepte la thèse de Shelton selon laquelle les menstrues des femmes seraient consécutives à leur alimentation carnée (avec un régime frugivore elles pourraient régresser, voire disparaître), on peut encore mieux comprendre cette représentation de la femme et la peur qu'inspira le sang menstruel.¹⁶ En revanche si les femmes ont toujours eu des menstrues, cette peur apparaît moins justifiée, puisque les hommes auraient pu s'habituer au phénomène ; ou bien, dans ce cas, il faut admettre que le fait de tuer a été un traumatisme beaucoup plus important que l'on ne l'imagine habituellement.

Grâce à la chasse, imposée par des nécessités géologico climatiques : grands froids de la glaciation restreignant le couvert végétal utile à l'Homme, il y eut un mouvement d'unification de l'espèce, car elle a nécessité une coopération plus puissante des communautés d'où la problématique de l'alliance et des mariages dont s'occupent

L. et R. Makarius, Cl. Lévi-Strauss, etc. ; mais en même temps, le surcroît de puissance de la communauté crée un possible accru d'individuation et — à un certain niveau de développement — de surgissement d'un pouvoir particularisé comme l'a montré Clastres pour des communautés actuelles vivant dans une situation assez semblable à celle que connurent hommes et femmes de l'époque des grandes chasses (cf. *La société contre L'État*). La communauté sent le surgissement de ce qui tend à la nier ; en conséquence elle doit inhiber ce phénomène ; d'où la violence. On ne doit pas oublier que dans ce phénomène intervient également une donnée démographique. Tant que les communautés sont assez res-

treintes une cristallisation du pouvoir en quelques êtres est exclue.

7.2. La représentation qu'avait l'espèce au moment où elle aborde la grande phase de glaciation, qui l'a contrainte à recourir à la chasse au gros gibier afin de pouvoir subsister, était celle de la continuité de l'espèce avec le monde. Elle traduisait l'interdépendance organique, la solidarité organique de tous les éléments de la biosphère. Cette représentation qui, ultérieurement, lors d'autres ruptures avec la nature provoquant un autre comportement de l'espèce, donnera naissance à la magie, avec comme opérateur de connaissance le phénomène vie et comme référent le corps humano-féminin.

Toutefois cela n'empêchait pas que la pensée de l'espèce fut à même d'abstraire dans une certaine mesure des phénomènes à cause de leur généralité et de leur signification ; ainsi toutes les formes les plus complexes de vie animale possèdent du sang ; d'où tuer apparut comme l'acte de répandre du sang, de priver de sang.

Il en résulta la naissance — par suite de la rupture de la solidarité organique provoquée par l'acte de tuer — d'un premier sentiment de culpabilité qui fondera, ultérieurement, au sein de certaines cultures, la notion de péché originel et la nécessité d'un rachat, d'une purification.

En tuant, c'est-à-dire en répandant le sang, représentant de l'interdépendance des différentes formes de vie, l'espèce a enfreint un tabou immédiat, non formulé antérieurement. Elle est allée au-delà de son comportement que déterminait normalement sa dimension biologique.

Autrement dit, c'est la pratique de la chasse au gros gibier, la pratique de tuer qui va réellement fonder l'importance du sang dans la représentation de l'espèce et abstraire la mort.

C'est pourquoi est-ce à partir de ce moment-là que la femme va apparaître comme un être étrange : seul être qui puisse saigner sans qu'il ait été blessé, et dangereux.

7.3. C'est avec la chasse que se fonde la pratique de l'exogamie et que s'enraye un mouvement de séparation qui aurait tendu à provoquer la formation d'espèces, à la suite de barrières entre communautés qui devaient être diversifiées, typées, ce qui pouvait créer de façon drastique le sentiment d'un divers irréductible, générateur d'antagonismes.

Selon Raoul et Laura Makarius les nécessités de la chasse ont poussé diverses petites communautés endogames à s'allier, ce qui permit une plus grande efficacité et une sécurité accrue, fondant l'exogamie. Dès lors la reproduction et la nutrition vont fournir les éléments de fondation de la représentation nouvelle nécessitée par le nouveau rapport, et ceci en liaison avec l'importance du sang dont il a été question plus haut. En effet, la fraternisation se fait souvent par échange de sang, qui joue donc un rôle immédiat. Mais il y a plus.

En effet, pour qu'il y ait exogamie, il faut que ne s'opèrent plus de liaisons sexuelles à l'intérieur de la communauté qui s'allie. Dès lors naît la prohibition des liaisons entre consanguins. Le sang joue ici un rôle médiat, d'élément de représentation de la parenté, support de la relation immédiate indiquée plus haut ; rôle qui opère également au sein de la justification de l'interdit : il ne faut pas faire couler le sang des consanguins.

Les femmes consanguines sont évitées par crainte de saignements consanguins [...] ¶ [...] tout saignement effraie, mais le saignement des consanguins présente un danger plus aigu parce que dans le cadre de la concep-

tion d'interdépendance organique, on lui attribue le pouvoir de faire couler le sang des autres consanguins. (MARKARIUS R.&L. 1961 : 62).

À nouveau, avec le surgissement de l'exogamie, s'actualise le problème de la continuité et celui de la discontinuité. Une communauté en solidarité organique avec le vivant mais en opposition avec une autre doit maintenir sa continuité avec son milieu et son originalité, tout en s'alliant avec cette autre avec qui elle ne doit pas fusionner (on se ramènerait à une endogamie). D'où la représentation doit traduire ce double mouvement.

La peur de l'inceste, qui rend nécessaire l'union avec des femmes étrangères, est le travestissement subjectif de la nécessité de s'unir avec des groupes étrangers, nécessité qui s'est imposée avec l'avènement de la chasse. (IDEM : 73)

Les hommes qui, pris d'angoisse à la vue du sang répandu par les femmes qui leur sont proches, brisent l'isolement de leur groupe pour s'unir aux femmes du groupe avoisinant, sont, sans le savoir, les artisans de la société exogame. Ils croient obéir à leurs craintes, qui sont imaginaires, alors qu'ils ne font que servir les exigences de l'activité dont ils tirent leur subsistance. Ils croient s'assurer des femmes qui ne pourront pas leur nuire, alors qu'ils transforment les ennemis d'hier en « frères » ou « beau-frères », dont le concours leur sera précieux dans les entreprises de la chasse. (IDEM : 74-75^α)

- α Étant donné qu'au sein de Homo sapiens les hommes présentent le caractère de la mobilité, il est fort probable qu'au début ce sont eux qui durent quitter leur communauté pour aller dans celle des femmes avec qui ils s'appariaient. Il y eut un « échange d'hommes » avant que ne s'instaure un « échange de femmes ». La variation du [En réalité la sexualité,

En effet, c'est grâce à leur notion d'interdépendance organique, reflet de leurs conditions de vie, que les membres du groupe primitif concevront les alliances en termes d'échange sexuel. Et de nouveau, c'est grâce à la concrétisation de cette interdépendance dans le sang commun aux membres d'un même groupe et à la peur de l'épanchement de ce sang qu'inspirera l'expérience de la chasse, que dans un second temps, ils redouteront le sang menstruel des consanguines et le contact sexuel avec elles. Seule cette peur, qui se traduira par l'horreur de l'inceste, fournira l'impératif catégorique qui garantira le respect de la loi d'exogamie, nécessaire pour garantir l'union entre groupes (IDEM : 75).¹⁷

Dans la mesure où nous avons une médiation qui pose l'institutionnalisation, nous assistons à la naissance de la culture.

Ce qui est certain, c'est qu'un moment est venu dans l'évolution où les hommes ont dû contracter des rapports stables et « institutionnalisés », en quelque sorte, avec les femmes étrangères, et qu'à ce moment-là, la crainte du sang consanguin sans doute déjà présente dans leur subconscient, est passée au premier plan et a envahi leur conscience en venant consolider le système exogame en gestation. (IDEM : 76)

En réalité le devenir social ne commence qu'à partir du moment où il y a rupture de l'immédiat, et la société n'existera réellement qu'avec l'apparition des classes.

La culture s'édifie donc sur un interdit et c'est au moment où le capital lève tous les interdits, non pour retrouver l'immédiateté naturelle mais pour permettre une combinatoire

l'union de deux noyaux provenant d'êtres différents, est à l'origine un phénomène de symbiose. Note de octobre 2019.] contenu de l'échange a marqué un moment important dans le devenir de Homo sapiens.

élaborée, que de divers côtés l'on découvre l'importance de l'interdit dans tous les domaines de la vie humaine.

7.4. La pratique de l'alliance entre communautés différentes va bouleverser la parenté immédiate et va en quelque sorte obliger à l'abstraiser, à la séparer afin de la fonder. Car comment situer les nouveaux venus, les classer en fonction de la représentation de l'interdépendance organique?

D'abord, on mange ensemble *parce que l'on est consanguins* ; en un second temps, le fait d'avoir mangé ensemble *signifie que l'on est consanguins* ; et enfin, en un troisième temps, l'acte de manger *fait devenir consanguins* (p. 93)

Ces exemples démontrent que, premièrement, la mentalité primitive prête à la commensalité le pouvoir de créer un lien d'interdépendance organique entre personnes ou entre groupes ; deuxièmement, que ce lien d'interdépendance (comme tous les autres rapports d'interdépendance) est craint dans la mesure où il se charge de dangers, et en particulier de danger sanglant ; et, troisièmement, que la défense de manger ensemble, ou encore de manger des mêmes nourritures, a précisément le but d'éviter la formation d'un tel lien, afin d'écarter les dangers. (IDEM : 100)

D'où le mari et la femme ne peuvent pas manger la même nourriture et

il ne faut pas être consanguins pour pouvoir se marier, enjoint l'exogamie ; il ne faut pas être commensaux pour pouvoir se marier, enjoint à son tour l'exogamie alimentaire. (IDEM : 103)

Ceci fonde divers tabous qui ont persisté jusqu'à nos jours : tabous portant sur la bouche, d'où le port du voile ou l'utili-

sation d'un chalumeau pour boire, interdiction de voir quelqu'un manger, ainsi les fidèles ne regardent pas le prêtre avançant l'hostie représentant le Christ, etc..

[...] autour du tabou alimentaire central, nous trouvons le tabou sur la vaisselle, celui de l'offre de nourriture qui ne doit pas être donnée mais doit être déposée sur le sol, le tabou sur le nom des aliments, sur leur odeur, leur fumée, leur ombre, le tabou sur les cuisiniers, les foyers, etc. [...] (IDEM : 128)

Sur la crainte primitive du lien créé par la nourriture commune est venue se greffer, par exemple, la crainte que les reliefs de repas soient utilisés dans des buts de sorcellerie ; d'où tout un ensemble de précautions prises afin de faire disparaître les restes. (IDEM : 131)

En fait, il ne s'agit pas d'une greffe, la relation est immédiate. R. et L. Makarius ne tiennent pas compte du fait que la notion d'individu n'existe pas à cette époque et que l'élément particulier de la communauté englobe lui-même et ses participations ; son être ne se limite pas à son enveloppe corporelle, comme L. Lévy-Bruhl l'a bien montré.^α Il y a effectivement participation organique.

Lorsque l'organisation sociale fondée sur les liens du sang et sur la dichotomie des sexes aura été remplacée par l'organisation sociale fondée sur la propriété et sur le rang, nous verrons apparaître l'interdiction de la convivialité entre personnes de rangs différents. (p. 132)

Ici encore, il s'agit en fait du passage d'une forme communautaire à une forme sociale. Ce qu'il est important d'ajouter

α Cf. « Gloses en marge d'une réalité » qui parut initialement en version italienne dans *Emergenza* et qui a été publié dans le numéro spécial de avril 1986.

c'est qu'en même temps cela permet d'éviter le contact, le toucher ; la cohésion est détruite ; plus de solidarité organique qui disparaît en tant que fondement de la représentation ; le pouvoir, en tant que médiation, que liaison entre les êtres humains et féminins, pourra alors s'installer.

[...] pour que la nourriture ne vienne pas créer un lien de consanguinité là où la consanguinité originale n'existe pas, il faut qu'il n'y ait pas de nourriture commune entre les non consanguins dont les groupes sont en rapport de mariage- (IDEM : 136)

[...] les classifications primitive [...] ont bien la fonction [...] de régler la conduite alimentaire des membres de la tribu et de faciliter la distribution des nourritures en les partageant entre les deux groupes de mariage, les *moïeties*. (IDEM : 137)

Elles forment les appartenances qui ne sont plus immédiates mais médiatisées par l'alliance et déterminées en fonction du rapport au sang et à la nourriture. « [...] pour savoir pourquoi un être est classé sous une division donnée, il faut se demander ce qu'il mange » (IDEM : 139)

Puisque cela fonde son appartenance. N'oublions pas que L. Feuerbach disait volontiers : « *Der Mensch ist was er isst* » (l'homme est ce qu'il mange). Il y a réduction, et l'on ne peut accéder à la totalité que par la médiation. Cela va permettre une différenciation au sein de la communauté devenant tribu ; c'est un autre présupposé de la genèse de l'individu.

7.5. La tribu intègre exogamie et endogamie, d'où son extraordinaire puissance :

[...] elle se compose, comme on le sait, dans sa forme typique, et que, de deux groupes qui se font face et qui sont exogame vis-à-vis l'un de l'autre, mais formant à eux

deux une structure endogame vis-à-vis des autres unités tribales. Endogamie et exogamie sont ainsi également sauvegardées. (IDEM : 84-85)

On a donc opérationnalité de la fonction de continuité qui est en même temps fonction de conservation de l'advenu. Cependant la dualité qui tend à être privilégiée aux dépens de la rayonnance est le point d'émergence de la binarité à venir.

Dans certaines zone — car le phénomène n'est pas général — la dynamique du tabou donnera naissance au totem.

Dans la pratique, un nouveau processus, engendré par la coercition de l'endogamie alimentaire, intervient pour modifier et pour contrarier le processus de partage et re-partage [car finalement il y aurait une pulvérisation de la nourriture affectée d'un nombre de tabous incalculables, *N.d.R.*]. Un aliment se détachant des autres aliments classés dans sa même catégorie, et venant au premier plan, s'imprègne d'une vertu singulière, il absorbe en lui les tabous qui investit les aliments prohibés, les rendant inoffensifs, et leur permettant de rentrer dans le circuit des aliments permis. C'est là ce que nous appellerons le processus de la symbolisation totémique. (IDEM : 263)

On a là une dynamique semblable à celle de la formation de l'équivalent général ☞ que Marx a développé lors de son explication du devenir de la valeur d'échange avec le surgissement de la monnaie. L'équivalent général est la marchandise exclue de la consommation, de la sphère de l'utilité immédiate, mais dont l'utilité médiate sera de représenter toutes les autres marchandises qui se mirent en elles, etc. Un tel équivalent symbolise la totalité et 2la diversité des marchandises. Le parallélisme peut être constaté encore plus en détail en ce sens que de même que le mouvement de la valeur,

s'il a bien pris naissance au sein de presque toutes les communautés humaines, n'est pas parvenu partout à son plein épanouissement (ainsi il n'a pas accédé dans tous les cas à l'équivalent général), le mouvement de production de divers tabous n'a pas abouti en tous lieux à la formation du totem, comme on l'a d'ailleurs indiqué.

En fonction du devenir similaire de ces deux phénomènes il est donc normal que la monnaie ait permis de lever les obstacles imposés par les formes antérieures.

Nous avons vu que (comme on le constate dans des sociétés où la propriété a fait son apparition) le paiement d'une tête de bétail suffit souvent à racheter le tabou. (p. 100)

Le système des tabous peut aboutir à une impasse quand justement le phénomène « équivalent général » ne parvient pas à s'imposer. Dès lors ce peut être un élément exogène qui permettra de sortir de celle-ci. C'est ce qui explique le triomphe des religions chrétienne et musulmane au sein de diverses communautés. Elles apportent tout prêt l'équivalent général grâce auquel une restructuration de la présentation globale va pouvoir s'opérer.

À Hawaï, sous le règne de Kamehama 1^o, au début du XIX^e siècle, le système des tabous avait pris une telle extension que le pays était au bord de la ruine, à force de concentration de tous les pouvoirs et de tous les droits sur la terre, choix des espèces à cultiver compris, entre les mains du roi et de l'appareil royal... Kamehama II, fils du précédent roi, entreprit en 1819 d'abolir tous les tabous, ce qui ne put être fait que par le moyen d'une transgression publique, par le roi en personne, d'un des tabous les plus considérables et les plus anciens, portant sur la consommation de certains aliments. Du coup

l'édifice entier des tabous s'écroula. Laissons la conclusion à l'anthropologue américain Webster : « Quand les premiers missionnaires arrivèrent des États-Unis, au commencement des années 1820, les Hawaïens leur offrirent le spectacle étrange d'un peuple sans religion et mûr pour se convertir au christianisme. (IZARD 1981 : LII-LIV)

7.6. Avant d'aborder les conséquences de l'instauration de la chasse, il convient de faire quelques remarques.

Le mouvement d'union des différentes communautés qu'on voit s'opérer avec l'accession de l'espèce-phylum à la chasse, tendait à s'opérer en tant que mécanisme compensateur d'un phénomène de cladisation en acte. On n'a pas d'éléments valables pour comprendre de façon correcte, tangible, comment cette union s'effectua dans tous les cas.

La compréhension est d'autant plus difficile que des influences multiples ont joué entre communautés placées à divers stades du développement. En outre les faits actuels consignés par l'ethnologie et l'anthropologie concernant les divers peuples avec lesquels les européens entrèrent initialement en contact, ne peuvent pas être rapportés, tel que, à un moment originaire du devenir de *Homo sapiens*, étant donné que, rien n'étant figé, les diverses représentations ont subi des variations qu'il est difficile d'isoler afin de cueillir ce que put être le devenir initial.

Autrement dit, on peut se poser la question de savoir si toutes les communautés humaines sont passées par le stade de la chasse et si toutes ont engendré la dynamique de l'interdit et, dans ce dernier cas, si oui, sur quoi porta-t-il? Enfin, si on a des communautés ayant un comportement non sanglant, la

peur du sang, dont il a été question plus haut, peut-elle exister?

Il s'agit en même temps de savoir si la dynamique de l'interdit qui effectue la rupture de l'immédiation, n'a pas été nécessaire pour orienter, privilégier le développement de l'espèce dans un sens donné. Affirmer cela n'entérine pas du tout la nécessité de l'interdit à quelque moment que ce soit, surtout à l'heure actuelle sous la forme de son avatar : le maître, autorité externe sans laquelle aucun développement humano-féminin ne serait possible.

7.7. Parmi les conséquences de la chasse il y en a une immédiate, organique : l'effet de la viande sur l'organisme est euphorique, tonifiant ; l'individu ayant l'impression d'avoir plus de force (effet de dopage) ; il semblerait même qu'il soit aphrodisiaque ce qui explique que l'interdit d'en manger ait pu facilement être surmonté, transgressé. Cela fournit également une explication au mythe du macho mangeur de viande... Cet effet immédiat a une importance considérable puisqu'il structure, sanctionne des rapports immédiats : rétroaction (feed-back) positive.

Dès lors on comprend que la pratique carnivore ait pu dans certains cas — et à des périodes probablement postérieures à celle de la chasse proprement dite — aller jusqu'à l'anthropophagie, bien que certains auteurs considèrent celle-ci comme un mythe. Dans ce cas, intervient à nouveau la fonction de continuité : manger pour faire un avec l'être mangé et par là avec la nature. On retrouve cela dans le cannibalisme chrétien lors de la communion (reformation de la communauté). En même temps qu'il y a dérapage au sein de la fonction de jouissance qui comprend, on l'a dit, les pôles buccal, manuel et sexuel.¹⁸

On peut même penser à un dérapage de grande amplitude — au sein même de l'errance — en ce qui concerne les groupes ethniques anthropophages comme les Jivaros, où l'anthropophagie a pu jouer un rôle dans la lutte contre l'autonomisation du pouvoir et la croissance démographique ; ce phénomène exprime en même temps l'incapacité du groupe à se situer, à se comprendre.

À l'heure actuelle le carnivorisme est justifié par la soi-disant nécessité absolue de consommer des protéines qui, du moins pour certaines, ne seraient présentes que chez les animaux. Ces arguments n'ont de valeur qu'au sein de la représentation scientifique débile qui, dès le départ, définit l'espèce comme étant omnivore comme le porc. Aucun fait sérieux ne peut démontrer la véracité de ces affirmations. Réciproquement il est impossible de pouvoir intervenir efficacement contre une telle représentation. Parce que la justification de manger de la viande se place au sein de la dynamique de la nourriture en tant que drogue à laquelle nous sommes parvenus depuis des siècles. Or cette exaltation de la fonction nutritive est en relation avec la régression de celle du toucher, fonction de l'union par excellence, permettant d'accéder à une jouissance qui n'a pas les conséquences catastrophiques causées par la nourriture drogue.

Finalement les relations humano-féminines sont médiatisées par cette dernière et, étant donné l'importance du carnivorisme, se fait jour la nécessité, pour le faire accepter, de justifier la chasse, ce qui conduit à la production d'une conception de la vie comme étant déterminée par cette dernière et que tout est conflit, lutte, etc. dévoilant toutes les conséquences de l'instauration de la chasse, même quand les hommes et les femmes se domestiquent de plus en plus et

consomment de moins en moins des produits de cette dernière.

Que manger de la viande n'était pas chose allant de soi se perçoit à travers tous les rites qui précèdent ou accompagnent sa consommation. En Grèce ancienne seuls les animaux domestiques étaient mangés après avoir été sacrifiés : « l'alimentation carnée coïncide absolument avec la pratique sacrificielle » (M. Détiénne, « La viande et le sacrifice en Grèce ancienne » 1977) ; et l'auteur ajoute : « il y a dans le cérémonial sacrificiel une volonté d'effacer la violence, comme s'il fallait d'avance se disculper de l'accusation d'un meurtre (IDEM) ».

En outre la nourriture est en liaison avec le pouvoir : manger une certaine nourriture est ou non en accord avec ce que réclame la cité. Voilà pourquoi les orphiques, par exemple, qui refusaient la consommation de viande, étaient des marginaux. Ce qui confirme le rôle de la nourriture dans l'instauration d'une appartenance. C'est elle qui donne le pouvoir : « *Aucun pouvoir politique sans pratique sacrificielle* » (IDEM).

Ici se manifeste pleinement le rapport entre représentation totale, pouvoir, nourriture et le procès de domestication, comme cela est également évident à contrario dans le cas des hommes et des femmes adeptes du culte de Dionysos mangeant de la viande crue, de la viande d'animaux sauvages. D'après M. Détiénne, dans le même article :

En mangeant des chaires crues, les fidèles de Dionysos veulent se conduirent comme des bêtes, et, au sens strict, s'ensauvagent afin d'échapper à la condition politico-religieuse.

Refuser un type de nourriture donné est un acte subversif. Dans l'antiquité il s'accompagnait du refus du sacrifice, sur lequel nous reviendrons plus tard, comme le firent les pythagoriciens et les orphiques en Occident, les bouddhistes en

Orient. Plus près de nous, l'adoption du végétarisme est souvent en relation avec une prise de position contre l'ordre établi : les ouvriers espagnols accédaient à ce mode de nutrition lorsqu'ils devenaient révolutionnaires. (cf. BRENAN 1984).

7.8. Les pratiques conviviales nées avec la chasse et dérivant de l'alliance ont une très grande importance : l'offre de nourriture, de boissons, lors de rencontre ; les repas pour fêter des événements, particulièrement des alliances au niveau individuel ou étatique, sont déterminants parce qu'ils fondent ou réactivent une communauté plus vaste.

On peut comparer ce rôle de la nourriture au sein de notre espèce à celui qu'elle assure chez certains insectes où les membres se nourrissent mutuellement (*tropholaxie*) et se transmettent en même temps des informations. La nourriture opère comme une hormone chez les abeilles, les fourmis, etc.

Ce débordement de la fonction nutritive fait que la nourriture est en réalité une drogue qui opère à l'échelon individuel comme à l'échelon collectif.

Ce rôle de fondation-activation de la communauté par la nourriture se perçoit fort bien a contrario dans la pratique du jeûne qui est mise au défi de la communauté. Voilà pourquoi, réciproquement, R. Steiner n'en est pas partisan. Il considère même que le fait de prendre des remèdes est nocif dans la mesure où ce faisant, celui qui les consomme se met en dehors de la communauté.

Ce n'est qu'à l'heure actuelle où toute communauté humaine a disparu, remplacée par celle du capital, que la nourriture perd de son importance, comme on le constate dans la généralisation de la fast-food qui implique que l'on accorde de moins en moins d'essentialité à une pratique conviviale fondée sur la prise de nourriture. Ceci peut s'accompagner d'une

régression importante de la consommation alimentaire — point de départ d'une désacralisation de l'aliment — qui pourrait constituer une base de réflexion pour acquérir un autre comportement.

La pratique de la fast-food est la pratique nutritionnelle la plus opérationnelle pour des êtres humains et féminins totalement séparés. La nourriture ne sert plus à unir mais sert à sanctionner la séparation, à la réaliser pleinement. En même temps elle est la plus compatible avec la nouvelle organisation de la journée de travail permettant de se débarrasser le plus rapidement possible de la nécessité de se nourrir afin de pouvoir travailler ou de pouvoir consommer ce qui, d'ailleurs, à l'heure actuelle, ne comporte plus guère de différence ; le travail étant non seulement une consommation du temps qui nous est imparti par la communauté en place, mais aussi des produits engendrés afin de leur faire accéder à un autre niveau de consommation.

La fast-food permet de faire voler en éclat le cadre rigide de l'organisation des moments nutritionnels. Dès lors les repas à la mode ancienne deviennent des rites permettant de réactualiser un passé.

En effet il ne faut pas oublier que du fait que la nourriture permet d'établir une activité médiatrice dans la réalisation de la communauté, il en découla que dominer les hommes et les femmes impliqua, en particulier, de contrôler leur prise de nourriture ; d'où une codification des moments où l'on devait manger (repas à des heures déterminées, précises, facilitant le travail), ainsi que la qualité et la quantité de ce qui était ingéré. Symétriquement ceux qui refusaient le pouvoir étaient amenés à refuser le type de nourriture dominant d'où les diverses formes d'ascétisme (en tenant compte que ce phéno-

mène est caractérisé également par une refus de la reproduction).

La nourriture en tant que symbole de parenté a opéré pour définir les classes ; de telle sorte que les gens voulant sauter la leur, tendaient à acquérir la nourriture de celle supérieure ; d'où le rejet du pain complet remplacé par le pain blanc, la volonté de manger de la viande, etc. Réciproquement la classe dominante chercha toujours une alimentation distanciatrice.

On doit rejeter la nourriture drogue. Nous n'avons plus besoin de faire une quelconque alliance ; nous devons être immédiats dans notre relation avec la nature et consommer ce qui est réellement compatible avec notre être organique, c'est-à-dire, fondamentalement, des fruits.

7.9. Toujours découlant de l'instauration de la chasse, on a un certain nombre de pratiques encore actuelles et qui témoignent de la défense d'un monde perdu, du refus d'accepter l'advenu en tant qu'irrévocable. Ainsi de la circoncision.

Dans la circoncision [...] une raison toute évidente fait rejeter la peau du prépuce ; c'est la partie de l'organe qui vient le plus immédiatement en contact avec le foyer du danger. (MAKARIUS R.&L. 1961 : 269)

Nous savons que, en général, les symbolisations primitives sont toutes matérielles ; elles consistent le plus souvent à faire passer dans une partie d'une chose le danger immanent dans le tout de cette même chose ; la partie est alors sacrifiée pour sauvegarder le reste. C'est le principe de la circoncision, ou encore de l'extraction de la dent, qui est une forme de circoncision de la bouche. (IDEM : 268-269).

Ce qui confirme notre affirmation concernant la triade assurant la fonction de jouissance : bouche, main, sexe, et sur la

possibilité que l'un des trois organes l'emporte sur les autres (en même temps on peut dire qu'il y a polysémie de chaque organe).

Dans un tout autre domaine on peut constater également l'importance qu'un comportement induit par la chasse a pu avoir au cours des millénaires : ainsi de la glorification du vaincu qui revient, indirectement, à une exaltation du vainqueur. En même temps ce dernier peut, par la représentation, jouir d'un monde disparu qu'il regrette.

Dans le cas historique initial, il s'agit de l'animal qui fut présenté comme civilisateur de l'Homme (son instructeur et cela a son fondement tangible puisque pour le tuer il fallait souvent mimer son comportement). On retrouve cette exaltation de l'animal avec le développement de l'élevage, puis chez les anciens Égyptiens qui semblent avoir refusé de couper avec le monde animal (la coupure opérant un traumatisme trop intense) ; elle perdure dans les contes et les fables, comme dans les récits et propos de divers chasseurs actuels qui prétendent défendre la nature (ce qui dans une certaine mesure est vrai, lorsqu'ils s'opposent à la minéralisation de celle-ci effectuée lors de l'extension des stations de ski par exemple). Il est vrai également que vis-à-vis de la destruction totale de la nature par la production capitaliste, celle partielle de la chasse apparaît presque comme une affirmation de la vie. En outre, l'idéologie de la chasse subsiste parce qu'elle véhicule certaines déterminations de l'espèce : capacité à affronter le danger, de faire des efforts, esprit de décision, etc., totalement en sommeil (surtout la volonté de se dépasser) si ce n'est éliminées dans le monde actuel de la sécurité !

7.10. C'est lors de la chasse que se mettent en place certains aspects de relations entre membres de la communauté parti-

culièrement entre hommes et femmes. On a une séparation des sexes due, non à un phénomène biologique (de l'ordre de la reproduction par exemple) mais à un phénomène culturel. Il semblerait qu'elle ait eu une puissance certaine à l'époque puisque les peintures des cavernes la traduisent de façon efficace avec les signes masculins et les signes féminins, accompagnés souvent des appartenances à chaque sexe.

La représentation doit à la fois indiquer le fait de la séparation et le moyen de la surmonter ; donc il faut situer comment les sexes participent à la totalité qui est toujours présente ; c'est ce qu'exprimeront le Yin et le Yang en Chine.

Cette séparation est la présupposition initiale d'une combinatoire qui sera effective avec la mise en place des différents rapports sociaux, et qui s'exprimera au mieux dans le phénomène démocratique. C'est pourquoi, également, à la suite de la montée du pouvoir en rapport avec l'agriculture accaparée par les hommes, il pourra y avoir une autonomisation dont le phénomène des amazones est l'expression extrême. Et cette autonomisation plus poussée engendrera en compensation le mythe de l'androgynie qui représente la période avant la séparation, caractérisée par une union absolue des deux sexes. En même temps il fonde la nouvelle réalité vécue : les hommes et la femmes n'existent dans leur séparation qu'à partir du moment où se produit un événement déterminé ; ainsi le mythe réinsère l'espèce dans le continuum et la sécurise, ce qui est absolument nécessaire car cette séparation des sexes introduit un déséquilibre profond en son sein.

La représentation va perdre de sa rayonnance pour affirmer de plus en plus la dualité, un conflit plus ou moins pacifique, et la totalité ne sera plus opérante, devenant de plus en plus support pour être déduite, ensuite, d'une combinatoire.

À partir de ce moment-là les femmes vont assurer la fonction de continuité et vont représenter le lien à tout ce qui est primordial ; elles seront le chaos ; les hommes assureront la fonction de discontinuité qui permettra l'effectuation de l'individualisation et donc la séparation et ensuite l'autonomisation. On aura donc un pôle féminin de développement qui ne sera pas exclusivement opérant par les femmes mais également par des hommes ayant dimension du continu, ceux qui voudront conjurer ou abolir la séparation.

Réciproquement certaines femmes ont pu participer au pôle masculin du développement de l'espèce. En outre, on doit noter qu'elles ont pu opérer, par réaction au pouvoir des hommes, une discontinuité en réalisant une séparation extrême des sexes : les amazones.

On peut considérer que le phénomène s'est produit ainsi : la chasse engendre un déséquilibre en défaveur des femmes ; il y a rééquilibrage avec l'agriculture ; mais un nouveau déséquilibre intervient quand les hommes s'emparent de cette dernière lors de l'introduction de la traction animale, de la charrue, etc.. Alors, comme dit plus haut, le pouvoir s'autonomisant, le heurt entre anciennes communautés plus ou moins matriarcales, espèces de gynocraties dont parle F. D'Eaubonnes, et le phénomène d'individualisation opérant parmi les hommes et les femmes et exaltant le pouvoir, aboutit à une tyrannie de ces derniers contre laquelle certains groupements féminins se rebellent.

Toutefois, on peut considérer également que les amazones représentent des groupements féminins qui ont localement et momentanément gagné lors du heurt sus-indiqué. Dans ce cas, on n'a pas affaire à une simple réaction, et donc à quelque chose de postérieur ; il s'agit d'un phénomène repré-

sentant l'autre issue du conflit, une espèce de possible que l'espèce a engendré mais qui fut enrayé.

Nous verrons plus loin l'importance de l'intervention des femmes au moment où planent des menaces sur l'espèce. Ce qu'il est nécessaire de poser ici, c'est la dynamique qui s'instaure à partir d'un nouveau comportement de cette dernière. Il est probable que l'état de tension que nous venons de mettre en évidence dut être compensé afin d'empêcher sa fracturation. C'est là que l'amour, non encore strictement individualisé, en tant que fonction de continuité, de jonction entre membres de la communauté, a dû s'exalter permettant une union plus profonde et plus intime entre les sexes.

Plus globalement, l'essentiel dans ce devenir, c'est que le mouvement de séparation, de fragmentation est couplé avec un phénomène de compensation, celui d'alliance sous toutes ses formes. On le verra opérer à chaque phase critique du développement de l'espèce.

7.II. Avec la chasse, il y a, en définitive, développement d'une autre espèce. Le cycle d'évolution de *Homo sapiens* incluant *Homo sapiens sapiens* et *Homo sapiens néandertalensis* commence par un déséquilibre qui fait sortir l'espèce de la nature. Le procès de connaissance devient un intermédiaire essentiel entre elle et son environnement, procès qui lui permet de se réinsérer en lui et qui d'attribut de l'espèce devient de plus en plus sujet la définissant. La représentation engendrée par le procès est articulée par deux opérateurs de connaissance essentiels : l'interdit et l'alliance, greffés en quelque sorte sur celui du danger du sang, tout particulièrement le sang menstruel.¹⁹

Autrement dit, on peut considérer que c'est à partir de ce moment que s'effectue une séparation entre la nature et la

culture, celle-ci étant entendue comme l'ensemble de ce que l'espèce est apte à acquérir, à produire.

L'exposé qui précède a mis en lumière le rôle des interdits dans la genèse de l'organisation tribale. Une fois celle-ci établie, les interdits ont la fonction de sauvegarder l'ordre social qui lui sert de fondement. (LEVI MAKARIUS 1974 : 27).

Mais les interdits ne peuvent pas opérer directement d'où la nécessité d'une représentation qui justifie et articule le jeu de ces interdits, à la fois dans une positivité, c'est-à-dire dans un sens qui va renforcer ce qu'ils instaurent et dans une négativité c'est-à-dire dans un sens qui va l'abolir pour justifier le plus souvent, de nouveaux interdits. Ce faisant nous avons aussi le développement de diverses représentations magiques, religieuses, et scientifiques.

D'autre part, si l'on pense à la définition que nous avons donné du totem, en tant qu'aliment qui assume sur lui tout le tabou des autres aliments, et par le sacrifice duquel les autres aliments sont purifiés, on verra apparaître un nouveau caractère du symbole totémique : son caractère expiatoire qui relie directement le totem aux « boucs émissaires » et, en général, aux animaux sacrifiés dans des buts d'expiation et de purification. On verra immédiatement apparaître le fil sanglant qui rattache le totem, symbolisation collective de caractère expiatoire, au sacrifice et, par la suite, aux divinités rédemptrices qui « assument sur elles tous les péchés du monde ». Une fois cette relation établie, il sera évident que ce n'est pas par une coïncidence de rites, mais par une filiation historique, que la conception chrétienne du dieu expiatoire et rédempteur s'accompagne de la communion sacramentelle. (MAKARIUS R.&L. 1961 : 314).

7.12. En rompant avec la nature, l'espèce a libéré une énergie — pouvant se manifester en tant que force — dont elle ne sait pas se servir et dont la tentative de maîtrise la conduira à une grande errance. De même en rompant avec les interdits, l'être humano-féminin (surtout l'humain) s'individualise, libère une énergie qu'il veut manipuler. C'est ce qui fonde la magie qui ne peut apparaître en tant que telle qu'à la suite d'un long procès déterminé en premier lieu par le phénomène de séparation qui n'est pas une cassure immédiate et d'entrée définitive.

On peut supposer qu'avant la représentation magique il y eut une représentation plus ou moins indifférenciée, non autonomisée et rayonnante où prédominaient la participation et la puissance en tant que pouvoir de manifestation, en tant qu'énergie.

Il y avait une immanence puisque l'être humano-féminin n'avait pas encore posé une intériorité-extériorité. A fortiori, il ne pouvait pas y avoir une personnification qui est une exaltation de cette opposition-séparation.

L'être humano-féminin devait se dire dans des procès où pensée et action étaient intimement liées. Avec la séparation, la coupure, se produira la particularisation de la puissance qui sera attribuée à des êtres ou à des choses plus ou moins importantes ; elle sera quantifiée. Ultérieurement, en Grèce, surgira l'idée de dynamis qui fondera la nature, etc.

Ce procès de particularisation quantification s'accroît avec la bipolarisation toujours plus puissante de la communauté.

Le moment de la représentation totale est celui où commence à s'édifier celle de la terre-mère, c'est à dire celle de l'environnement de l'espèce en tant que source de vie, non dans le sens d'une origine, mais de celui d'un flux de vie per-

manent qui maintient ce qu'on pourrait désigner comme le potentiel de vie, l'aptitude, la capacité, le pouvoir de vivre, celui en définitive de se manifester. C'est une puissance non séparée mais intégrée en ce qui l'engendre ou le possède.

Son importance est exceptionnelle car même lorsqu'elle ne sera plus opérante en tant que telle, elle fonctionnera comme référent global par rapport aux phénomènes particuliers.

Il est essentiel en outre de tenir compte de la puissance de la parole qui elle aussi commence à s'autonomiser, c'est à dire qu'elle va de moins en moins apparaître comme le produit de la totalité du corps comme l'indique A. Tomatis, mais comme un phénomène strictement oral.

Avec le phénomène de séparation au sein de la communauté, avec l'alliance naît le dialogue (par suite même de la polarisation) et il va se manifester un phénomène inducteur de l'individualisation : afin de se délimiter et de se préciser vis-à-vis de l'autre, l'être humano-féminin, individualisation de la communauté, devra de plus en plus s'écouter. Il est évident que ce ne fut pas que le point de départ d'un procès. Il n'était pas fatal qu'il s'autonomisât.

Cette coupure retentit également sur les autres éléments dans la dynamique de l'espèce, c'est à dire sur la motricité manuelle par exemple, et sur l'aspiration qu'ont les diverses parties du corps à représenter l'*Umwelt* (monde environnant) : ainsi de la main avec la peinture, la sculpture etc. Il va s'ébaucher une écriture en tant que langage global qui réaffirme, fait revivre l'advenu de l'espèce.

Celle-ci semble avoir eu une représentation d'elle et de son univers où prévalait la perception de ce qu'on pourrait désigner comme l'énergie et il est curieux de constater qu'à l'heure actuelle, nous revenons, avec des déterminations infi-

niment diverses et avec des implications multiples, à une représentation similaire.

On constate également que de nos jours il est de plus en plus fait appel à un concept de vie élargi par rapport à celui définissant strictement les êtres vivants ; ce qui veut dire que certains savants tendent à abolir une distinction importante sur laquelle s'est édifiée la biologie, celle entre nature inanimée et nature animée. C'est une présupposition à une réimmersion !

L'émergence autonome a été un phénomène d'extranéisation qui a permis la perception-connaissance de soi de l'espèce et de son lien au monde.

La représentation est une seconde manifestation apte à signifier le vécu de la communauté à ses différents composants ce qui leur permet de s'orienter dans la totalité de ce vécu non séparé de la manifestation de tout l'environnement ; ainsi l'intervention des êtres fémino-humains est possible. Sa signification est révélée par tout l'être, qui ne sera orienté et spécialisé en diverses parties qu'ultérieurement, quand le champ de signification opérera uniquement dans la zone supérieure de l'organisme, la tête.

Étant donné que le langage verbal est un moyen qui permet une nouvelle manifestation, il semble apte à créer ; d'où son importance accrue dès que la coupure avec la nature commence à s'opérer. Il acquiert puissance magique, incantatoire, comme cela a été indiqué par divers auteurs se préoccupant de ceux qui étaient dénommés primitifs.

7.13. Tous les phénomènes que nous allons plus ou moins analyser maintenant ne se sont pas développés immédiatement avec la chasse, mais ils ont leur point de départ déterminant au moment de son instauration, quand naissent l'interdit et

l'alliance. Certains phénomènes nécessiteront pour leur production sous une forme achevée un long développement au cours duquel différents éléments secondaires viendront se plaquer sur le noyau central, de telle sorte qu'il faudra que s'opère une purification ultérieure, par suite d'une régression des phénomènes en cause, pour que le point d'enracinement puisse apparaître. Or, justement, nous sommes à un point de fin de cycle, où tout dégénère et cherche en même temps à se survivre en puisant force dans une origine très souvent non perçue, non reconnue.

Il en est ainsi pour la magie qui est à la fois représentation et intervention, ce qui la met en continuité avec le comportement antérieur de l'espèce, caractérisé par la participation totale. En effet, les lois de la sympathie et de l'antipathie sont des expressions mineures de la participation. En outre, ce n'est pas un hasard si l'acte magique implique de lier.

La magie a certainement une très longue histoire depuis son émergence en tant que première forme de représentation non autonomisée tendant à résoudre le problème de la coupure en train de s'effectuer (il fallait maintenir la sympathie avec le tout) jusqu'au moment du triomphe des religions et des États.

La magie inclut la tendance à une séparation entre intervention et représentation d'où la possibilité d'une ritualisation de celle-ci au fur et à mesure que l'espèce se pose extérieure à la nature. Elle est inséparable de l'institution de l'interdit car la puissance interventionniste qu'elle acquiert dérive de la rupture de celui-ci (magie de la violation dont parle L.L. Makarius). Cela implique que l'intervention participante antérieure concernait la seule connaissance de l'imédiateté de ses rapports avec les différents éléments naturels environnant la communauté humano-féminine en un lieu

donné. Ici, en revanche, l'acte de brisure de l'interdit se fait par des « individualités » formant groupes puis séparément, isolément, pour le compte de la communauté avec utilisation du pouvoir de celle-ci. Cela veut dire que c'est un phénomène qui est présupposition de la genèse de l'individualité mais qui ne la présuppose pas. La magie a été caractérisée par un aspect individuel parce qu'on n'a pas tenu compte de la totalité du phénomène. L'acte magique peut opérer pour une communauté et être dirigé contre une autre.

Quand le procès de séparation de l'espèce vis-à-vis de la nature et celui de la fragmentation de la communauté sera plus élaboré, alors la magie pourra être individuelle. Elle pourra être récupérée par l'individu plus ou moins autonomisée et assurer sa rébellion contre la communauté despotique érigée en État, mais elle pourra l'être aussi, soit par le pouvoir en place, soit par les adeptes de diverses religions. En effet dans la mesure où la magie est un savoir qui tend à s'autonomiser afin d'opérer sur la réalité, il ne pouvait pas être intégré par des formes ultérieures avant qu'un savoir plus efficace ne s'individualise : la science.

Étant donné que la religion fut une réaction tendant à reconstituer une communauté, sa façon de procéder, ses rites apparaissent collectifs et non individuels et, lorsque les prêtres recourent à la magie, c'est au bénéfice de tous les fidèles ; la plupart du temps elle est rejetée par la religion, surtout de la part du judaïsme et du christianisme qui ont une dimension illuministe importante.

Ce ne sera qu'avec le savant et qu'avec l'artiste que le phénomène individuel pourra prévaloir. Et, à ce sujet, il convient de signer un parallélisme d'engendrement entre l'art et la science. Tous deux ont des présuppositions dans la magie

même si leur naissance réclame une rupture décisive d'avec cette dernière.

En vertu de ce qui précède, on peut accepter la thèse de Tylor affirmant que la magie est postérieure à une période où prévalait ce qu'il nommait l'animisme, parce qu'elle vise quelque chose de réel mais on ne peut pas l'accepter en tant que telle parce que le concept d'âme présuppose une certaine séparation et une individualisation même si elle n'accède pas à l'autonomie.

Étant donné l'extrême ancienneté de la magie, il est évident qu'on peut constater qu'elle a des rapports à divers éléments et qu'elle est en liaison avec divers moments de la vie : naissance (cf. la couvade), l'accession à divers stades (cf. l'initiation), etc.. Nous voulons insister sur le rapport entre magie et procès d'individuation que nous avons déjà signalé.

La séparation qu'implique ce procès fait que les êtres humano-féminins, n'ayant plus l'immédiateté pour garantir leur existence, comme celle du monde et des autres êtres, animaux et végétaux, posés dans leurs particularités et jamais réduits à des êtres humains ou féminins, en arrivent à douter de leur existence et de celle du monde. D'où la magie opère pour la garantir.

En réalité le problème du magisme n'est pas de « connaître » le monde ou de le modifier mais plutôt de garantir un monde où un être-là (*esserci*) devient présent. (DE MARTINO 1948 : 145)

On peut ajouter que c'est un moyen de refonder une participation la plus ample possible, qui consente la jouissance la plus pleine. E. De Martino affirme plus loin (p. 191) :

Une autre époque, un monde historique différent, le monde magique, furent engagés justement dans l'effort de fonder l'individualité, l'être-là dans le monde (*esser-*

ci), la présence. Ainsi ce qui nous est donné comme un fait, était à cette époque, en cette ère historique, une tâche et elle mûrissait pour devenir résultat.²⁰

Il y a une certaine incomplétude dans l'affirmation demartinienne car la magie a également opéré du point de vue communautaire, en vue de restaurer la communauté. L'individu en devenir veut toujours sauver et fonder son existence en retrouvant et restaurant cette dernière. Ce n'est que plus tard que, produit autonomisé, il pourra se passer de la magie puisqu'il n'aura plus besoin de réaliser une communauté immédiate ; son existence étant assurée grâce à l'État, à la religion, plus tard par la science.

À propos de cette dernière, il est évident, comme beaucoup d'autres l'ont déjà indiqué, que la magie anticipe sa problématique, mais on ne peut pas affirmer, comme le font M. Mauss et H. Hubert, qu'elle est une gigantesque variation sur le thème du principe de causalité (*Sociologie et anthropologie* : 56). On peut dire que la magie tend à assurer l'existence par l'immédiateté, la science à travers des médiations ; elle exprime des dépendances, non des causalités.

Ce qui fait la complexité du concept de magie c'est qu'il exprime la rupture d'avec la nature, la volonté de rétablir l'immédiateté et, par là, il dévoile la dimension de l'intervention qui devient de plus en plus puissante et tend à s'autonomiser au cours de l'évolution de Homo sapiens.

On retrouvera la magie avec l'alchimie et la science et même avec le travail car on peut se demander si ce dernier n'est pas un substitut, une sorte d'expédient pour pallier à la difficulté de réaliser l'immédiateté. Quoi qu'il en soit et pour en rester au niveau où nous sommes parvenus de notre étude, on peut dire que la magie exprime le refus de la médiation qui, ici, est l'expression de la séparation.

Voilà pourquoi la magie trouva refuge jusqu'en ces dernières années dans la poésie. Les poètes connaissaient par immédiation et reconstituaient la liaison immédiate avec le cosmos, retrouvant plus ou moins une participation à celui-ci. D'où l'importance du charme, de l'incantation. Ils étaient les héritiers lointains des hommes-médecine, des chamanes, de même que des prophètes. Au fil des ans, ils se sécularisèrent en opérant de plus en plus à l'aide d'une technique, en se plaçant le plus souvent au service des classes dominantes. Au cours de ces dernières années on assiste à une industrialisation de la poésie, comme on peut le percevoir avec R. Queneau, par exemple, et le triomphe d'une combinatoire qui a été préparée par le dadaïsme, le surréalisme, le lettrisme etc. Dès maintenant tout poète peut être remplacé par un ordinateur habilement programmé à l'aide de fonctions aléatoires simulant une spontanéité et une immédiateté avec la communauté en place, totalement hors nature.

Ce qui vaut pour la poésie, vaut également pour la musique, la peinture etc.. C'est le triomphe de la simulation et de la création médiatisée. La sensibilité n'est plus nécessaire, on a la magie de la combinatoire.²¹

7.14. Il semble bien qu'en ce qui concerne la magie, les hommes se soient pris au piège de leur propre représentation. En effet, interdit et alliance, avons-nous vu, étaient justifiés par la puissance du sang et, en conséquence, la femme apparaissait comme un être puissant et dangereux. La coupure entre les sexes opérée par la chasse tendit à produire une certaine autonomisation et les hommes cherchèrent à justifier leur statut, à affirmer leur puissance et donc à affirmer qu'ils avaient pris la magie aux femmes, fondant ainsi une ébauche de suprématie, peut-être pour justifier, du moins au début,

leur comportement. Ce qui implique que le procès de connaissance, tel que nous l'avons défini, est mis en action, initialement, par les hommes ; les femmes n'ayant pas besoin de justifier.

C'est que cette magie que les hommes auraient prise aux femmes, était en réalité leur propre création, une création issue de leurs craintes, de leur sentiment du caractère dangereux du sexe féminin. Ce que les hommes ont pris aux femmes « appartenait » bien à celles-ci, mais demeurait inerte, sans valeur magique, entre leurs mains ; c'est pour cela que les femmes le leur ont livré sans regret, et que les hommes ont projeté dans les traditions le mythe d'un conflit qui n'a eu lieu que dans leur imagination et dont on ne trouve, dans l'ethnographie, d'autres traces que leur attitude de culpabilité. (LEVI MAKARIUS 1974 : 320).

Il semble donc qu'en fait de magie les hommes aient ravi aux femmes non pas quelque chose de réel, mais quelque chose de virtuel (IDEM).

Quoi qu'il en soit, à la magie décrétée impure, noire, liée au sang et attribuée aux femmes, fut opposée la magie blanche, pure, blanche, liée au sperme (ou à ses représentants symboliques comme le gui), apanage des hommes. C'est en quelque sorte un phénomène de rééquilibration grâce à la représentation qui permet aux hommes de se sécuriser en compensant ce qu'ils vivent, à un moment donné, comme étant leur infériorité.

Enfin, on ne peut pas écarter l'hypothèse d'une réaction ultérieure des femmes aux prétentions des hommes et qu'elles aient pu avoir recours — en certaines circonstances — à ces fameux pouvoirs qu'on leur attribuait. Ceci se réalisa avec les sorcières, dans un contexte extrêmement bouleversé.

Le piège va jouer également au niveau de tous les éléments de la représentation, non pas immédiatement mais plus tard au cours de la réorganisation de certains d'entre eux, dans des schémas opérationnels divers.

Le sang a une fonction symbolique qui joue un rôle fondamental dans toutes les représentations qui devaient déboucher dans la religion ; il fonde la catégorie du pur et de l'impur.

Est impur ce qui est entaché de sang, porteur de « danger sanglant ». Est pur ce qui n'a pas contact avec le sang, ou ce dont le danger sanglant a été effacé, éliminé (IDEM : 23)

La dialectique du pur et de l'impur liée, au départ, à la notion de souillure, fonde une représentation nocive, la binarité la plus redoutable, dangereuse pour l'espèce qui s'enferme dans une détermination et se pose dans une folie dynamique de l'exclusion. C'est le triomphe absolu de la séparation (où se vérifie l'élimination du toucher) — il faut éviter les mélanges, les contacts — qu'on trouve glorifié dans les religions, les thèmes racistes etc.

Ultérieurement le concept de pur va être essentiel en chimie où l'on opère par analyse, donc par séparation. Il en sera de même en sciences naturelles, pour les formes vivantes. Dans ce dernier cas, la prépondérance d'un tel concept, lié à une conception antagoniste simpliste de la vie, conduisit à une pratique anti-vitale, celle de l'asepsie généralisée. La vie de l'être humain, féminin, ne peut s'effectuer harmonieusement qu'à l'abri de toutes les formes de vie.

La conception qu'il faut purifier, donc séparer, pour parvenir à un élément ultime qui soit principe d'élaboration est une conception qu'on peut dire dévitalisante qui exprime le refus du lien aux autres, le refus de la communauté.

Elle a sévi dans les sciences et a triomphé également dans l'art à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e,²² au moment du triomphe du capital en sa domination formelle, passant d'ailleurs à sa domination réelle sur la société. Cela s'est accompagné de l'abandon du paradigme de la nature. L'homme veut vraiment vivre dans le monde qu'il se crée, ce qui culminera dans l'art abstrait.

La dialectique du pur et de l'impur implique donc un dépouillement qui aboutit non seulement à l'abstrait, impliquant une idée de déracinement, mais à l'absolu, à l'absurde, à l'autonomie.

À partir du moment où a commencé le procès de séparation qui fait passer de la participation, donc de l'interdépendance, à la dépendance, hommes et femmes ont cherché à brusquer, à accélérer le procès pour trouver un élément stable mais opposé, c'est à dire à la non-dépendance totale, la libération : l'absolu. C'est en quelque sorte la forme sacrée, au sens actuel du terme, la forme profane pouvant être l'absurde. Dit autrement, il semblerait que l'absurdité découlerait de la non domination de la constatation que plus rien n'a de racines, et qu'il n'y a plus de signifiant privilégié (une multitude de signifiants pouvant indiquer l'indifférenciation absolue) non seulement unitaire — émis par une chose — mais aussi interrelationnelle, résultant de l'interaction entre les choses. En revanche, l'accession à l'absolu est posée comme une domination de tout ce qui liait, afin de réaliser cet état d'inconditionné où il n'y a plus rien, ou bien une réalité qui n'a besoin de rien, qui est son propre référentiel... et dont la fascination profonde découle du fait qu'elle est une totalité et qu'elle réalise la pureté intégrale.

L'absolu est une négation extrême du monde de la participation ; il permet à l'individu de trouver une autre assise ; l'absurde est une négation partielle qui le laisse désespéré.

Une autre forme intermédiaire et profane de l'absolu est l'autonomie. Celle-ci peut-être conçue comme découlant d'une certaine rébellion contre la domestication, mais c'est un mouvement superficiel qui nie toute communauté humaine, ce qui est l'expression du triomphe du capital.

Pour que le rejet de la dépendance n'implique pas une autonomisation ou une absolutisation qui débouche dans le triomphe de la communauté despotique du capital, il faut qu'il y ait une immédiation dans la nature où l'espèce retrouve sa place dans le procès total de la vie sans perdre sa détermination fondamentale qui est nécessaire au monde vivant : la réflexivité.

Un autre aspect dangereux de la dialectique du pur et de l'impur qui témoigne en même temps du piège de la représentation c'est la pratique du rachat par un sacrifice. Pour s'enlever une souillure, qui n'est telle que par une représentation donnée, hommes et femmes ont accepté de tuer leurs semblables et donc d'accomplir des actes atroces, comme l'étude des coutumes et des croyances de l'espèce le montre amplement.

Enfin citons une dernière pratique en rapport avec la recherche de la pureté : celle de créer des boucs émissaires. Elle s'insère dans la dynamique du rachat et dans celle de l'excrétion de la part de la communauté de toutes les impuretés dont elle s'est changée. Or le bouc émissaire est aussi celui qui, parfois à son insu, a enfreint un interdit. Il n'est pas seulement celui qu'on charge de tous les péchés. Il est donc simultanément équivalent général et porteur de sacré. D'où l'importance de cette pratique, non pas par ce qu'il constituerait

un phénomène précurseur direct de l'argent monnaie, mais parce qu'en actualisant ce phénomène, équivalent général de tous les péchés, elle permettra ultérieurement au phénomène monétaire de ce développer. Nombreux sont les cas où il y a utilisation d'un phénomène né dans une sphère donnée pour la réalisation d'un procès dans un domaine tout différent.

Toutefois on doit aussi tenir compte du fait que l'espèce a pu accéder également à une conception de l'impur qui soit représentation de son errance, c'est à dire qu'elle perçut qu'elle se lestait de toutes sortes d'éléments inhibant en réalité son procès, depuis la nourriture jusqu'à la connaissance. D'où l'idée d'éliminer tous ces éléments nocifs car perturbant le procès. Ce qui fonde, à des degrés divers, jeûne et ascétisme, recherche d'une catharsis, pratique de la confession et même pratique psychanalytique.

La pratique du bouc émissaire représente l'impuissance d'une communauté à affronter sa responsabilité d'existence dans le cosmos. C'est pourquoi délègue-t-elle à un de ses membres toutes ses tares, ses mesquineries, etc. comme si elle pouvait en être elle-même exempte.

7.15. L'instauration de l'interdit introduit la discontinuité qui pose les limites, l'accessible, l'inaccessible, et fonde le possible du binaire, déterminant un nouveau comportement des hommes et des femmes qui ne se référeront plus directement, immédiatement à la réalité pour ainsi dire biologique, mais à une réalité qui devient culturelle. La rupture de cet interdit fonde les deux éléments basilaires de tout le devenir ultérieur de l'espèce : le sacré et le pouvoir qui sont intimement mêlés au départ mais qui seront séparés, individualisés au fur et à mesure de la complexification du corpus comprenant hommes et femmes qui n'est plus une simple communauté jusqu'au mo-

ment où le sacré, dans sa dimension réduite de ce qui est pur et vénérable, sera monopolisé par un groupement d'hommes, le clergé quel qu'il soit, et le pouvoir sera accaparé par une classe dominante.

En ce qui concerne le sacré Laura Lévi Makarius dans l'ouvrage que nous avons déjà cité a bien mis en évidence son émergence à partir de l'interdit et à quel point celui-ci va permettre le développement des religions.

De plus, l'analyse qui part du tabou — fait universel qui marque toutes les sociétés sans classe, sans parler de ses prolongements ultérieurs — et qui aboutit, à travers l'étude de sa violation, à élucider la notion de mana et par suite de sacré, permet aussi d'éclairer les aspects généraux qui l'entourent, tels que l'« *inquietans* », le *sinistre*, le *mystérieux*, le « *tremendum* », le « *fascinans* », etc., qui ont été souvent pris pour ses éléments constitutifs (par ex. Otto), alors qu'ils sont, avec le sens de culpabilité et de péché, autant d'attributs de la violation d'interdits. Car c'est la violation d'interdits qui est la matière des religions, et ce n'est pas par hasard que celles-ci placent des mythes violateurs à la genèse de l'humanité (p. 335).

Elle trouve confirmation de sa thèse chez E. Benveniste qui écrit, en ce qui concerne *sacer* et *sanctus* :

C'est en latin que se manifeste le mieux la division entre le profane et le sacré ; c'est aussi en latin qu'on découvre le caractère ambigu du « sacré » : consacré aux dieux et chargé d'une souillure ineffaçable, auguste et maudit, digne de vénération et suscitant l'horreur. Cette double valeur est propre à *sacer* ; elle contribue à distinguer *sacer* et *sanctus*, car elle n'affecte à aucun degré l'adjectif apparenté *sanctus*. (BENVENISTE 1969 : t.II, 187-188).

On voit en tous cas que *sanctum*, ce n'est ni ce qui est « consacré aux dieux », qui se dit *sacer* ; ni ce qui est « profane », c'est à dire ce qui s'oppose à *sacer* ; c'est ce qui n'étant ni l'un ni l'autre, est établi, affermi par une *sanctio*, ce qui est défendu par une peine contre toute atteinte, comme les *leges sanctae*. (IDEM : 189)

On retrouve chez les grecs des éléments analogues :

« [...] enfin *hiéros* et *hagios* montrent clairement l'aspect positif et l'aspect négatif de la notion : d'une part ce qui est animé d'une puissance et d'une agitation sacrées, d'autre part ce qui est défendu, ce avec quoi on ne doit pas avoir de contact » (IDEM : 207).

Étant donné le caractère catastrophique du sacré, il y a en lui une dimension de discontinuité, le germe d'une fragmentation de la conduite et de la représentation des membres de la communauté. Aussi à un certain degré de son développement, il faut qu'intervienne un principe d'union qui, sur le plan du comportement pratique, est l'État, et sur le plan de la représentation, la religion (sans occulter la dimension représentative de l'état), opérateurs de réconciliation entre hommes et femmes et le sacré en domestiquant celui-ci.

L'interdit et sa violation conditionnent la pratique du sacrifice qui vise à rendre sacré, afin de restaurer ce que la violation a perturbé. Or, au début, étant donnée la représentation de l'interdépendance, la moindre violation se répercute sur la totalité et a des effets négatifs immenses. En conséquence, le rétablissement de l'équilibre, de l'harmonie préexistante est absolument nécessaire. Le sacrifice va permettre donc de rétablir la continuité avec le tout et particulièrement avec tous les membres de la communauté : il rétablit le contact.

Ensuite, on sacrifiera pour pouvoir obtenir un contact avec certains hommes, certaines femmes.

Dans le sacrifice, il y a deux faits importants : on répand le sang, on mange ensemble. Ainsi le sang et l'aliment assurent la communion. Celle-ci aura lieu également avec les dieux, mais alors le sacrifice prendra l'aspect d'un acte d'échange sur lequel nous reviendrons.

Le sacrifice a été effectué également pour une autre raison. Étant un acte — du moins au début — compensateur d'une violation d'un interdit, il libère de la puissance, de l'énergie. Aussi un homme (ou une femme) sera immolé pour donner une puissance de vie à une œuvre effectuée par les hommes (pont, mur, etc.).

Là encore nous constatons à quel point il y a autonomisation de la représentation qui constitue un piège pour l'espèce, et à quel point celle-ci peut commettre des atrocités pour être en cohérence avec sa représentation.^α Et ceci se comprend puisque la mise en question de ce qui fonde cette dernière aboutirait à détruire le référentiel de réalité qui est une médiation. Ce n'est que lorsqu'une autre médiation a pu être établie que la représentation a pu être éliminée et la pratique abolie. Lorsque cette dernière est interdite dictatorialement, on constate que, soit elle persiste de façon clandestine, soit un substitut lui est trouvé.

Tant qu'on a besoin de médiation et de justification, on peut toujours aboutir à un phénomène d'autonomisation où les pires atrocités seront admises.

α En voici un exemple : ☞ Les grecs et les romains sacrifiaient aux déesses du blé et de la terre des victimes enceintes probablement pour que la terre fût féconde et que le blé gonflât dans l'épi » (FRAZER 1915 : t.I, 94).

7.16. Le mythe tire son origine de la nécessité de représenter et justifier l'interdit ou la violation de celui-ci. Tout moment fondateur a besoin d'énergie et ce n'est donc pas un hasard si beaucoup de mythes retracent des actes de violation. Mais en même temps il opère une fonction de continuité en rappelant ce qu'il y avait avant.

Cela fonde cet « *illo tempore* » dont parle abondamment M. Eliade et qui est le moment avant la détermination ; ce n'est pas une origine au sens strict, ni un début d'histoire.

Cependant à un moment donné apparaîtra la volonté de sortir du procès : le bouddhisme. Ce sera lors d'un moment d'autonomisation important où les effets néfastes de la coupure auront déjà atteint un niveau élevé.

Le paradis est une autre forme de l'*illo tempore* puisque c'est le lieu, le moment où toute médiation est abolie.

Avec le mythe, Homo sapiens exprime son commencement, son moment fondateur : l'espèce perçoit donc la discontinuité qu'elle effectue ; car, il ne faut pas l'oublier, la plupart des mythes sont des mythes de création, soit de la totalité soit d'une particularité.

En même temps que la fondation d'une autre réalité opérée par le mythe il y a la volonté de réactualiser le moment antérieur, qui exprime le refus d'accepter l'advenu en tant que fait irrévocable ; d'où l'orgie dans sa dimension sexuelle et nutritionnelle qui est rupture d'interdit. Cette réactualisation permet de refaire alliance avec la phase antérieure, d'exalter le moment de séparation qui fonde la puissance actuelle et de glorifier le vaincu. C'est à partir de là que fonctionne la représentation du chaos : époque où il n'y a pas d'interdits, pas d'alliance, pas de formes, ne serait-ce que parce que la formulation de ces derniers nécessite une forme.

De même que les mythes, les rites s'instaurent sur la base de la séparation, la réalisation de l'interdit et sa violation. Ainsi des rites liés au rachat, au sacrifice, à l'expiation, etc. A la même époque où s'instaurent ces pratiques, émergent au sein de l'espèce — et ce de façon diverse auprès des différentes communautés — les idées de culpabilité et de péché originel. La culpabilité est liée au fait de tuer mais aussi, probablement, à la perception d'une errance, c'est à dire à la perception que le cheminement entrepris avec l'instauration de la chasse conduit à une vie qui n'est pas adéquate. Autrement dit, l'espèce se rend compte qu'elle a opéré une intervention qui n'a pas engendré ce qu'elle désirait, visait. De là, elle a pu penser que l'échec dépendait d'une imperfection originelle. Dès lors il fallut essayer de comprendre, ou même de modifier l'espèce, ne serait-ce que par la représentation ; la connaissance opéra pour la restaurer dans son milieu ou pour lui en créer un, etc. Quand ce procès n'aura pas un résultat positif, tout au moins momentanément, alors naîtra la problématique de la recherche d'un salut.

Mythes, rites, sont à la fois liés et séparés. Ils pourront être repris ultérieurement par les diverses religions dont la fonction fut de relier ce qui s'était scindé afin d'éviter la dissolution totale de la communauté plus ou moins abstraïsée et érigée en État. On peut dire qu'ils constituent les matériaux à partir desquels s'édifient les diverses représentations qualifiées de religieuses qui naîtront successivement. En outre les différentes précautions alimentaires commandées par la pratique des tabous sont le point de départ de différents rites constitutifs des pratiques religieuses.

[...] nous nous limiterons ici à rappeler une catégorie de coutumes qui, prenant leur point de départ dans les superstitions alimentaires des sauvages, devaient ensuite as-

sumer une grande importance dans les religions : nous voulons parler des rites consistant à mettre à part, ou à détruire, ou, plus tard, à offrir ou à dédier à des divinités, une partie des aliments destinés à la consommation, avec l'idée première d'écartier le danger inhérent dans le tout. (MAKARIUS R.&L. 1961 : 124).

Un témoignage démontrant d'une manière encore plus probante que l'origine des rites agraires se trouve dans des procédés de précautions alimentaires nous est offert par la fête des Winnebago, qui s'appelle « la fête d'avoir-peur-de manger-du-vert ». (IDEM : 125).

À un stade plus proche de nous, la religion pourra intégrer l'alchimie et l'astrologie (comme elle le fait actuellement pour la science) même si elles furent des tentatives de donner une représentation totale dépourvue de toute thématique religieuse ; ce qui explique également l'antagonisme entre religion chrétienne et alchimie ainsi qu'avec l'astrologie, comme cela s'était produit avec la magie.

Enfin, un des fondements de la religion qui naît avec la rupture avec la nature, c'est l'angoisse, la peur de l'évanescence du monde et de celle de la présence de l'être humain, féminin qu'on a déjà signalé et que nous aborderons encore, à cause de son exceptionnelle importance.

Un autre élément fondateur des religions est le héros civilisateur dont la genèse s'effectue à partir du culte des ancêtres. Ce héros n'atteint à ce statut que parce qu'en enfreignant un interdit, il s'est mis au-dessus de la condition commune immédiate. Mais, ce faisant, au début, il facilite l'accession des hommes et des femmes à une réalité donnée. Plus tard, en liaison avec l'autonomisation du pouvoir, il tendra à accaparer celui-ci, de telle sorte que hommes et femmes de-

vront l'invoquer lorsqu'ils désireront réaliser quelque chose. C'est le moment de la dépendance.

La formation du héros civilisateur, des démons, etc., participe d'un même phénomène : exaltation de l'anthropomorphisme et de l'anthropocentrisme ; tout phénomène est représenté par un être à forme humaine ou féminine et il doit opérer pour les hommes et les femmes que ce soit d'un point de vue négatif ou positif.^α

Pour conclure ces quelques remarques sur certaines pré-suppositions de la religion, il est important de noter que quand il y a participation, cette dernière n'existe pas et lorsqu'elle triomphe dans la représentation c'est qu'il y a dépendance.

La mystique manifeste une tendance à détruire la dépendance en créant un lien étroit, direct entre dieu et l'être humano-féminin. Il y a négation de toute division entre intériorité et extériorité et, par là, s'opère une certaine négation de la religion qui est justement fondée sur cette partition, sur la médiation et la dépendance.

Mais le mystique n'existe que parce qu'il y a religion, parce que ce n'est que dans la représentation qu'il nie la séparation. Il ne cherche pas à en trouver le véritable fondement ; de telle sorte que mystique et religion apparaissent comme deux voies complémentaires, même si elles se

α L'anthropomorphisme des juifs qui s'exprime dans l'existence de leur dieu Yahvé est le moment extrême de ce phénomène parce qu'il a absorbé tous les anthropomorphismes unitaires et parcellaires. Pourtant, apparemment, le risque d'anthropomorphose semble disparaître puisque l'homme a été créé à l'image de Yahvé, mais c'est pour engendrer un risque de divinomorphisme conduisant à une idolâtrie. Dans tous les cas cette représentation sanctionne la séparation.

heurtent parfois. En définitive la mystique ne fait que renforcer la religion.

7.17. La violation de l'interdit est également surgissement du pouvoir sous sa forme s'autonomisant, c'est à dire une forme qu'on peut accaparer, manipuler, car il est clair que du pouvoir en tant qu'aptitude découlant directement du fait de vivre, il y en eut toujours, mais ce qui surgit à la suite de l'interdit, c'est le pouvoir en tant que quantum. Désormais, certains en auront beaucoup, d'autres moins et, avec l'édification ultérieure des classes, il y aura des hommes et des femmes qui en posséderont tandis que d'autres en seront totalement dépourvus.

Ce surgissement du pouvoir doit s'étudier en relation avec le procès d'individuation. Celui qui enfreint l'interdit se particularise, et se sépare en quelque sorte de la communauté. De là, la formation des chefs qui vont prendre en charge le pouvoir de la communauté en étant comme un équivalent général représentant de celle-ci ; mais, en même temps, il ne faut pas qu'il y ait autonomisation totale. C'est pourquoi au début, d'une part « la fonction violatrice du roi est l'essentiel de la royauté » (LEVI MAKARIUS 1974 : 155) et, d'autre part, en accédant à cet état, celui-ci doit renoncer à tous liens claniques (IDEM : 175) afin que le pouvoir ne soit pas utilisé au profit de certains membres de la communauté à l'exclusion de la majorité des autres.

Il semble que la communauté investisse le roi d'un pouvoir afin qu'il le redistribue au profit de tous et qu'il l'exerce pour la communauté dans des situations bien déterminées.

L'individuation en tant que séparation d'un élément de la communauté n'affecte qu'une personne qui en définitive la représente en son entier. Il joue un rôle d'excrétion : ce que la

communauté doit éviter de faire, elle le fait exécuter par le roi ; ce dont elle se décharge, qu'elle doit éliminer, elle le lui donne. Par là elle essaye d'enrayer un phénomène qui tend à la nier. Le roi en tant qu'abstraction de la communauté est en même temps sa représentation et sa négation.

Beaucoup d'interdits visèrent à empêcher l'autonomisation du pouvoir, celle de l'individu, comme celle par rapport à la nature. Ils agissaient comme des mécanismes inhibiteurs —espèces de rétrocontrôles négatifs (feed-back)— régulant la communauté au sein d'un milieu donné.^α

Toutefois cette mise en place d'interdits devait se heurter à la dynamique interne de l'espèce exploratrice de possibles. De là l'exaltation de tous les actes qui furent des ruptures d'interdits en tant que libérateurs de possibles. En conséquence, on comprend que même ceux qui devaient subir l'effet néfaste de l'infraction de l'interdit, surtout lorsqu'elle se traduisait par l'accumulation du pouvoir en un être particulier, se reconnaissaient dans cet acte parce qu'il manifestait un possible dont ils étaient potentiellement porteurs ou, tout au moins, dont ils pouvaient avoir aspiration à en être détenteurs.

Ainsi à la suite d'autres ruptures dans la communauté, le pouvoir put atteindre une grande autonomisation et ceux qui le détinrent édictèrent des interdits afin de se prémunir de l'atteinte des autres, et de se charger de plus en plus de pouvoir.

α Le pouvoir semble s'être autonomisé non seulement à l'insu des hommes mais contre leur volonté. Ils le considèrent comme un mal. De ce fait dans bien des cas, il était fui comme le montre Frazer dans le chapitre « Le fardeau de la royauté » in *Le rameau d'or*, (t. I, 486-500). ¶ d'autres cas, il était limité par l'intermédiaire d'un nombre considérable de tabous ; ce qui empêcha, par exemple, l'autonomisation d'une royauté dans diverses régions de l'Afrique Noire (cf. également FRAZER).

Tout être s'autonomisant tend à se substituer à la communauté et à posséder tout son pouvoir.

La confrontation entre interdits fondant le pouvoir et la dynamique des possibles s'exacerbe en Occident avec le surgisement de l'État : tout n'est pas possible pour tout le monde, et il faut un organisme, l'État, pour faire respecter les normes, c'est à dire les limites dans lesquelles le comportement des hommes et des femmes est compatible avec la représentation du pouvoir instauré.

D'autres affirment que tout est possible pour tous. Ce débat resurgira, en particulier, avec l'anarchisme.^α

L'augmentation démographique en rendant plus difficile les contacts entre tous les membres de la communauté a nécessité le développement de la représentation au sens politique du terme ; d'où il y eut possibilité — en tenant compte de ce qui précède — de manifestations de chefs et ceux-ci tendirent à s'autonomiser.

A partir de là, des conflits plus ou moins en filiation avec la chasse, tout au moins dans leur forme, prennent un autre aspect, culturel, consistant en un mécanisme de rétrocontrôle de la communauté sur le nombre de ses membres et sur les relations qu'ils entretiennent. Ceci est un présupposé pour la guerre, mais ne peut pas lui être assimilé.^β En outre, il est

α Ceci a été abordé dans « Marx et la Gemeinwesen » (cf. CAMATTE 1976c : 79-97).

β Il serait facile d'assimiler ce que nous décrit Frazer dans *Le rameau d'or* : « Les habitants d'Egghiou, district d'Abyssinie, engageaient des combats sanglants les uns contre les autres, village contre village, en janvier, pendant toute une semaine, et cela dans le but d'obtenir de la pluie » (t. I, 165), à une action de guerre. Or, c'est impossible. En revanche un tel fait nous permet de comprendre que celle-ci est un phénomène fort complexe ayant absorbé en elle une foule d'autres opérant dans des domaines variés.

probable qu'à la suite de cette période de conflits il ait pu se développer une période d'équilibre (la période matriarcale), et la guerre aurait été inventée ultérieurement, lors du développement de l'agriculture, accédant, sous l'action des hommes, à une forme plus intensive.

Toutefois il est clair que de tels heurts ont pu servir de base à l'édification d'une représentation où le conflit est une opération de la connaissance. Quoi que, là encore, il semblerait que celle-ci soit née au cours d'une période plus tardive au moment où la valeur d'échange se développait, et qu'elle ait pris substance justificatrice en absorbant un phénomène antérieur, ce qui par là posait son éternité.

Intimement liée à la question du pouvoir se trouve la magie, activité visant à l'intervention efficace sur le milieu environnant et sur les membres de la communauté. On doit noter que dans la magie le référent est le corps humain, élément constituant de toute analogie. Or à l'époque où elle domine, le pouvoir est un pouvoir sur les hommes.

La faiblesse du pouvoir autonomisé, du pouvoir qui deviendra ultérieurement pouvoir politique, se constate au fait qu'il faut qu'il soit réellement prouvé, démontré. C'est pour quoi ses premiers détenteurs recouraient-ils à diverses anomalies, monstruosité pour se justifier parce que qu'on les considérait comme découlant de ruptures d'interdits. Cela servait de signes qu'on cherchait également dans le vaste cosmos. Souvent la preuve de leur destination au pouvoir résidait dans le fait qu'eux-mêmes étaient monstrueux, qu'ils recélaient une anomalie. Œdipe qui, plus que la question de la sexualité, pose celle du pouvoir, on est un bel exemple.

La pratique de rechercher des signes aptes à justifier et à potentialiser une réalité donnée se retrouve chez beaucoup de ceux qui voulaient subvertir le pouvoir établi.²³

En ce qui concerne le rapport du pouvoir à l'interdit, on constate que la science est considérée comme engendreuse de pouvoir parce qu'on pense plus ou moins consciemment qu'elle est violation de tabous. En même temps elle est illuministe et tend par là à miner la réalité à partir de laquelle elle surgit. Mais le plus grand briseur d'interdits c'est le capital et, dans ce cas, il ne s'agit pas seulement de la représentation, mais de la praxis totale humaine, qui avait été délimitée, bornée par l'espèce, à cause de son besoin de sécurité, couplé à son incertitude au monde. Il viole les interdits et fonde un sacré dont il s'accapare le pouvoir. Toutefois, en tenant compte de la réduction opérée au cours des âges, on doit dire qu'il est une profanation de ce qui est antérieur et se charge de sacré, mais un sacré non immuable.

La dynamique révolutionnaire en détruisant les interdits érigés par le pouvoir, certains enracinés dans un lointain passé, vient relancer la dynamique des possibles et, ce faisant, rencontre une exigence biologique. Cependant le capital opère dans le même sens et actuellement, le résultat est que l'espèce est désinhibée et apte, en ce sens, à affronter cette dynamique, mais elle est déboussolée, privée d'énergie, car tout s'est accumulé dans le phénomène capital, projet extranéisé de l'espèce.

Le pouvoir, puissance particularisée, a besoin d'un médium pour se manifester. Au début où il s'agit du pouvoir d'hommes et de femmes sur d'autres hommes et d'autres femmes, le médium ne peut être qu'au sein de l'espèce. C'est d'abord la voix. Pour eux [les iroquois, *N.d.R.*] la cause par excellence est la voix. (MAUSS & HUBERT 1950 : 107).

Le brahman est ce par quoi agissent les hommes et les dieux et c'est, plus spécialement, la voix. (IDEM : 110).

Plus tard, avec la distanciation du pouvoir et la nécessité de trouver des moyens de plus en plus efficaces pour assurer sa pérennité, l'organe par lequel il s'exprimera — par un détour — est l'œil. C'est la clairvoyance d'un chef qui sera déterminante pour assurer et exhiber son pouvoir. Or, la vision est un sens de la distanciation.

Ainsi les organes des sens — à l'exclusion du toucher — sont plus ou moins valorisés en fonction du pouvoir. Quand ce dernier deviendra de plus en plus autonomisé, le corps humain en tant que référent ne sera plus suffisant.

La recherche du pouvoir fut pendant longtemps masquée ou réduite, car elle fut supplantée par celle de l'or, de la richesse, etc. Cependant, à cycle du capital révolu, on peut constater qu'elle ressurgit à l'heure actuelle en tant qu'affirmation de l'être humano-féminin, comme à l'origine, mais posée au sein de la communauté du capital ; d'où la recherche d'une certaine participation et la résurgence d'une certaine magie (apparente dans la publicité).

La dissolution du capital, qui n'implique pas la disparition immédiate de sa communauté, réinstalle au sein des hommes et des femmes une incertitude de l'existence, de la présence en cette communauté. D'où l'importance du maintien de divers mythes fondateurs (même s'ils ne se présentent pas en tant que tels) et en même temps la recherche frénétique du pouvoir de la part des particules du capital que sont devenus hommes et femmes.

Enfin il semblerait que le pouvoir — comme la magie et le phénomène d'individuation — ait surtout concerné les hommes. Ainsi, dans un premier temps, ils purent en s'autonomisant plus ou moins rééquilibrer le pouvoir-puissance qu'ils attribuaient aux femmes pour, ensuite, l'accroître en leur faveur. Alors l'exaltation de la terre-mère de la part des

femmes peut être considérée comme une compensation et un rappel de leur puissance. En même temps, ce culte de la part des hommes peut être considéré comme l'expression d'une culpabilisation d'avoir enfreint l'interdit fondamental : avoir brisé la continuité avec la nature et la continuité spécifique.

7.18. La pratique de l'interdit et de l'alliance donne d'autres dimensions au jeu et à la fête, dont nous avons déjà parlé en tant que pratique visant à célébrer un moment fondateur.

Le jeu est antérieur à Homo sapiens. Il existe chez divers animaux, tout particulièrement chez les carnivores. Il est certes en rapport à l'apprentissage, mais il exprime profondément la jouissance de la vie ; en outre à ce stade il témoigne également de l'incapacité totale de l'espèce d'inventer de nouvelles conduites, car celle qu'elle développe lors du jeu du jeu est la même que celle qu'elle affronte lorsqu'elle accomplit son procès de vie effectif, par exemple, lors de la chasse.

En conséquence le jeu va acquérir chez Homo sapiens une fonction d'anticipation ; il va permettre d'imaginer une conduite autre, à partir du moment où la rupture avec la nature a brisé l'immédiateté de la conduite et sa répétition.

En outre, étant donnée la remise en question qu'a impliqué la rupture, il est nécessaire d'assurer le cours des choses, c'est à dire de permettre au monde de persister, de l'empêcher de s'abolir. Dès lors, en tenant compte de la détermination d'imitation et de représentation du jeu et de la pensée participante, puis sympathique, il va y avoir possibilité d'opérer des rites qui tendent à régénérer le monde ou à le maintenir, d'où le rapport du jeu à la puissance (mana, etc.), et essentiellement à la fête. Ceci s'effectuera ultérieurement pour célébrer chaque phase de la vie de Homo sapiens comme chaque phase de la vie et de la nature.

Le jeu s'exalte de l'apport d'une autre pratique surgie elle aussi de la mise en place de l'interdit et de l'alliance : la fête. Fête et jeu ne se réduisent pas l'un à l'autre ; mais chacun d'eux est présent dans l'autre : il y a une dimension de fête dans le jeu comme il y a une dimension de jeu dans la fête. Ce qui est essentiel c'est de situer que la fête peut célébrer un interdit ou sa violation en réactualisant celle-ci et c'est dans cette dernière que le jeu peut intervenir.

Mythe, rite, magie, fête sont plus ou moins intimement mêlés puis, au fur et à mesure de la séparation et de l'individualisation, ils s'autonomisent. Ensuite, certains éléments disparaissent comme le mythe, tandis que d'autres, comme le jeu et la fête, acquièrent plus de puissance parce qu'ils vont opérer en tant que phénomènes de compensation au sein du procès de vie communautaire, d'abord, puis de façon encore plus puissante, au sein du procès de vie sociale ; mais dans tous les cas *Homo ludens* n'est jamais qu'une détermination de *Homo sapiens*. Comme la connaissance dont ils dépendent, puisqu'il ne peut y avoir ni jeu ni fête s'il n'y a pas une représentation, ceux-ci fonctionnent essentiellement en tant que mécanismes de rééquilibration au sein des communautés. C'est d'ailleurs au moment de l'explosion festive que se manifeste le mieux la réalité biologique de l'espèce et ses tendances à enrayer son errance mettant en cause son être biologique, car la fête réinstaura l'alliance avec toute sorte d'éléments qui avaient été plus ou moins éliminés.

L'étude du jeu sera reprise ultérieurement, parce qu'il est une modalité d'être de l'espèce ; toute les activités, depuis les plus immédiates, visant à sa pérennisation, jusqu'aux plus médiates, telles les mathématiques, peuvent être conçues comme des formes de jeu.

7.19. À partir du moment où se développe la pratique de l'interdit, le psychisme ne peut plus être un simple flux où le conscient est ce qui se révèle au bout d'un procès qui ne présente aucune discontinuité. En revanche lorsque l'interdit opère il va y avoir un refoulé, un quelque chose qui n'est pas admis par la communauté, ultérieurement par l'institution représentant le pouvoir. Dès lors le langage acquiert une autre dimension : il est ce qui est apte à énoncer la pensée, le non interdit. Il peut servir, en outre, pour indiquer de façon cachée, ésotérique, l'interdit.

Lorsque ce refoulé — déterminé par des pratiques sociales — sera trop puissant, il constituera l'inconscient au sens psychanalytique et non plus au sens de non conscient, ou de ce qui ne l'est pas encore, ce qui implique que l'être humano-féminin inclut en lui un autre possible de vie qui pourra être un élément de blocage de la vie psychique. Alors le langage verbal sera l'outil de libération dans la mesure où il permettra de faire accéder au conscient, dans un dévoilement apte à être formulé par des mots, les éléments du conflit. Il sera possible de dire ce qui est interdit, et ce faisant, de décharger les tensions. Mieux, le langage verbal ayant une dimension simulatrice, il y aura un semblant d'effectuation qui opérera une catharsis profonde. Ceci s'opérera aussi avec l'art.

C'est la coupure qui provoque le surgissement du contenu psychique de Homo sapiens. Puisqu'elle fonde un moment initial, elle implique qu'il y a un moment où quelque chose est, à la différence d'un autre où il n'est pas ; ainsi au mythe de la création correspond le mythe exprimant l'angoisse de la fin du monde qui est à la fois représentation et conjuration, corrélatif de la perception toujours plus aiguë de la mort comme fin, comme résolution en un vide, un néant, c'est à dire une négation de la totalité du vécu. Voilà pourquoi également, les

passages réciproques des moments de veille au sommeil, rempli de rêves, secrètent en l'espèce le doute sur sa réalité et sur celle du monde. La brisure de l'immédiateté, on l'a maintes fois signalé, fait disparaître la certitude immédiate. En outre cette brisure est ferment d'une schizophrénie et de diverses formes de folie, laquelle à une dimension paléontologique. « Les maladies du système nerveux doivent être considérées comme des réversions de l'évolution, comme des dissolutions » (Jackson, cité dans *L'oreille et le langage* de A. Tomatis).²⁴

La culture, la connaissance sont des mécanismes de ré-équilibre en même temps que de réintégration de l'espèce dans une réalité. Mais lors de moments de crise, engendrés par des phénomènes naturels, ou dus à des heurts entre communautés, puis à des troubles au sein des sociétés, la peur fondamentale, celle de la fin du monde, en même temps que la perception d'une irréalité de celui-ci réapparaissent

La révolte des hommes et des femmes contre un ordre établi qui les opprime manifeste toujours une catharsis qui est souvent un piège. Car, ayant réussi à défouler dans une rébellion profonde toute une angoisse accumulée durant des décennies ou des siècles, ils s'imaginent avoir tout résolu, alors que tout est à faire.

La religion s'est toujours présentée comme un phénomène de sécurisation contre l'angoisse ; elle a fait littéralement chanter hommes et femmes à cause de cette peur déterminée par une représentation à laquelle on accorde une réalité intangible alors qu'elle est simplement le produit d'un comportement, justifié par cette représentation. Il en est de même avec le fameux traumatisme de la naissance.

L'espèce doit modifier son psychisme pour ne plus être prise au piège de ses représentations, comme on le voit très bien dans le cas de l'amour.

Il semblerait que beaucoup d'hommes et de femmes ne puissent pas aimer spontanément, immédiatement ; Il faut que l'être à désirer soit chargé pour ainsi d'une certaine force, puissance. Voilà pourquoi l'adultère aurait tant de faveur ; car dans ce cas le partenaire est normalement interdit. Il en est de même, à ce niveau, pour l'inceste.

Dans beaucoup de légendes racontant de grands amours, la passion forme paroxystique de celui-ci découle de l'infraction de l'interdit. Souvent ce dernier est tellement puissant que le héros a recours — volontairement ou non — à un philtre afin que l'amour puisse s'épanouir (Tristan et Yseult). D'où la théorisation, qu'il ne peut y avoir d'amour que s'il y a interdit (dit sous une forme banalisée : que s'il y a des obstacles). Ce qui implique qu'il doit toujours y avoir une médiation. Par elle l'amour prendrait réalité, force.

Avec le triomphe du mouvement de la valeur, puis du capital, un partenaire sera d'autant plus recherché qu'il sera valorisé (ici la valorisation ne concerne pas uniquement le domaine économique). Or si l'on tient compte que la valeur implique un interdit, puisque si on n'a pas l'argent correspondant à cette valeur on ne peut rien obtenir, on comprend que plus l'être est valorisé, plus il inclut une interdit puissant. Pour enfreindre ce dernier et accéder à l'autre, il faut une grande puissance résidant dans l'être humain ou féminin ou dans ses substituts.

Sous son aspect de valeur d'usage le phénomène se présente ainsi : plus une personne est précisée par d'autres, plus elle

devient objet de désir, convoitée. Là encore l'immédiateté est niée.^α

Dans ces diverses pratiques il y a également manifestation de l'incertitude, du doute de la part de l'être individualisé, limité à ses seules capacités ; il se sent incapable d'une détermination ; négativement il manifeste une conduite communautaire : il cherche un appui auprès des autres.

Le rejet de la médiation et la revendication d'une immédiateté individuelle ne peut pas constituer une solution ; c'est tout le comportement qui doit changer, ce qui va nécessiter l'apparition d'une autre espèce d'Homo, chez qui la jouissance ne sera plus liée de quelque façon que ce soit à la rupture d'un interdit, mais à un phénomène éruptif dû à la manifestation particularisation de l'espèce dans le cosmos et de celle de son imaginaire produisant des individualités aptes à multiplier sa réalité.²⁵

7.20. Toute forme créée par l'homme, la femme, est, avon-nous dit, un interdit ; en précisant bien que dans ce cas il s'agit d'un acte de particularisation d'un tout qui implique une représentation interprétation de celui-ci. C'est donc une appréhension déterminée du monde, du chaos, une prise de position par rapport à celui-ci, mais ce n'est pas son double, son décalque, où on le retrouverait en totalité.

Ainsi au fur et à mesure que la coupure avec la nature s'aggrave, l'activité d'engendrement des formes deviendra importante en tant qu'interprétations de cette coupure et tentative de la surmonter. Ceci s'opère de façon nette dans l'art où

α Il est évident que tous les hommes et toutes les femmes ne sont pas assujettis inexorablement à ces mécanismes, mais tous subissent leurs influences.

s'expriment à la fois la dynamique de l'interdit et celle des possibles. Cette dernière postule la destruction des anciennes formes pour rendre manifeste d'autres. Ce phénomène de destruction posant des moments de crise aura une importance considérable dans l'histoire de l'art sur laquelle nous reviendrons ultérieurement. Pour l'heure ce qui est essentiel c'est ce rapport entre la forme et l'interdit. Une preuve de l'importance de ce phénomène réside dans l'interdiction de donner une forme à la divinité, chez un certain nombre de peuples dont les juifs. Elle a certes d'autres raisons causales, mais il me semble qu'il est important de souligner la peur qu'avaient ces peuples de réduire dieu à une forme donnée, de l'enfermer dans un interdit qui le limiterait, alors qu'il est tous les possibles ; ils avaient peur de l'autonomisation de la forme par rapport au contenu ; l'interdit dictant en définitive sa réalité à ce qui, au départ, était déterminant.

Au niveau de l'art la dimension de l'interdit est pour ainsi dire redoublée, ce qui peut conjurer les tensions qu'il provoque et engendrer une catharsis (cf. tragédies grecques).

7.21. Nous avons vu que, à la suite de l'instauration de la pratique de la chasse, la forme communautaire avait évolué et qu'elle avait engendré la tribu formée de deux moieties. Il est probable que cette dualité complémentaire eut une importance considérable en ce qui concerne la représentation. En effet, l'une était la référence de l'autre, celle qui lui permettait de se définir.

Il est possible que dans certains cas où la communauté pour des raisons variées et difficiles à inventorier — sinon à la suite d'une étude minutieuse fort longue, qui risque de ne pas épuiser son sujet par manque de données — la communauté annihile la participation. Dès lors il lui faut trouver à l'exté-

rieur d'elle un élément référentiel de représentation. Ainsi on peut penser que les hébreux par suite de leur immersion au sein d'un autre peuple, les égyptiens, en arrivent à une soudure où, parfois, même les séparations entre les diverses tribus s'estompent.

Si, en outre cette communauté s'est séparée de la nature comme ce fut le cas de la communauté juive, on comprend l'importance considérable essentielle de ce dieu chez les hébreux : il est leur communauté référentielle sans laquelle leur communauté réelle, tangible, perd toute réalité.

Plus globalement avant l'instauration de l'interdit on avait une organisation rayonnante de la communauté, ensuite naquit le dualisme et l'on peut faire une analogie avec l'évolution de la totalité du monde animal où l'on constate un phénomène similaire : passage de la symétrie rayonnée à la symétrie bilatérale. Or, il semblerait que cette dernière soit plus propice à la locomotion, point de départ de divers développements, dont le psychisme.

Le développement intellectuel de Homo sapiens a-t-il été stimulé par cette éruption du dualisme qui a envahi tous les domaines : interdit/non interdit, tabou/noa, sacré/profane, yin/yang, âme/corps, etc.? On peut penser que ce fut un moyen d'orienter toute la représentation en fonction de la bipartition homme/femme et, à partir de là, de faire une investigation du monde qui permit de faire un vaste catalogue de celui-ci. Mais cette réduction dut souvent gêner le procès de connaissance.

Ce dualisme favorisant la dynamique du pouvoir, s'il fut contesté ne fut jamais éliminé. Il permit, en liaison avec l'interdit et l'alliance qui le fondent, le développement de la dynamique de l'exclusion qui atteindra sa plus haute manifestation avec le racket.

Parfois le dualisme se manifeste d'abord sous forme d'une opposition puis évolue sous celle d'une compensation qui peut apparaître presque comme une alliance, ainsi lorsqu'il y a rencontre entre communautés agricoles et matriarcales et des communautés pastorales et patriarcales ou bien lors de celle entre communautés barbares et l'empire romain.

On peut de même considérer le dualisme entre ancien et nouveau comme un phénomène compensateur et une alliance entre générations, à partir du moment où il y a eu fragmentation au sein de la communauté. On comprend le succès du conservatisme qui est un compromis et une rééquilibration. Maintenir la tradition c'est éviter la dissolution dans le présent ou l'évanescence dans le futur.²⁶

7.22. Le développement de la chasse s'accompagne de l'initiation de l'errance avec la fin de l'immédiateté, tandis que la représentation devient prépondérante en tant qu'élément intermédiaire entre hommes et femmes et leur réalité, représentation qui va souvent les piéger en posant des interdits ou des possibles qui n'auront pas de fondements dans le concret. Ce qui est le plus important c'est qu'elle va masquer le phénomène biologique, ce qui permettra d'affirmer que l'homme n'est pas un animal, et qu'il se distingue de tout ce qui est dans la nature.

Il n'y a pas de continuité absolue entre la chasse et la guerre et il y a un long développement entre la chasse proprement dite et la chasse en vue d'éliminer, de vider un territoire de ses habitants, afin de s'y installer.

Le comportement que détermine la chasse peut se retrouver dans d'autres activités humaines, féminines, ainsi de la séduction ; avec une différence importante c'est que le chassé n'est jamais chasseur, mais le séducteur est souvent séduit, et,

d'autre part, le séducteur doit souvent séduire parce qu'il a été séduit ; enfin il peut séduire pour accéder à un statut de l'existence : être séduit c'est être attracté d'une sphère d'existence à une autre où il n'y a plus de différence, mais un sens de vie, etc... C'est l'aspect piège multiple de la séduction.

Au sujet des conséquences de la chasse, on peut considérer que les interdits ont joué le rôle de béquilles, de prothèses pour l'espèce qui ont pu limiter les débordements de violence et d'atrocités.

En ce qui concerne les phénomènes de compensation (en rapport à l'alliance) et de rééquilibrage, ils ont opéré dans tous les domaines de l'activité spécifique tout particulièrement dans celui de la représentation, ce qui a permis, par exemple, au moment de l'irruption du discontinu, de réintroduire le continu. Ainsi le raisonnement par analogie correspond à une mise en opérationnalité du continu. Or l'analogie est en liaison étroite avec les tropes au sein desquelles il y a une espèce de dialectique du tout et de la partie, du continu et du discontinu, en même temps que le phénomène de représentation se reproduit à divers niveaux. Ainsi, par exemple, dans la métonymie, la partie représente le tout. On dit aussi : la partie vaut pour le tout. Sous cette seconde forme joue un opérateur de la connaissance qui surgit plus tard et qui est également en rapport avec la représentation : la valeur.

C'est grâce à la connaissance que Homo sapiens a pu accomplir son procès de vie^α et s'affirmer en tant qu'espèce ; ce qui nous conduit à nous demander si l'instauration des interdits avec la dynamique complémentaire des possibles ne fut

α Une étude détaillée de tout le devenir d'Homo sapiens montrerait que le procès de connaissance aboutit en fait à un grand nombre d'impasses déterminant des stades auxquels diverses communautés ont pu se fixer.

pas l'élément essentiel dans l'activité du négatif dont parle Hegel dans la Phénoménologie de l'esprit, pour parvenir à la connaissance de soi de l'espèce.

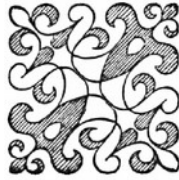
À l'heure actuelle il y a tous les éléments nécessaires pour établir rigoureusement cette connaissance et il n'est plus possible de ne pas tenir compte de la dimension biologique de l'espèce, non dans le sens de quelque chose de déterminé par une science, la biologie, mais dans celui où l'on se réfère à une donnée concrète : l'activité du corps de l'espèce qui est étudiée par la biologie. On est donc parvenu à la fin d'un cycle, et la chasse existe toujours, exerçant une fascination sur beaucoup d'hommes, non seulement en tant qu'activité concrète, mais en tant que paradigme d'action chez des auteurs aussi différents que R. Thom ou C. Castaneda.^α Il s'agit de l'éliminer pour que puisse se dérouler la mutation nécessaire. Ce faisant une autre espèce émergera parce qu'en même temps que cette élimination, toutes les conséquences de la chasse disparaîtront aussi (carnivorisme, dualisme, phénomène de compensation et d'alliance). Le procès de connaissance n'opérera plus en tant qu'intermédiaire distanciateur et conciliateur d'avec la nature. Il réalisera une nouvelle intégration-immédiation dans la nature et exercera donc une nouvelle fonction dans le procès de vie de l'espèce.

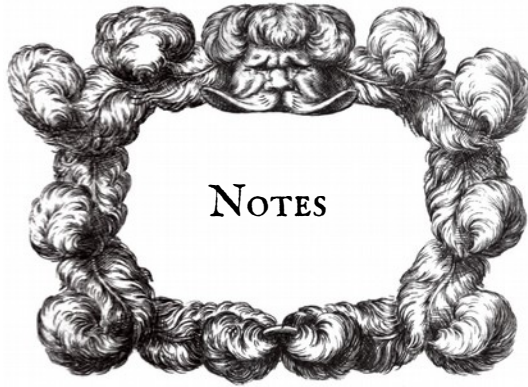
Le procès de création — très à la mode de nos jours — dont le procès de connaissance est une manifestation, ne peut vraiment se développer que si l'espèce se met en continuité avec le devenir nature et s'enfle du pouvoir de création du

α La topologie encore plus que la géométrie fait penser à une science du territoire, ce qui lui donne une dimension éthologique qui peut expliquer la prégnance du paradigme de la chasse chez Thom.

cosmos lui-même. Alors l'espèce apparaîtra bien comme une particularité et une jouissance de celui-ci.

Février 1986.







- 1 Cf. *Invariance*, série I, n° 6, 1969 : « Thèses introductives ».
- ☞ On peut légèrement préciser et généraliser : ☞ Toute forme est une limite d'un contenu, non au sens où cela le limite, le borne, mais au sens qu'elle est le point ultime de son développement. Au delà, ce contenu ne peut plus avoir de validité d'être, d'existence. Voilà pourquoi elle est zone de « catastrophe » comme dirait R. Thom. Si le contenu va au delà, on a rupture. Si ce qui environne va en deçà, on a aussi catastrophe par rupture. Il n'y a donc que des morphogenèses et non, simplement, des morphes et l'on peut dire que tout contenu en rapport avec un enveloppant engendre une forme, une limite de son développement. ☞ Il se pose alors la question de savoir, comment on peut percevoir les formes à partir du moment où l'on n'intègre plus une coupure intériorité-extériorité?
- 2 Il est évident que nous opérons ici à partir d'une réflexion autonome en rapport avec une approche je dirais bordiguienne de la question. Toutefois il est nécessaire d'amplifier cette étude de la catastrophe par une réflexion en particulier sur l'œuvre de René Thom qui présente une difficulté certaine à cause de ses fondements mathématiques assez abscons que nous n'envisagerons pas dans cette note ; nous nous contenterons de signaler un thème en rapport avec notre étude : celui du continu et du discontinu. ☞ En effet R. Thom déclare :

La théorie des catastrophes est grosso modo une théorie de l'analogie. Elle vise à classer toutes les situations analogiques possibles, aussi bien dans le monde animé que dans le monde inanimé. En cela c'est une théorie très pré-socratique ; certains thèmes apparemment très

anthropomorphes comme le conflit, l'équilibre ou la justice pour parler comme Héraclite peuvent avoir un sens dans le domaine inanimé. C'est très intéressant. Il n'y a pas eu de théorie générale de l'analogie depuis Aristote. Toute ma métaphysique sous-jacente, c'est d'essayer de transformer le conceptuel en géométrique. (THOM 1977)

L'analogie est fondamentalement régie par une problématique du continu. En outre, l'utilisation des opérateurs de la connaissance que sont les comportements humain, dans des domaines autre que celui de la société, impliquerait une étude sur leurs déterminants afin de situer leur validité intemporelle. ¶ Enfin ce retour aux pré-socratiques qui s'affrontèrent à une réalité où une grande discontinuité avait eu lieu avec la naissance de la polis, implique à son tour une analogie de situation entre les deux moments historiques qui conduit à réfléchir sur la nature de la coupure actuelle et sur l'arc historique qui va justement de la naissance de la polis à nos jours. ¶ À propos des opérateurs de la connaissance on se doit de réfléchir sur la nécessité de continuer à les utiliser car ils peuvent entrer en contradiction avec ce que nous voulons atteindre. Ainsi, R. Thom utilise beaucoup la prédation, en son sens cynégétique, pour expliquer divers phénomènes, et il remarque : « Dans la prédation, nous essayons continuellement de récupérer une sorte d'unité primitive. » (IDEM). Mais est-ce que tous les hommes affirment leur réalité dans la chasse? ¶ En outre l'unité primitive est beaucoup plus prégnante au moment où l'on mange ; mais, dans ce cas, ce qui est mangé n'est pas obligatoirement le résultat d'une chasse. Enfin il convient de noter la convergence entre R. Thom et Castaneda qui lui aussi considère la chasse comme une activité paradigmatique. ¶ L'ennui dans le comportement théorique de di-

vers savants ou philosophes c'est qu'ils ne se posent jamais la question : pourquoi tel problème essentiel a été affronté sous tel angle à tel moment et pourquoi moi qui l'aborde à mon tour le fait sous un autre? Répondre à cette question conduirait à démontrer en même temps que la notion de précurseur est très ambiguë. La continuité est opérante au niveau du thème abordé, mais très rarement au niveau des préoccupations profondes qui conduisirent à affronter ce thème ; elle peut l'être entre certaines affirmations qui sont des possibles théoriques d'un chercheur donné, et le développement de la réflexion d'un autre situé plus en aval de l'histoire. Ce dernier phénomène peut être source de polémiques portant sur la détermination de la filiation ou non entre deux personnes, parce qu'en général les possibles théoriques ne sont pas délimités, et que l'on tend à définir l'œuvre de quelqu'un par métonymie et en se dispensant de faire une investigation exhaustive de celle-ci. ¶ Mais revenons au continu :

Pour moi la mathématique, c'est la conquête du continu par le discret. Nous disposons d'une donnée continue qui est l'espace dans lequel nous agissons. L'action est toujours quelque chose de discret. On a agi d'abord avec des corps solides, on les a disposés à la suite l'un de l'autre. Ainsi ont été définies les longueurs, la métrique, etc. (IDEM)

Ici se dévoilent bien l'insuffisance de réflexion sur la motivation et la modalité d'une recherche : celle du continu est en liaison avec la séparation de la nature et de la Gemeinwesen. La mathématique ne peut être qu'un expédient, certes efficace, parce qu'elle entérine la coupure. En effet l'espace dont parle Thom est le résultat de la séparation dans la totalité, de la coupure entre extériorité et intériorité. ¶ Il serait intéres-

sant d'envisager comment notre pensée n'intégrant plus une coupure par suite d'une abolition de la séparation serait à même de penser directement le continu qui dès lors perdrait de sa réalité différentielle puisque la discontinuité fondamentale ne serait plus opérante. ¶ Nous reviendrons ultérieurement sur l'œuvre de R. Thom parce qu'elle est significative du moment actuel où le phénomène capital s'épuise.

- 3 Les catastrophes géologiques sont celles où l'on a la disparition de diverses espèces végétales et animales. Elles sont liées à des phénomènes d'orogénèse (formation de chaîne de montagnes) expliquée à l'heure actuelle à l'aide de la théorie des plaques, impliquant un mobilisme terrestre qu'avait nettement affirmé Wegener au début de ce siècle. En effet la formation de chaînes de montagnes joue de diverses façons : directement par création d'une nouvelle zone émergée provoquant par là même en ce même lieu une régression marine (d'où une transgression ailleurs), qui ne peut pas être sans influence sur les formes vivantes, indirectement par les effets climatiques puisqu'on constate une corrélation assez assurée entre orogénèses et grandes glaciations. Enfin, et c'est un autre fait direct, l'orogénèse conditionne la rhexistasie qui est un moment de rupture d'équilibre entraînant la destruction des forêts continentales qui déterminaient par leur rôle de filtre une sédimentation marine calcaire, et qui par leur disparition permettent la constitution de couches d'argile qui avaient été auparavant retenues par la forêt (théorie d'Erhart). Ce faisant on a une variation brusque du milieu marin passant d'une ambiance calcaire à une ambiance argileuse, siliceuse, et on constate effectivement, surtout au niveau des protozoaires, des successions d'animaux à squelette calcaire et à squelette siliceux. ¶ On doit noter que l'ac-

cumulation des calcaires est un procès lié à l'activité de la vie et que c'est à partir du moment (infracambrien) où cette accumulation devient importante qu'on a apparition des animaux à squelette calcaire. Ainsi chez les vertébrés les poissons cartilagineux précèdent les poissons osseux qui ne se manifesteront qu'au primaire alors que la sédimentation calcaire est devenue considérable. ¶ Il semblerait qu'il y ait un rapport divers des animaux et des végétaux par rapport aux éléments minéraux : les premiers sont surtout liés au calcaire et les seconds, par l'intermédiaire du sol, à la silice. Toutefois il y a des animaux qui ont un comportement plus semblable à celui des plantes tels les protozoaires à squelette siliceux déjà cités ou les éponges à spicules siliceuses. ¶ À propos de ces derniers, un autre phénomène géologico-climatique a été déterminant dans leur évolution. En effet à la fin de l'éocène (début du tertiaire) l'Europe subit une transformation où le climat serait passé de chaud et humide en permanence, à un climat saisonnier ; la forêt aurait régressé à la suite de l'apparition de la saison sèche provoquant le recul de divers primates vers des zones plus chaudes tandis que d'autres se seraient adaptés aux nouvelles conditions par suite de l'acquisition de capacités encéphaliques leur permettant d'adopter d'autres comportements dans une différenciation morphologique nette. (cf. COPPENS 1983 : 54-55). ¶ Ces catastrophes géologiques ont joué un rôle important dans les phénomènes de l'évolution : formation de phyla et de radiations adaptatives, à cause de la formation de barrières géographiques ou au contraire de ponts continentaux comme lors de la jonction de la plaque afro-arabe avec l'Europe il y a sept millions d'années qui en fermant la Thétys permit l'expansion des primates hors d'Afrique. ¶ Depuis le néolithique dans les zones du

Proche-orient et le sud égyptien et depuis la fin du XVIIIème siècle pour la quasi totalité du globe, Homo sapiens sapiens a une action géologique qui est une catastrophe car elle induit une rhexistasié. En effet, normalement nous sommes dans une phase biostasié et l'érosion devrait être limitée aux hautes zones montagneuses et à celles strictement désertiques. Or ce n'est absolument pas le cas et si le phénomène perdure, le passage de l'espèce sur la terre se traduira dans quelque millions d'années par un horizon argileux, puis détritique. ¶ Il est absolument nécessaire que l'espèce abandonne son rapport actuel à la biosphère dont elle fait partie, afin que toutes deux puissent se régénérer.

- 4 La reproduction sexuée est elle aussi, initialement, un processus par lequel une forme de résistance aux mauvaises conditions ambiantes est élaboré permettant à une espèce déterminée de survivre. Ainsi il semble à peu près certain que tous les organismes initiaux aient été haploïdes c'est-à-dire formés de cellules n'ayant qu'un nombre N de chromosomes comme par exemple pour l'algue d'eau douce, la spirogyre. On constate à un moment donné du procès de vie de cette dernière un rapprochement entre deux filaments et formation d'une série de zygotes dans l'un des deux (zygote = cellule diploïde à $2N$ chromosomes). Or ces zygotes présentent des parois épaisses qui leur permettent d'attendre des conditions favorables pour se développer avec réduction chromatique, c'est-à-dire avec une réduction du nombre de chromosomes qui rétablit le nombre N initial. ¶ Cette sexualité au niveau pluricellulaire fut précédée par une sexualité opérant au niveau unicellulaire qui dut avoir plusieurs modalités de réalisation. ¶ Dans la suite des transformations des êtres vivants le

stade diploïde est devenu le stade définitif et non plus transitoire (autre manifestation de paedomorphose) parce que justement il était plus résistant. A partir de là, la sexualité ne peut plus concerner la totalité de l'être vivant comme dans le cas de la spirogyre mais des cellules particulières de celui-ci : les gamètes (chez les algues on trouve tous les cas possibles). ¶ La preuve que l'augmentation du nombre de chromosomes tend à conférer une vigueur accrue à l'être vivant peut être trouvée dans le fait que beaucoup d'espèces végétales plus résistantes sont polyploïdes (le nombre de chromosomes est un multiple de N supérieur à 2) d'une espèce donnée. ¶ Ainsi le phénomène vie n'a pu pleinement se développer qu'au travers d'un procès d'union. ¶ Il y a convergence des différentes formes de vie, et symbiose, en effet quand on étudie, par exemple, les relations entre ADN, enzymes, protéines, on constate que chaque élément détermine l'autre et qu'il est difficile de savoir à partir duquel on doit opérer pour comprendre les procès de vie fondamentaux. En conséquence, on doit penser qu'avant la formation de la cellule, il y eut une production prodigieuse de formes vivantes élémentaires dont les nucléotides (base azotée plus un pentose c'est-à-dire un glucide à 5 atomes de Carbone qui peut être soit le ribose soit le désoxyribose, plus l'acide phosphorique) sont les exemples conservés les plus démonstratifs et qui sont le point de départ de corps jouant un rôle fondamental dans le métabolisme général tels que ARN, ADN ainsi que ATP, UTP, GTP, CTP et leurs dérivés ; formes de vie qui purent être plus ou moins autonomes pendant une période assez longue mais qui durent s'unir ultérieurement afin de pouvoir persister ; ce faisant elles permirent au procès de vie d'atteindre une plus grande complexité et d'accéder à un développement plus ample. ¶ Il

y eut donc différentes modalités simples avec autant de comportements possibles qui coexistèrent dans un continuum où il n'y avait pas de particularisation qui se réalise avec les formes cellulaires, résultats de la sommation de certaines de ces modalités car il est fort probable qu'une série d'autres n'ont pas survécu. Toutefois la production de syncytiums, de plasmodes, de fibres, témoignent qu'elles ne constituent pas l'unique voie de développement. ¶ Les savants tendent à nier ces formations et essaient de retrouver la structure cellulaire grâce à l'utilisation du microscope électronique, parce qu'ils ne peuvent pas accepter le schème du continu, infectés qu'ils sont d'idéologie démocratique fondée sur le discretum, et, parce que, à partir de tels présupposés (plus ou moins conscients), opérer une combinatoire est plus facile. ¶ Cependant, encore à l'heure actuelle, il existe des formations vivantes qui représentent bien ce que fut la vie avant la cellule ; ainsi l'humus dont Caspari cité par Rusch nous donne une bonne définition : « l'humus n'est pas une matière, mais un processus ». ¶ Et Rusch explicite notre affirmation antérieure :

On arrive manifestement à cette conclusion, à savoir que les substances vivantes cellulaires sont capables, sous des formes nouvelles, et sans la protection que leur offre la cellule, d'une vie extra-cellulaire, dans l'état primitif qui était le leur avant que les cellules apparaissent sur la terre. » (RUSCH 1974 : 70-71).

Il esquisse même ce que put être la vie avant que le carbone ne devienne prépondérant :

Les cristaux d'argile sont même en partie des « systèmes ouverts » comme les substances vivantes puisqu'ils sont

capables bien que dans une mesure limitée, de céder, ou, comme le font constamment les substances vivantes, de fixer des éléments sans modification de leur structure propre. Les cristaux d'argile sont donc capables de quelque chose qui ressemble à un métabolisme, caractéristique propre aux structures des substances vivantes. La relation moléculaire entre les cristaux d'argile et les substances vivantes est ce « point de suture » capital au niveau duquel les minéraux et les cycles biologiques sont le siège d'interactions effectives. (IDEM : 135)

D'un point de vue physique, l'apparition de la structure plasmatique signifie que, avec la destruction de toutes les structures cellulaires, y compris celles des micro-organismes participant au travail de décomposition, on est au niveau des relations entre les cristaux organiques et les cristaux minéraux ; les forces cellulaires font place aux forces colloïdales qui sont considérablement plus grandes... (IDEM : 148)

Ainsi l'humus est la vie en tant que continuum.

(...) l'humus est le tissu le plus primitif qui existe, un tissu dont la plante vit (...) Tissu vivant primitif, une forme originale faite d'une conjugaison de substances minérales, organiques et vivantes, sans agencement particulier, comparable à ceux que l'on trouve dans les organismes, avec un liquide tissulaire rempli d'anions et de cations. (IDEM : 150)

Certains savants, à l'heure actuelle, en viennent aux positions de Rusch, puisqu'ils considèrent le sol comme une muqueuse. ¶ Enfin, voici une citation pour indiquer la vision communautaire de Rusch.

Une vie optimale, c'est-à-dire dans la santé et la fécondité, n'est possible que dans la communauté vivante des organismes, communauté qui comprend l'organisme terre vivant, dont la vie se maintient ou disparaît en fonction de la vie des autres organismes. (IDEM)

À partir de ces remarques, il est logique de considérer l'être pluricellulaire comme étant une restauration du continuum à partir d'éléments particularisé. En outre au niveau de l'espèce humaine, il est normal qu'il y ait tendance à retrouver par la représentation ce moment initial qui a toutes les apparences du chaos. ¶ Enfin pour en revenir à la symbiose et la vie du sol, on doit citer les mycorhizes (association entre les racines d'un arbre et le mycélium de certains champignons) qui ont une importance considérable et au sujet desquels nous reviendrons ultérieurement. Indiquons seulement ceci : on peut considérer les champignons comme un groupe d'êtres vivants particuliers séparés aussi bien des végétaux que des animaux (thèse acceptée par divers savants) et ayant été probablement les premiers à même de coloniser les terres émergées. Ils ont ensuite « aidé » les autres plantes — tout particulièrement les spermaphytes (plantes à fleurs) grâce à leur capacité à capter l'eau et les sels minéraux. La nécessité de cette symbiose a pu peut-être également s'imposer (ou se renforcer) à la suite d'une diminution de la quantité de sels minéraux libres dans le sol du fait d'une multiplication des êtres vivants. ¶ Un même champignon étant en relation avec le système racinaire de différentes spermaphytes, il en résulte que la forêt n'est pas une simple intégrale d'êtres vivants, une communauté telle qu'on l'entend couramment, mais une communauté en tant que super organisme unitaire.

- 5 Il me semble qu'on n'a pas mis en évidence l'importance de la notion d'effort dans la théorie de J.B. Lamarck qui montre que pour lui l'adaptation et la transformation sont opérées par l'être vivant qui n'est pas passif comme dans les diverses théories à partir de celle de Darwin. ¶ On doit noter la contemporanéité approximative entre cette position théorique de J.B. Lamarck et la conception de Maine de Biran pour qui le sujet accède à la conscience de soi au travers de l'effort. ¶ Enfin, il ne faut pas oublier que J.B. Lamarck a vécu la révolution française qui s'est caractérisée par un délire de la volonté de l'effort tendu, soutenu (K. Marx). ¶ C'est aussi en pleine cohérence avec tout cet arrière fond historique que Lamarck fonde sa théorie sur le concept d'usage qui traduit l'activité se déroulant et non, comme Ch. Darwin, sur l'utilité qui est une activité purement potentielle. Or, le premier a vécu le bouleversement transformateur, le deuxième la contre-révolution c'est-à-dire la tentative de revenir à un statu quo bien qu'en réalité tout ait continué à se transformer.
- 6 Le comportement est toute activité que développe l'espèce ou l'individu dans sa relation avec le milieu. On ne peut pas le concevoir selon l'optique réductrice du béhaviorisme. ¶ En première approximation, on peut le considérer également comme l'intégrale des gestes accomplis par un être vivant au cours de son procès de vie. ¶ En outre, tout comportement n'a de réalité que par rapport au milieu où l'être vivant évolue. On ne peut donc pas étudier ce dernier séparément ; on doit l'envisager en union avec son biotope. Conséquence : toute variation dans les conditions du milieu vont amener un changement de comportement. D'où, à l'heure actuelle, l'intégration de l'étude du comportement dans celui des proces-

sus évolutifs. ¶ Ainsi J. PIAGET dans son ouvrage *Le comportement moteur de l'évolution*, (1976), se place un peu dans la perspective qui est la nôtre. Toutefois, il me semble qu'il ne remet pas en cause de façon radicale la coupure entre matière vivante et matière inanimée. En effet il définit le comportement de la façon suivante :

En un mot, le comportement est constitué par les actions de caractère téléonomique visant à utiliser ou transformer le milieu ainsi qu'à conserver ou à augmenter les pouvoirs que les organismes exercent sur lui.
(IDEM : 8)

Il n'est nullement fait mention d'une réaction du milieu aux actions des organismes. Ceci est d'autant plus néfaste qu'en définitive le milieu est en grande partie constitué par d'autres êtres vivants, il peut, même, être exclusivement vivant. ¶ Il faut donc étudier les différentes formes de vie s'engendrant les unes les autres sur notre planète sans opérer aucune discontinuité radicale mais en tenant compte des diverses émergences, dont celle de notre espèce. ¶ Enfin on ne peut pas étudier un geste isolé pour comprendre une activité donnée ; de même qu'on ne peut pas rester à l'étude du réflexe pour accéder à une compréhension du fonctionnement de l'organisme. (cf. K. GOLDSTEIN 1983). ¶ On ne peut pas de même réduire l'étude de l'activité humaine à celle de ses résultats ou de ses moyens tels les outils ; cela ne peut qu'aboutir à une vision décharnée du procès de vie de nos ancêtres. C'est pourquoi la thématique de MARCEL JOUSSE dans *Anthropologie du geste* (1969) est intéressante, mais dans la mesure où elle est dominée par une représentation autonomisée du geste, elle n'atteint pas son but. En outre il y aurait à en-

treprendre non seulement une anthropologie mais une paléontologie du geste, abordées, il est vrai, par Jousse et surtout par A. Leroi-Gourhan. Ce qui est fascinant c'est de parvenir à se représenter comment opéraient nos ancêtres et ceci ne pourra être atteint que lorsque l'on essayera vraiment de comprendre comment, en fonction de leur représentation, ils se comportaient vis-à-vis de leur monde. On pourra mieux, alors, percevoir le devenir de l'humanité et particulièrement son errance.

- 7 Le terme de biologie fut créé en 1902 (Treviranus et J.B. Lamarck). Le concept de biologie ne fut possible qu'à partir du moment où naquirent la théorie cellulaire (première formulation : Oken en 1805) et celle du transformisme (J.B. Lamarck 1806). Or ces deux théories n'ont été possibles que parce qu'auparavant avaient été affirmées : 1. discontinuité du monde vivant d'avec le monde inanimé : l'inanimé ne peut pas engendrer l'animé ; 2. continuité des êtres vivants : tout être vivant dérive d'un autre être vivant. ¶ Les représentations théoriques actuelles tendent à maintenir ces deux théories, bien que diverses découvertes (parfois anciennes d'ailleurs) remettent en cause ce qu'est la cellule et mettent en évidence qu'il n'y a pas une discontinuité absolue, radicale, entre animé et inanimé. C'est pourquoi la biologie apparaît-elle à l'heure actuelle comme une entreprise de bricolage, de rafistolage. En fait il faut rejeter les deux théories pour pouvoir étudier la vie du cosmos au niveau de notre terre afin de comprendre notre propre émergence. ¶ En ce qui concerne le comportement, les études récentes en éthologie ont montré, même si elles pèchent parfois de zoomorphisme, que l'homme est bien un animai (cf. les phénomènes d'empreinte et d'attachement).

- 8 Étudier l'émergence de l'homme implique d'étudier tout la procès-vie dans son unité-diversité. Il est important d'affirmer cela en opposition à la démarche mesquine qui a été d'étudier cette émergence en tant que justification d'une supériorité de l'espèce actuelle, en opérant avec un référentiel négatif le singe. Ce qui d'un point de vue immédiat apporte une confusion étant donné qu'il n'existe pas un singe mais des singes. En outre cela implique de faire du singe une espèce d'archétype ayant existé depuis des millions d'années et immuable en tant que référentiel négatif permettant à chaque phase de la transformation anthropogénique de mesurer l'écart entre l'homme à venir et le singe. Or les singes dérivent eux-aussi d'êtres qui différaient d'eux du fait de la non réalisation achevée des caractères qui les définissent actuellement. En un mot cela conduit à fixer « le singe » et à poser l'homme évoluant. ¶ Abandonner un tel référentiel permettrait de nommer de façon plus rigoureuse les espèces (coupures que nous faisons dans le devenir des divers phyla ; ce sont des données de la représentation qui servent de points de repères), qui se trouvent au sein du phénomène d'émergence de l'homme Ainsi il est totalement aberrant de parler de kényapithèque pour désigner un animal ayant vécu de 10 à 7 millions d'années B.P. puisque cela veut dire singe du Kenya. Si l'on veut signifier qu'il est dans la lignée conduisant vers « le singe » (il faudrait préciser lequel, il serait préférable de le nommer Kényaprépithécus (sans oublier que le terme Kenya pour désigner une zone géographique d'il y a des millions d'années relève encore d'une grosse imprécision, qu'on peut accepter par convention). ¶ En outre on pourrait également mettre ce Kényapithèque dans la lignée humaine en particulier à cause du fait qu'on aurait trouvé des outils associés à

ce fossile. Alors, maintenir un tel nom signifie que l'homme descend du singe ou bien que les singes ont aussi comme caractère celui d'utiliser et de fabriquer des outils, ce qui est contradictoire avec le reste de la représentation. ¶ Certains savants se sont rendu compte de la difficulté de maintenir un référentiel, c'est pourquoi ils ont essayé de définir plus rigoureusement l'ancêtre de l'homme.

Cet ancêtre dont il est possible aujourd'hui de dessiner le portrait-robot — on dit le morphotype —, bien qu'il n'ait pas encore été découvert, est un primate supérieur qui n'est encore ni homme ni chimpanzé. Petit (moins d'un mètre quand il est debout, et il l'est de temps en temps), il devait avoir une tête de taille très modeste, une face projetée, des membres supérieurs longs, des membres inférieurs courts ; vivre à terre et dans les arbres, marcher à quatre pattes mais se redresser de temps à autre, ne serait-ce que pour se servir de ses mains et de leurs capacités de préhension. Comment appeler cet animal autrement que par ce thème très général de Singe, tant qu'il n'y en a pas d'autres. (COPPENS 1983 : 22, 23)

Cela n'élimine en rien les difficultés d'autant plus qu'à l'heure actuelle on considère que l'homme n'est pas le dernier être vivant apparu et que le « singe » descendrait de l'Homme !

9 De récents travaux semblent confirmer notre hypothèse :

Mais cette étude apportait un élément supplémentaire : elle suggérait, que la fameuse « trifurcation » entre chimpanzé et gorille, gorille et homme pouvait se doubler, la branche de l'homme se détachant avant la bifurcation entre chimpanzé et gorille. Si cela était vrai,

cela signifierait que le chimpanzé et le gorille ont eu un ancêtre bipède (ou quasi bipède) et sont revenus, quant à eux, à une démarche de type quadrupède (ils ne marchent pas réellement à quatre pattes, mais prennent appui sur les phalanges de leurs doigts repliés). (BLANC 1984 : 119).

Le terme de bipède est tout à fait inadéquat puisqu'il n'implique pas obligatoirement une station verticale. Ainsi la bipédie des oiseaux, de certains iguanes ou des reptiles du secondaire, ou même encore celle des kangourous n'a aucun rapport avec celle des Homo.

- 10 Depuis quelques années on assiste à un mouvement de revalorisation du corps qui est un phénomène d'équilibration imposé par la coupure corps-esprit avec la prépondérance accordée à ce dernier. C'est surtout notable en ce qui concerne la peau et le sens qu'elle commande : le toucher. Ainsi D. Anzieu écrit : « La peau serait ce qui permet au nourrisson de passer du plaisir — à la pensée. » tandis que F. Veldman fonde l'haptonomie : « science du toucher et du sentir, dans sa dimension intime et affective. » Tous ces travaux et maints autres que nous signalerons dans « Repères » à la fin de ce texte, confirment la fonction de continuité de la peau qui en même temps joue un rôle intégrateur, rééquilibrateur fondamental. ¶ Toutefois je voudrais — à cause de sa grande importance signaler l'ouvrage d'A. Tomatis *L'oreille et le langage* (1963), dont je citerai le paragraphe initial et final (pp. 7 et 135) qui résumant bien le rôle considérable de la peau.

Lorsque vous parlez, le son s'écoule de votre bouche comme le flot qui déborde d'un vase trop plein. Il inonde tout votre corps sur lequel il s'étale. Chaque onde syllabique se déverse et déferle sur vous d'une manière in-

consciente mais certaine. Votre corps sait par toute sa surface en noter la progression, grâce à sa sensibilité cutanée dont le contrôle fonctionne comme un clavier sensible aux pressions acoustiques.

Ainsi on peut penser que le port des vêtements est venu perturber notre captation de la parole qui, de ce fait, a perdu de sa puissance. En outre A. Tomatis fait observer à quel point les nuisances auditives, les bruits trop violents qui se manifestent avec la manière d'écouter la musique à un volume très élevé, tendent à rendre sourds hommes et femmes et, en détruisant le mécanisme de rétro-contrôle langage verbal, inaptés à produire un discours cohérent. ¶ Dans notre société « invivable » hommes et femmes tendent à ce replier sur eux-mêmes ; l'écoute de musiques assourdissantes les fait communiquer avec un phantasme et les rends sourds aux autres. Ils deviennent invulnérables. ¶ L'œuvre de A. Tomatis est une confirmation de la thèse que le langage verbal est le résultat d'une synthèse et que sa production nécessite tout le corps. « Le corps de l'homme est l'instrument dont se sert la pensée humaine pour parler. » (p. 179) ¶ L'ennui c'est qu'il semble opérer une séparation pensée-corps.

- II « Déjà chez le nouveau né le besoin de contact, la recherche de proximité avec la mère prime la faim. » (ZAZZO 1974 : 35) ¶ Cet auteur ajoute : « Le premier lien est établi en général avec la mère, mais il peut aussi s'accompagner d'attachement avec d'autres individus. » (IDEM : 25). Affirmation qu'il reprend dans un autre texte L'inné et l'acquis dans les processus d'attachement, inclus dans le recueil précédemment cité, en lui donnant plus d'ampleur. (IDEM : 234) ¶ Il affirme en outre comme l'avait déjà fait Leboyer que : « Les premiers

sourires « significatifs » sont bien plus précoces qu'on ne le pensait... » (IDEM : 32). ¶ Le sourire a pour fonction de maintenir le contact avec, tout d'abord, la mère et le père. Il est l'expression de l'accueil, de la réceptivité en même temps qu'il est l'indication de l'harmonie profonde qui règne en l'être humano-féminin qui l'exprime même si cette harmonie ne perdure qu'un instant très court. Il exprime la volonté d'adéquation. Au cours de la vie, le sourire acquiert, évidemment, d'autres fonctions.

- 12 La pensée est antérieure au langage. Elle est un flux engendré par tout l'être humano-féminin, qui au niveau de l'encéphale devient énonçable. Toutefois le divorce entre une continuité de la pensée et la discontinuité du langage verbal liée à la communication n'est pas dû à la nature de ce dernier mais au fait qu'il renferme comme possible cette discontinuité qui se réalise au cours du procès d'individuation. « Einstein trace une nette ligne de démarcation entre la pensée personnelle et la communication interpersonnelle » (JAKOBSON 1982 : 131). ¶ Einstein déclara : ¶ « Je pense très rarement en mots. Une pensée vient et je peux essayer de l'exprimer en mots après coup. » ¶ « Les mots et le langage écrit ou parlé ne semble pas jouer le moindre rôle dans le mécanisme de ma pensée. » (Phrases citées dans l'article sus-indiqué) ¶ À notre avis la recherche du vide chez les hindous est celle d'une pensée sans langage verbal, plus précisément sans les traumatismes de ce dernier ; d'une pensée qui soit un retentissement du monde sur la personne. ¶ Nous reviendrons ultérieurement sur ces questions.
- 13 Jusqu'à une période récente on considérait que la maîtrise du feu avait été acquise par le Sinanthrope vers 400.000 ans B.P.

(Choukoutien). Or, on aurait trouvé à Chesowanja au Kenya des restes de feu contrôlé, en même temps que des outils pareils à ceux d'*Homo erectus* dans des dépôts datant de 1.400.000 ans B.P., donc un million d'années avant le Choukoutien. À cette époque on n'a normalement que des australanthropes. ¶ Dans ce dernier cas, il est clair —étant donné que le climat était chaud— qu'on ne peut pas faire appel au besoin de se chauffer pour déterminer la recherche d'une maîtrise du feu. Donc notre mode d'appréhender la question s'en trouve renforcé. ¶ Il n'est pas dit qu'il y ait continuité entre les deux moments : celui de Chesowanja et celui du Choukoutien. Il est possible que la maîtrise se soit perdue et ait dû être réacquise ultérieurement. Les cas sont multiples où une invention donnée a été faite plusieurs fois. En ce cas, ce qui a pu déterminer la perte est lié au fait qu'il n'y avait pas une situation permettant d'intégrer réellement cette acquisition dans le procès de vie de l'espèce. En revanche plus tard, au moment du refroidissement, de multiples facteurs ont fait pression pour l'intégrer. On le sait : une découverte isolée n'a pas d'efficacité. Elle ne peut s'intégrer dans le corpus de connaissances que s'il y a une pression de la part d'autres découvertes, et la mise en œuvre d'un phénomène de rétrocontrôle. En cela il y a parenté avec les phénomènes d'acquisition biologique.

- 14 Ce n'est qu'à notre époque que l'on accorde une importance réelle à l'imagination et qu'on lui attribue le rôle de caractériser l'espèce. Est-ce que cela veut dire que celle-ci commence à être capable de l'utiliser pleinement sans s'effrayer de ses conséquences? ¶ Il serait intéressant de faire une étude historique sur la façon dont les hommes ont suc-

cessivement considéré l'imagination. ¶ Dit autrement : nous serions parvenus au stade où nous serions à même d'être compatibles avec les possibilités de fonctionnement de notre encéphale ! ¶ On verra plus loin les difficultés et les traumatismes qu'a engendrés la dynamique des possibles, particulièrement lors de la naissance de l'État.

- 15 La mémoire est une fonction de continuité : il ne peut pas y avoir de vie sans mémoire. Celle-ci n'est pas strictement liée à l'encéphale : tout le corps a capacité de mémoire. Cependant c'est au niveau de ce dernier qu'il y a mémorisation et on a pu le considérer comme un organe d'actualisation (ce que nous verrons de façon nette quand nous étudierons la représentation) grâce auquel une image a la puissance de l'acte. Il est dès lors possible de passer de la virtualité à la réalité. ¶ On verra ultérieurement l'importance que les hommes ont attribué à la mémoire en tant que fonction de conservation de ce qui advient, ainsi que les mécanismes mis en place pour l'assurer d'une façon efficace et de plus en plus globale. ¶ C'est la fonction qui montre d'une façon qui est peut-être la plus prégnante que l'espèce somme en elle tout le phénomène vie, du moment qu'elle est la vie au stade de l'intensivité.
- 16 Il y a un phénomène important à signaler à ce propos : l'âge des premières menstrues a diminué dans toutes les sociétés capitalistes. Or, le carnivorisme a augmenté depuis plusieurs années dans ces mêmes sociétés, ainsi d'ailleurs que la consommation des divers produits nuisibles à la santé de l'espèce. N'y aurait-il pas — si on accepte la thèse que la menstruation est un mécanisme d'élimination des toxines, c'est à dire de substances nuisibles au développement de l'organisme — une tendance à augmenter le phénomène d'élimination. Cela pour-

rait être d'autant plus vrai que de façon complémentaire l'âge de la ménopause tend à s'élever. ¶ Toutefois d'autres phénomènes doivent intervenir. En effet l'âge de la puberté tend à diminuer chez les hommes, toujours dans les mêmes sociétés. Il est difficile de replier cela à un phénomène d'excrétion ; mais on peut envisager l'explication selon laquelle l'individu étant menacé d'une dégénérescence plus rapide due à un mode de vie aberrant, il y ait une tendance à une reproduction plus précoce afin d'assurer la pérennité de l'espèce. ¶ Ce phénomène qui a eu son importance dans les années 60 de ce siècle en contribuant à catapulter la jeunesse contre la vieille génération, est très préoccupant parce qu'il va à l'encontre de l'anthropogenèse qui se caractérise par une juvénilisation c'est à dire par un allongement de la phase juvénile. Il devrait plutôt y avoir une sexualisation plus tardive, permettant l'accroissement de la phase d'acquisition proprement dite, celle de l'immédiation profonde qui assurerait à l'être humano-féminin une assise plus puissante pour pouvoir affronter les médiations diverses et l'intégration de connaissances multiples qui peuvent être grosses d'une coupure-distanciation d'avec la nature et la communauté. Ceci conduirait à un allongement de la vie et à une diminution de la population, tout au moins dans une première phase, la plus essentielle, c'est-à-dire celle qui devrait commencer dès maintenant, afin d'enrayer la surpopulation. ¶ On constate que toute la culture actuelle tend à réduire la phase juvénile (de même qu'elle tendra à supprimer la vieillesse, peut-être en supprimant purement et simplement les vieux et les vieilles). En effet l'obsession sexuelle et le pansexualisme, celle de l'innovation comme attribut univoque de la jeunesse lié à la nécessité d'une productivité immédiate, conduisent à considérer que

seulement les jeunes sont des êtres valables parce que productifs et efficaces. Ceci est encore renforcé par la caution qu'apporte la science. En effet beaucoup de biologistes tendent à considérer que l'activité innovatrice du cerveau ne serait effective qu'entre quinze et trente ans. L'obsolescence ne concerne pas seulement les machines, elle frappe de façon implacable et de façon précoce la majeure partie de l'humanité !! ¶ Cette tendance en croise une autre : celle d'abolir la sexualité en tant que phénomène d'immédiation, de sensibilité profonde ; d'où la production de jeunes hommes et jeunes femmes en tant qu'organes supérieurs intégrés dans le mécanisme de l'ordinateur : cerveaux réflexifs d'un complexe machinique, cerveaux détournés de leurs bases biologiques. Dans une phase ultérieure, à laquelle rêvent divers futurologues, les machines ayant leurs cerveaux, hommes et femmes deviendront superflus.

- 17 Nous ne pensons pas qu'il faille parler de reflet, car l'action était immédiate. Le marxisme officiel que professent, dans ce livre, Raoul et Laura Makarius est souvent inadéquat pour effectuer une compréhension des phénomènes que nous étudions. Mais ce qui importe c'est leur apport fondamental et, dans le cadre de cette étude, soulever ce que nous considérons comme des insuffisances n'a pas beaucoup d'intérêt. Nous reviendrons ultérieurement sur certaines parties de leur œuvre. ¶ Signalons certains faits qui montrent l'importance du sang dans la symbolique et dans la pratique de Homo sapiens : l'utilisation de l'ocre rouge pour symboliser le sang ; l'importance des saignées au XVII^e siècle. Cette pratique implique que le sang était considéré comme le principe vital par excellence dont il fallait contrôler la quantité. Cette conception

prédomine encore comme le montre la thématique mythologique au sujet du don du sang en vue de transfusion sanguines, où les vieilles croyances sont à peine voilées.

- 18 Dans un article paru dans *Le Monde* du 21 novembre 1981, H. Fesquet aborde la question du cannibalisme chrétien pour le justifier. Il cite d'abord Freud : « Il y actuellement de bonnes raisons pour que, dans la vie moderne, on ne tue pas un homme pour le dévorer, mais aucune raison quelle qu'elle soit, pour ne pas manger de chair humaine » (*Lettre à Marie Bonaparte* du 30 avril 1932). Puis il ajoute : « si en effet, on peut être anthropophage sans avoir à tuer, on ne voit pas pourquoi la morale s'y opposerait. Le rejet du cannibalisme est irrationnel : il s'apparente à la peur ». ¶ On voit là comment fonctionne la pensée autonomisée, expression de la coupure de l'espèce par rapport à la nature. Manger ou non de la viande n'est pas un problème moral, mais un problème biologique : est-ce ou non compatible avec l'organisme fémino-humain ? La réponse est non. ¶ En outre cet argument opère dans la thématique de la justification-déculpabilisation : si vous ne tuez pas, vous pouvez manger. Dès lors il n'y a plus de peur et la raison triomphe. Il suffit d'un artifice pour que ceci puisse pleinement se réaliser. Avec la division du travail et la transformation de plus en plus totale des produits, on a d'une part des hommes strictement spécialisés dans l'abattage des animaux et, d'autre part une présentation des produits qui escamote leur provenance, de telle sorte que le morceau de bœuf, de mouton ou de porc emballé dans un morceau de plastic est comme l'hostie, c'est de la viande et c'en est pas. ¶ Qui nous dit — si on suit la logique de Fesquet — qu'on ne puisse pas faire consommer de la chair humaine (et non de la

viande humaine, car même là Freud fait une différence entre animaux et humains !) en prétextant la pénurie de protides, la faim dans le monde, etc. Ce sera très rationnel ! ¶ Ensuite Fesquet nous inflige toutes les banalités sur les rapports entre amour, sexualité et nutrition. ¶ Puis il passe à la question essentielle : « La communion est-elle du cannibalisme ? Par sa visée c'est indéniable ». « Manger Dieu c'est se diviniser ». ¶ Suit une nouvelle levée de culpabilisation possible : ¶ « Que la présence du Christ soit totale (« réelle » dans le pain et le vin comme l'affirme la théologie catholique) donne à l'incarnation un prolongement inouï et fait perdre à l'incorporation, effet du cannibalisme, tout caractère de cruauté. Ici, la violence de l'amour se fait silencieuse, pudique ». ¶ « Manger et être mangé sont les deux pôles de l'amour, image inversée de la haine ». ¶ Il est curieux comme ces spiritualistes en restant à une détermination archaïque et subalterne (désormais) de l'amour. En effet on peut considérer que la reproduction sexuée est au départ (il y a probablement 1 200 millions d'années) un acte de nutrition-assimilation ; elle a depuis acquis au sein de tout le monde vivant et particulièrement au sein de l'espèce phylum des déterminations qui vont bien au-delà. Ce qui fait que l'amour ne peut pas être assimilé à un acte de prédation où la violence au sens banal du terme serait opérante. ¶ [En réalité la sexualité, l'union de deux noyaux provenant d'êtres différents, est à l'origine un phénomène de symbiose. Note de octobre 2019.] ¶ La religion chrétienne pour justifier ses archaïsmes en arrive maintenant à justifier ceux des « religion » antérieures (« C'est la vertu du christianisme, qui a poussé sur le terreau des religions antérieures, d'en avoir assuré le meilleur... » nous dit Fesquet) alors qu'auparavant elle se posait exclusivement en illuministe par rapport à elles.

Pour justifier l'errance qu'elle incarne, elle doit glorifier toute l'errance humaine. ¶ En définitive, pour récupérer la jouissance du corps qui risque par son éruptivité de foutre en l'air toute la représentation ascétique et réductrice de la religion chrétienne, on recourt à la justification de toutes les tares de l'espèce. ¶ Cet article faisait partie d'un dossier où il était question des accusations portées contre Bokassa qui aurait mangé de la chair humaine, d'un japonais qui l'aurait fait réellement ainsi que des passagers d'un avion uruguayen qui furent contraints de manger leurs semblables morts, afin de survivre et, enfin, d'un article au sujet de *Kings and cannibals*, livre où l'on trouve la justification de l'anthropophagie par la nécessité de se procurer des protéines. ¶ Ainsi on avait également l'argument scientifique qui fait partie d'une représentation justificatrice tout aussi débile que la représentation chrétienne. ¶ Enfin pour en revenir à l'argument illuministe de Fesquet à propos du rejet du cannibalisme en tant qu'acte irrationnel, il est bon d'indiquer ceci : l'on peut concevoir que dans des cas tout à fait exceptionnels des hommes et des femmes puissent y avoir recours. Mais il faut ajouter que normalement les êtres humains devraient habiter dans des zones géographiques où les rigueurs climatiques ne les conduisent pas à de tels extrêmes (cf. le cas des esquimaux). En outre, il ne faut pas oublier que normalement les êtres humains ont des capacités de jeûne qui dépassent en durée, celle pendant laquelle ils doivent attendre d'être secourus. ¶ Étant donné l'interférence de nombreux facteurs au sein du cannibalisme, il n'est pas oiseux de penser que celui-ci a toujours été plus un acte de représentation qu'un acte concret. Ainsi on peut se rendre compte à quel point l'espèce peut se laisser piéger par des représentations thérapeutiques : celles qui veulent abolir

la coupure, par exemple, manger pour refaire l'unité. Il s'agit donc d'en finir avec elles et non pas de rafistoler, bricoler indéfiniment — pratique compatible avec celle de la défense des divers rackets — mais qui n'a rien à voir avec celle d'un accès de l'espèce à sa réalité profonde, celle où elle ne détruit plus, mais s'harmonise avec tout le continuum.

- 19 « Les sociétés modernes ont accepté les richesses et les pouvoirs que la science leur découvrait. ¶ Mais elles n'ont pas accepté, à peine ont-elles entendu, le plus profond message de la science : la définition d'une nouvelle et unique source de vérité, l'exigence d'une révision totale des fondements de l'éthique, d'une rupture radicale avec la tradition animiste, l'abandon définitif de l'« ancienne alliance », la nécessité d'en forger une nouvelle » (JACQUES MONOD 1970 *Le Hasard et la Nécessité* : 186). ¶ Monod exprime bien la situation à laquelle est parvenue Homo sapiens : la séparation totale, la solitude complète, mais il l'exprime avec le vieil opérateur de connaissance : l'alliance. Toutefois il ne précise pas comment va se réaliser la nouvelle. ¶ Si : « L'ancienne alliance est rompue : l'homme sait enfin qu'il est seul dans l'immensité indifférente de l'Univers d'où il a émerger par hasard. Non plus que son destin, son devenir n'est écrit nul part. À lui de choisir entre le Royaume et les ténèbres » (IDEM : 194-195), avec qui l'espèce va-t-elle s'allier? ¶ Il est curieux d'autre part de noter que l'alternative qu'il nous propose est de type manichéenne. Or les manichéens pensaient que la solution aux difficultés de l'humanité résidait dans la réalisation d'une gnose, d'une vraie connaissance. ¶ Chez J. Monod, on a un repli sur soi qui implique une exaltation du procès de connaissance qui en vient à déterminer le comportement de l'espèce

(l'éthique). ¶ « La connaissance vraie ignore les valeurs, mais il faut pour les fonder un jugement, ou plutôt un *axiome* de valeur. Il est évident que de poser le postulat d'objectivité comme condition de la connaissance vraie *constitue un choix éthique et non un jugement de connaissance puisque, selon le postulat lui-même, il ne pouvait y avoir de connaissance « vraie » antérieure à ce choix arbitral.* Le postulat d'objectivité, pour établir la *norme* de la connaissance, définit une valeur qui est la connaissance objective elle-même. Accepter le postulat d'objectivité, c'est donc énoncer la proposition de base éthique : *l'éthique de la connaissance* » (IDEM : 191). ¶ est la séparation absolue, qui n'est pleinement réalisable qu'à la suite d'une dépossession totale des êtres humains et féminins. Mais même alors il sera difficile de la définir de façon rigoureuse. En définitive, ce qui devait fonder la sécurité profonde, se révèle comme inaccessible, d'où un nouveau repli sur soi de l'espèce ainsi que des individus. La voie de J. Monod est celle d'un solipsisme et du despotisme. ¶ L'opérateur alliance est également efficace chez I. Prigogyne et I. Stengers 1980, *La nouvelle alliance* : ¶ « Dès lors, Jacques Monod avait raison, l'ancienne alliance animiste est bien morte... » ¶ « Le temps est venu de nouvelles alliances, depuis toujours nouées, longtemps méconnues, entre l'histoire des hommes, de leurs sociétés, de leurs savoirs et l'aventure exploratrice de la nature » (p. 296). ¶ Ce qui implique également la séparation d'avec la nature. Seule une immersion dans le procès de vie pourrait rétablir la continuité sans que ce ne soit une régression à un stade où toute réflexivité était impossible.

20 Dans une note au passage que nous avons cité, E. De Martino aborde la question la question de l'existentialisme : ¶ « [...] »

l'existentialisme a mis en relief un point obscur, un problème non résolu du rationalisme moderne : l'individu en tant que donnée. Mais au lieu d'amplifier la conscience historicisée d'un tel rationalisme jusqu'à dissoudre la concrétion de cette donnée du drame historique dans le faire magique de la présence, il a poussé la polémique si loin qu'il fait voler en éclats toute forme de rationalisme et qu'il a fini par promouvoir à la dignité de pensée non la solution du problème, mais l'expérience de la crise, même si elle a été vécue de façon passionnée. Maintenant à travers l'histoire de la magie la raison historique reprend ses droits, et elle en vient à nouveau à juger à son propre tribunal les prétentions de ceux qui voulaient la détrôner » ¶ fait l'existentialisme comme toute philosophie exprime un phénomène du passé parce qu'elle arrive toujours trop tard. Ici il s'agit de l'intégration de l'individu dans la communauté du capital. L'angoisse de l'existence est due à la perte des anciens référentiels et référents qui fondaient l'individu qui apparaît maintenant dans toute sa nudité, privé de toute détermination, réduit à l'existence, dès lors qu'a disparu ce qui pouvait lui donner une charnalité : la société bourgeoise, remplacée par la communauté du capital. ¶ La limite de E. De Martino est peut-être de demeurer trop sur le plan de la personne, autre expression de l'existence et de son incertitude.

- 21 Simulation et production de simulacres occupent une place prépondérante au sein de la représentation chez Homo sapiens. C'est un point sur lequel il faudra revenir. Citons en attendant une remarque intéressante de Frazer dans *Le rameau d'or*, t. III, p. 642. ¶ « Le principe du simulacre est ancré si profondément dans la nature humaine, il a exercé une in-

fluence si forte et si variée sur le développement des religions et des arts, qu'il ne sera peut-être pas mauvais, même au prix d'une courte digression, d'illustrer par quelques exemples la manière dont l'homme primitif a tenté de l'appliquer à la satisfaction de ses besoins, grâce à la représentation de drames religieux ou magiques ». ¶ Quelle différence entre la production de simulacres par la magie et par l'ordinateur? ¶ Cette passion pour les simulacres se retrouve dans la science-fiction (Ph. Dick : *Le bal des schizo* et *Simulacres*). ¶ Est-ce qu'Homo sapiens actuel n'est-il pas parvenu à la perception de son inessentialité?

- 22 Cf. à ce sujet : Sedlmayr *La rivoluzione nell'arte moderna*, qui considère qu'un des phénomènes primaires constituant l'art moderne est l'aspiration à la pureté, à l'autonomie, c'est-à-dire l'absence d'éléments venant d'autres arts, ce qui aboutit à la recherche de l'absolu. ¶ C'est le phénomène inévitable en période de domination formelle du capital sur la société caractérisée par la fragmentation complète de l'activité humano-féminine engendrant la compensation suivante : tenter sur la base de cette fragmentation de reconstituer une totalité. ¶ Curieusement cette tendance à la purification aboutit dans tous les arts à la production d'une mathématique particulière.
- 23 Chez le Christ il y a une ambiguïté : d'un côté il dit qu'il n'apporte pas de signe pour qu'on reconnaisse la validité de sa mission, d'un autre il fait des miracles pour la fonder. Il manifeste une semblable ambiguïté en ce qui concerne le pouvoir. Ces deux ambiguïtés se somment pour exprimer son incapacité à résoudre les problèmes posés par ce dernier. ¶ Chez certains révolutionnaires ce refus d'exhiber directement ou indirectement des signes témoigne d'une conception anti-

volontariste du procès révolution. Celle-ci ne peut s'opérer que lorsque les conditions sont mûres. A ce moment-là il n'y a plus besoin de signes pour mettre les masses en mouvement.

¶ C'est lorsqu'il y a dissolution de la structure psychique que la recherche de signes devient obsédante. L'aliéné quête des signes afin d'adopter un comportement ; ce qui traduit son égarement, son incertitude.

24 La dissolution de la structure de l'être humano-féminin s'exprime parfaitement lorsqu'il y a inhibition de l'activité d'un organe des sens aussi fondamental que celui du toucher (cf. par exemple, la névrose obsessionnelle et la phobie du toucher). ¶ est inadmissible de localiser strictement la maladie mentale au niveau du cerveau ou de l'encéphale. C'est tout l'organisme qui est atteint même si cela apparaît déterminant au niveau du cerveau parce que c'est là que se parachève la représentation qui permet à l'homme ou à la femme de se situer dans le monde, dans la communauté du capital, et de le ou la sécuriser. ¶ Dans son livre posthume *La fine del mondo*, E. De Martino a essayé d'étudier simultanément « le risque de la perte de la présence » en rapport avec celui de la perte du monde chez les primitifs, les enfants, les aliénés et il a trouvé des ressemblances remarquables ; il a abordé en outre la question d'atteindre la réflexivité, l'individualité sans perdre l'imédiateté, celle des rites en tant que garde-fous, etc. ¶ Les « primitifs » avaient bien saisi que la maladie mentale est une dissolution puisque c'est la communauté qui prenait en charge le procès de recomposition du membre défaillant.

25 Ainsi on pourrait arriver à des manifestations similaires à celles que décrit S. Lem dans *Solaris*. Dans ce cas, l'accession à une pensée réflexive, consciente se fait sans séparation

puisque c'est l'océan dans sa totalité qui y parvient et peut alors individualiser des formes, des expressions transitoires. Il eut été intéressant que S. Lem affronte, de façon approfondie, la question du rapport de cette continuité avec la discontinuité que constitue chaque homme qui cherche à prendre contact avec cet océan et réciproquement. Dès lors aurait pu apparaître la nécessité pour l'être humain d'accéder à la totalité-continuité. C'est ce que nous affirmons quand nous disons qu'il doit accéder à la Gemeinwesen. Pour que cela se réalise sur notre terre, il faut une réimmersion de l'espèce dans le procès de vie afin de retrouver la continuité avec tous les êtres vivants et, qu'ainsi, à travers Homo gemeinwesen, se soit toute la vie qui communique avec d'autres êtres qui pourraient venir de divers mondes. Et l'on peut considérer que ceci pourrait se réaliser entre tout être vivant de notre planète et ces derniers. Alors on aura bien ce qu'a rêvé S. Lem. ¶ En fonction de ce qui précède, il nous semble que c'est faire une réduction énorme de l'œuvre de ce dernier, si on compare l'océan de Solaris à l'univers technologique qui se développe à l'heure actuelle.

Image d'un futur extrême, Solaris évoquera pour nous non pas cette onde éblouissante chère à Tarkovski mais l'ensemble des flux de la géographie humaine et économique. Flux matériels : ceux de l'échange. Mais aussi chaque jours davantage ; flux immatériels : ceux de l'information. (p. 8)

Ce que décrivent A. Bressand et C. Distler dans *Le prochain monde* (1985) est une portion d'univers terrestre séparé de tout le reste et dont l'existence implique tout particulièrement une non communication avec la totalité de la vie et sa destruction.

26 C'est aussi la conclusion de l'article de F. Gaussen dans *Le Monde* du 6 février 1985 : « Le goût nouveau de la tradition », qui cite diverses revues ou livres traitant du problème d'équilibrer les tensions de la modernité par le poids du passé (thème déjà abordé par A. Toffler dans *Le choc du futur*). Ce faisant il remarque que les divers auteurs qu'il mentionne refusent de penser qu'il y ait des discontinuités. Ainsi Norbert Elias : ¶ « C'est en vain, qu'on chercherait dans le processus millénaire de transmission du savoir des découvertes ayant un caractère d'absolu commencement et de totale discontinuité ». ¶ En réalité ce sont les actions des hommes et des femmes qui ont opéré les discontinuités favorisant le développement des connaissances, mais ils intègrent toujours le passé. ¶ C'est pourquoi la tradition réaffleurerait en tant que phénomène de compensation (cf. par exemple, depuis 10 ans, l'immense succès de tout ce qui est occulte), mais cela ne pourra pas changer le procès de fuite en avant actuel. Il n'y a qu'une action qui romprait avec tout le devenir antérieur qui pourrait avoir une efficacité. ¶ En outre il y a une donnée de mode dans ce qui advient : après le structuralisme qui exprime l'accès du capital à la communauté, on a un retour à l'histoire pour justifier cette communauté.

